



Sir Harford Jones

BART.

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'ÉGYPTE ET LA PERSE,

Fait par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République;

PAR G. A. OLIVIER,

Membre de l'Institut national, de la Société d'Agriculture du département de la Seine, etc. etc.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES POITEVINS, N°. 18.

AN 9.

VOYAGE
A
CONSTANTINOPLE,
AUX ILES
DE L'ARCHIPEL
ET EN CRÉTE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Constantinople pour le golfe de Mundania. Séjour à Ghemlek. Chantier turc. Bois de construction. Culture. Histoire naturelle. Iles de la Propontide. Gallipoli. Lampsaque. Arrivée aux Dardanelles.

Les événemens qui s'étaient succédés avec rapidité depuis notre départ de Paris, ayant fait perdre de vue l'objet principal de notre mission, le parti qui nous parut le plus sage,

dès les premiers jours de notre arrivée dans le Levant, fut de demander notre rappel en France, ou l'autorisation formelle de quitter Constantinople, de porter nos pas sur les rives méridionales de la Mer-Noire, nous rendre par l'Arménie, la Géorgie, le Guilan ou le Chirvan, sur les bords de la Caspienne, parcourir ensuite la Perse du nord au sud, et revenir en France par le golfe Persique, Bassora, Bagdat, Alep et la Syrie. Nous attendions en vain, depuis six mois, que l'envoyé extraordinaire de la République fût autorisé à nous fournir les moyens nécessaires à l'exécution de ce voyage. Nous étions dans la plus vive impatience de parcourir une des plus intéressantes parties de notre globe, sous les rapports de l'histoire naturelle, de la géographie, de l'histoire ancienne et moderne, du commerce, etc. lorsque nous reçûmes la nouvelle de l'arrestation du citoyen Semonville, sur le territoire neutre des Grisons, par une des puissances ennemies de la France.

Il est bien certain que l'arrivée, à Constantinople, d'un ambassadeur de la République eût adouci le sort des Français, calmé leurs inquiétudes, rendu la Porte plus circonspecte, et nous eût retirés de l'incertitude dans laquelle nous étions depuis notre

départ de Paris. Le citoyen Semonville, avec lequel nous avions conféré plusieurs fois à Marseille, connaissait les vues du gouvernement à notre égard; il savait quel était l'objet primitif de notre mission; il n'ignorait pas toute l'importance que le conseil exécutif provisoire attachait à nos relations politiques et commerciales avec l'Empire othoman, et combien il espérait, dans les circonstances, retirer d'avantages d'une union plus intime avec les Turcs.

Ne recevant point de réponse aux différentes lettres que nous avions adressées au gouvernement, nous résolûmes d'aller passer l'hiver aux Dardanelles ou dans les îles de la Grèce, loin des agitations et des tracasseries que les diverses nuances d'opinions politiques avaient fait naître parmi les Français, et dont nous avions été malgré nous les témoins. Ce qui nous détermina à prendre ce parti, c'est que nous nous trouvions de là à portée de retourner en France si nous étions rappelés, ou de nous rendre dans telle contrée de l'Empire othoman où le gouvernement jugerait désormais nécessaire de nous envoyer.

Nous reçûmes, du citoyen Descorches, toutes les facilités que son état précaire lui permettait, et nous partîmes de Constanti-

nople le 6 frimaire an 2, sur un navire ragusais, nolisé par un négociant français. Le capitaine avait ordre d'aller mouiller dans le golfe de Mundania, pour y prendre quelques balots de soie que l'on devait lui envoyer de Brousse. Il devait faire voile de là pour Smyrne, et nous laisser, en passant, aux Dardanelles, où nous avions l'intention de séjourner quelque tems.

La journée était belle, la température de l'air fort douce et la mer parfaitement calme : le vent, au sud depuis huit jours, avait cessé de se faire sentir, et paraissait devoir tourner au nord : le capitaine profita du premier souffle favorable pour mettre à la voile. Nous partîmes à midi de Galata, et nous vînmes mouiller, au coucher du soleil, devant le village de Prinkipos. Le vent étant faible et variable, nous restâmes deux jours au mouillage, pendant lesquels nous nous occupâmes à tuer, du bord, quelques plongeons, à chasser, dans l'île, aux bécasses et aux perdrix rouges, et à ramasser, pour notre collection, des graines, des lichens et quelques plantes tardives.

Le 9, le vent étant décidément au nord-nord-est, nous fîmes voile, à sept heures du matin, pour le golfe de Mundania : nous étions, à dix, à une lieue de la côte située

entre ce golfe et celui de Nicomédie, et à midi nous avions doublé le cap *Bouz-Bournou*. Cette côte est belle, variée, un peu montagneuse; le terrain paraît fertile, boisé: nous aperçûmes des champs ensemencés, quelques troupeaux de moutons et plusieurs villages peu considérables. Après avoir doublé le cap, le vent jusqu'alors favorable, dut nous être contraire ; il nous obligea de louvoyer une partie de la nuit. Nous eumes de la peine à venir mouiller à demi-lieue du village de Ghemlek, à deux encablures de la côte sud.

Le mouillage, au fond du golfe, est excellent; les ancres tiennent bien partout; mais en hiver, il est prudent de s'approcher du chantier situé au sud, et de jeter l'ancre à un cable et demi ou deux cables du rivage; car si l'on venait mouiller du côté du village, on serait exposé à une plus grosse mer par un vent d'ouest un peu fort, et on pourrait courir le risque d'être jeté sur les rochers qui bordent cette côte, si les cables étaient trop vieux ou trop faibles.

Le village, nommé *Kios* par les Grecs, et *Ghemlek* par les Turcs, est situé en amphithéâtre, au fond du golfe, vers la partie nord : il est bâti sur les ruines de l'ancienne *Cius*, et paraît avoir environ deux mille

ames de population. Les habitans, la plupart Grecs, sont occupés à la culture des terres : peu d'entr'eux sont marins; plusieurs sont employés malgré eux, comme ouvriers, depuis que les Turcs ont établi, à un quart de lieue de là, un chantier pour la construction des vaisseaux de guerre. Il y avait, à notre arrivée, un vaisseau de quatre-vingts pièces de canon presque achevé, dont la construction avait été dirigée par un ouvrier français.

Ce qui détermine les Turcs à construire une partie de leurs vaisseaux au fond de ce golfe, c'est la facilité de retirer des bois de construction des montagnes qui avoisinent l'Olympe, de celles qui se trouvent entre les golfes de Mundania et de Nicomédie, et de celles situées au sud du lac Ascanius. On emploie deux espèces de chênes et deux espèces de pins : les premiers servent à la quille, aux membrures et au doublage ; les seconds servent également aux membrures et à toutes les pièces de l'intérieur.

Les deux espèces de chênes qui servent aux constructions navales, sont le chêne *à cupule chevelue*, pl. 12, et celui *à grappe*. Le premier, qui paraît être le *quercus cerris* de Linné, est plus commun du côté de Tocat, de Sinope et de Trébisonde. C'est celui que l'on

apporte à l'arsenal de Constantinople des côtes méridionales de la Mer-Noire, et qu'on emploie le plus ordinairement à la charpente des maisons. On le trouve aussi dans une grande partie de l'Asie mineure et de la Syrie. Il s'élève à une grande hauteur et fournit un bois excellent. Ses feuilles sont profondément découpées, lisses, d'un vert foncé en dessus, un peu blanchâtres et pubescentes en dessous. La cupule a ses écailles en filets alongés, terminés en pointe (1).

Le chêne *à grappe* ou chêne à fruits pédonculés est plus commun que l'autre aux environs de Mundania et de Constantinople. Il s'élève à une hauteur considérable, prend une belle tige et fournit un bois très-dur. Cet arbre, dont le feuillage diffère peu du chêne *roure* au premier aspect, se fait néanmoins remarquer par ses fruits alongés, por-

---

(1) *Quercus orientalis, latifolia, foliis ad costam pulchrè incisis, glande maxima, cupula crinita.* Tournefort, Coroll. pag. 40. — *Id. Voy. au Levant,* tom. 1, pag. 430.

Quercus cerris. Linn. ?

Pockoke Trawels, tom. 2, tab. 86.

Chêne à cupule chevelue, *quercus crinita.* Lam. Encycl. Bot. tom. 1, pag. 718, n°. 4.

tés sur un pédicule mince, long de deux à trois pouces (1).

On se sert communément du pin à pignons, *pinus pinea*, et d'une espèce qui approche du *laricio* des Corses. Le premier est commun vers les côtes maritimes de l'Asie mineure et de la Syrie : il croît aussi dans toute la Grèce. Il acquiert une grosseur considérable, et son bois, dur et résineux, est fréquemment employé dans les constructions navales que l'on fait à Mundania, aux Dardanelles, à Mételin et à Rhodes.

Le second pin, que nous avons trouvé abondant aux environs de l'Olympe et dans tout l'intérieur de l'Asie mineure, porte une tige droite, et acquiert une grosseur et une hauteur considérables. Ses graines, que j'ai apportées à Paris, ont bien levé au jardin du citoyen Cels, cultivateur, et membre de l'institut national.

Le golfe de Mundania, pl. 3, est profond, assez étroit, et entouré de montagnes élevées : celle au nord est presqu'entiérement calcaire ;

---

(1) *Quercus orientalis, glande cylindriformi, longo pediculo insidente.* Tournef. Coroll. pag 40.

Chêne à grappe, *quercus racemosa.* Lam. Encyclop. Botan. tom. 1, pag. 715, n°. 1.

elle est en partie schisteuse, en partie formée de grès à sa base. La côte située au sud présente, tout le long du rivage, une roche dure, mélangée, contenant des cailloux de porphyre, de granit, etc. On voit au fond du golfe, une grève peu élevée, sabloneuse, et au-delà une petite plaine fertile, arrosée par un ruisseau qui portait le nom de la ville, et par une petite rivière connue autrefois sous le nom d'*Hylas*. On cultive dans cette plaine diverses plantes potagères, telles que l'aubergine, la ketmie, le melon d'eau, et plusieurs arbres fruitiers, parmi lesquels nous remarquâmes le grenadier et une sorte de pommier à fruit oblong, d'une saveur très-agréable. Nous nous procurâmes plusieurs plans de ce pommier, et nous les fîmes passer à Constantinople pour être élevés dans le jardin du palais de l'ambassade, en attendant de pouvoir les transporter nous-mêmes en France.

Il n'est pas douteux que ce pommier ne réussît au Midi de la France, puisque la température de Ghemlek est pour le moins aussi chaude que celle de nos départemens méridionaux, où l'on sait que le pommier végète mal et ne donne que des fruits verreux.

Les grenades de Ghemlek sont si estimées,

que les Grecs de ce village ont été obligés de payer leur imposition personnelle avec une certaine quantité de ce fruit qu'ils envoient chaque année à Constantinople, pour le harem du grand-seigneur.

Quoique l'olivier soit assez multiplié sur les côteaux des environs, cependant les habitans ne sont pas dans l'usage de retirer l'huile de son fruit. Ils préfèrent cueillir l'olive à sa parfaite maturité, dans les mois de brumaire et de frimaire, pour la saler et l'envoyer ensuite à la capitale, où les Grecs, les Arméniens et les Juifs en font, pendant toute l'année, une très-grande consommation. La préparation de ces olives consiste à leur jeter du sel marin par-dessus, en assez grande quantité, et les remuer de manière qu'elles en soient pénétrées. On les met ensuite, pendant quelques jours, dans des corbeilles : on les comprime légérement pour faciliter l'écoulement de la partie aqueuse, après quoi on les conserve dans des vases de terre.

On mange ces olives sans autre préparation : on les assaisonne quelquefois avec du sel, du vinaigre, de l'huile : on les sert aussi avec des aubergines, des pimens, du céleri, du fenouil confits au vinaigre, avec des anchois et autres poissons salés.

On cultive abondamment à Ghemlek, ainsi qu'aux environs de Pruse, le mûrier blanc, pour l'éducation des vers à soie; mais ici on ne permet point à cet arbre de s'élever, comme dans nos climats : on le tient nain, et chaque année on enlève tous les rameaux qui ont poussé l'année précédente, pour les donner, garnis de feuilles, aux vers à soie. Après cette taille, le mûrier pousse de nouveaux jets qui doivent être coupés l'année suivante, à mesure des besoins.

Ces arbres sont plantés suivant la qualité du terrain, à trois ou quatre pieds de distance les uns des autres. Ils ne sont point greffés, parce qu'on a reconnu sans doute que les feuilles plus petites, plus savoureuses du mûrier sauvage sont d'une qualité supérieure à celles qui sont grandes, succulentes et peu substantielles. On se dispense ordinairement de leur donner des engrais : quelques-uns sont arrosés; mais tous reçoivent deux labours, l'un au moment de leur végétation, et l'autre à la fin de l'été. Cet arbre, ainsi cultivé, dure un grand nombre d'années : il forme une des principales richesses des environs de Pruse, et alimente beaucoup de manufactures d'étoffes de soie établies dans cette ville pour l'usage des Orientaux.

Un champ planté de mûriers auxquels on aura permis de s'élever et de croître, fournira sans doute une quantité plus considérable de feuilles, que s'il était planté en mûriers nains, quoique ces derniers soient beaucoup plus rapprochés les uns des autres ; mais si on envisage la facilité que l'on a de se procurer à volonté toute la feuille de ceux-ci en coupant les jeunes rameaux, et l'avantage inappréciable de pouvoir abriter par un mur ou une haie les mûriers nains et les garantir d'un vent glacial qui attaque et fait périr si souvent la feuille, dans nos départemens méridionaux, au moment de sa pousse, et prive par-là de leur nourriture les vers à soie déjà éclos, on trouvera peut-être que cette culture n'est point à négliger, et qu'elle devrait être adoptée, du moins en partie, au Midi de la France.

Les Grecs sont grands mangeurs de coquillages terrestres : ils n'ont pas, comme les Romains, l'art de les engraisser et de leur procurer un volume monstrueux par une nourriture abondante et choisie. Ils se contentent de les ramasser dans les champs et de les conserver chez eux, pendant quelques jours, dans des vases de terre, afin de leur donner le tems de rendre tous les alimens dont ils se

sont nourris. Ils les font bouillir plusieurs heures dans une eau un peu salée, après quoi ils leur font une sauce fortement relevée d'ail, de persil et d'aromates. Nous avons vu manger aux Grecs de Constantinople et de Ghemlek presque toutes les espèces d'escargots d'Europe, mais plus particuliérement la belle helice *maron*, dont nous donnons la figure planche 17, fig. 1, *a. b.*

Elle est plus grosse que la *pomatie* ou escargot des vignes : sa spire est moins élevée et sa bouche moins grande. Toute la coquille est généralement colorée par de larges zones d'un brun maron, entrecoupées d'autres zones pâles, dont celle qui parcourt le milieu du dernier tour, se distingue par sa couleur blanchâtre. La bouche demi-elliptique est proportionnée. La lèvre est obtuse : elle forme au dehors un petit rebord, et est enduite en dedans d'un émail brun qui augmente vers la région ombilicale. Le fond de l'ouverture est comme lacté, quoique transmettant les zones extérieures (1).

Parmi les coquilles terrestres que nous avons trouvées aux environs de Ghemlek,

(1) Helix Castanea *magna, exumbilicata, depressiuscule globosa, rufo-castanea, pallido zonata, callo labii obtusi interno et umbilicali fusco.*

nous ferons remarquer deux bulimes qui nous paraissent inconnus jusqu'à présent aux naturalistes.

1°. La bulime *zèbre*, fig. 10, *a. b.* Il est lisse, blanchâtre, plus ou moins marqué longitudinalement de lignes roussâtres. Ses douze tours sont un peu convexes. Son sommet est obtus, et sa fente ombilicale très-sensible. Sa bouche est blanche : elle a trois dents placées comme en triangle, à peu près également espacées (1).

2°. Le bulime *ovulaire*, fig. 12, *a. b.* Il est d'une couleur blanchâtre, plus nette vers la bouche. Il est composé de six tours un peu convexes et lisses. Sa forme est un ovoïde court et obtus. Il est pourvu d'un petit ombilic. Sa bouche est oblongue, oblique, rétrécie par six dents à peu près égales, bien distinctes, trois de chaque côté. Il se rapproche par cette bouche, du bulime scarabé ; mais il n'est point comprimé, et sa grosseur est de trois lignes à trois lignes et demie (2).

---

(1) Bulimus zebra *parvulus, oblongus, umbilicatus, lævis, albidus, rufo lineolatus ; apertura alba æqualiter triplicique versu tridentata.*

(2) Bulimus ovularis *minutus, ovatus, sordide albidus ; anfractibus sex ; vertice obtusissimo ; apertura oblique oblongiuscula, sexdentata.*

Le 20 frimaire le froid se fit vivement sentir pour la première fois; il tomba cinq à six pouces de neige, ce qui nous amena beaucoup de bécasses dans les bois voisins, et un grand nombre de canards sur les deux petites rivières et dans la plaine. La perdrix rouge et le lièvre étaient partout très-abondans et d'un goût exquis. Le capitaine, chasseur passionné, avait un excellent chien d'arrêt, de sorte que nous fîmes grande chère à peu de frais pendant notre séjour à Ghemlek.

Le citoyen Toussaint, constructeur, domicilié dans le village, n'oublia rien pour nous faire passer notre tems agréablement, pour nous procurer tous les renseignemens dont nous avions besoin. Nous apprîmes avec inquiétude, que son zèle, pour le service de la Porte, l'avait exposé plusieurs fois à être massacré par des Turcs de l'intérieur des terres, qui l'accusaient mal à propos d'être la cause des vexations que le gouvernement leur faisait éprouver pour la coupe et le transport des bois nécessaires à la construction du vaisseau dont il était chargé.

Ces malheureux, excités peut-être par le trésorier, qui haïssait un surveillant dont les mœurs et la probité lui faisaient ombrage, et par quelques Grecs jaloux de la préférence

qu'obtenait sur eux un étranger, vinrent un jour au nombre de plus de cinquante, dans l'intention de le tuer. Le citoyen Toussaint, robuste et courageux, après avoir échappé à plusieurs d'entr'eux, qui l'assaillirent dans le trajet du chantier au village, s'enferma dans sa maison, braqua six tromblons en face de la porte d'entrée, arma son épouse et son domestique, prit lui-même un fusil à deux coups, deux pistolets et son sabre, plaça un barril de poudre au milieu de la maison, annonça à ces hommes féroces, qui tentaient d'enfoncer la porte, quels étaient ses moyens de défense et l'intention de s'ensevelir avec eux sous les ruines de sa maison s'ils osaient y entrer. Quelques-uns tentèrent de pénétrer par les fenêtres, mais partout ils trouvèrent un homme qui leur présentait la mort. Les habitans du village, par pitié, par attachement ou par intérêt (1), s'empressèrent bientôt de venir à son secours : ils n'eurent pas grande peine à désarmer, par leurs larmes et leurs prières, des hommes que le courage du citoyen Toussaint avait déjà ébranlés, qui trouvèrent sans doute plus prudent de se retirer

(1) Le gouvernement turc, dans le cas d'assassinat, exige une forte amende des habitans.

dans

dans leurs habitations, que de hasarder leur vie contre celui qui défendait si bien la sienne.

Quoique la saison ne fût guère propre aux herborisations, nous trouvâmes cependant quelques plantes intéressantes : nous vîmes en fleurs, sur toutes les haies, la clématite à vrilles (1), et vers les bords de la mer un joli daphné que nous avons retrouvé en Syrie, dans l'intérieur de l'Asie mineure, et que Tournefort avait découvert en Crète (2). Il y avait aussi sur les côteaux une nouvelle espèce de *spartium* (3), arbrisseau qui s'élève

---

(1) *Clematis cirrhosa*. Linn. — Lamark, *Encyclop. Botaniq. Clématite*, n°. 9.

(2) *Thymelæa cretica, oleæ folio subtus villoso*. Tourn. *Coroll.* pag. 41.

Lamark, *Encyclop. Bot. Lauréole*, n°. 22.

Daphne collina. Smith. *Spicil.* Fasc. 2, pag. 16, tab. 18.

(3) La tige encore jeune de ce *spartium* a trois angles qui s'oblitèrent insensiblement : elle pousse un grand nombre de rameaux, qui sont alternes, plians et d'un vert blanchâtre. Les feuilles, presque sessiles, sont ternes et dépourvues de stipules. Les fleurs, d'un jaune doré et munies de bractées, sont disposées en grappes au sommet des rameaux : il leur succède des légumes oblongs et tronqués à leur sommet.

Le citoyen Ventenat, qui publie les plantes cultivées

à cinq pieds, dont nous avons envoyé au jardin national des plantes et au citoyen Cels, des graines qui ont très-bien levé.

Nous vîmes partout dans les bois l'*andrachné* et l'*arbousier* chargés de fleurs et de fruits; le premier, un peu plus sensible au froid que l'autre, ne croît pas aux environs de Constantinople : nous l'avons trouvé abondant sur l'Hellespont, dans les îles de l'Archipel, sur la côte de l'Asie mineure, en Syrie. Il s'élève quelquefois à la hauteur d'un arbre; mais il conserve plus ordinairement celle d'un arbrisseau. Son tronc, lisse et rouge lorsque l'épiderme de l'année précédente est tombé, la beauté de son feuillage, ses fleurs en grappe, ses fruits d'un rouge vif, tout concourt à le rendre un des plus beaux arbrisseaux du Levant. Si l'arbousier lui cède pour le port, les tiges, le feuillage et les fleurs, il réclame la supériorité pour les fruits. Ceux de l'andrachné sont plus petits que ceux de l'arbousier: ils ont un goût aigrelet et acerbe, qui ne vaut pas la douceur un peu fade de l'autre.

On aperçoit des montagnes voisines, le lac

---

dans le jardin du citoyen Cels, a fait figurer ce spartium, et doit l'insérer dans un de ses prochains fascicules, sous le nom de *spartium parviflorum*.

Ascanius et la fertile plaine de Nicée, dont j'aurai occasion de parler ailleurs. On compte deux ou trois heures de marche de Ghemlek au lac, et sept à huit pour aller jusqu'à Nicée. Pruse se trouve à peu près à la même distance. Ces lieux nous rappellent la seconde bataille livrée près de *Cius*, l'an 193 de l'ère chrétienne, entre Lucius Septimius Severus et Pescennius Niger, qui se disputaient l'Empire des Romains après la mort du vertueux Pertinax, massacré par une soldatesque indisciplinée et corrompue. Ils nous rappellent aussi les efforts que firent les premiers empereurs turcs pour s'emparer de Ghemlek (1). Othman, déjà maître de presque toute la Bithynie, avait tenté en vain de soumettre Pruse et Ghemlek : Orchan son fils obtint la première sans répandre de sang, et la seconde après un an de siége.

Les navires et les bateaux qui font le commerce de Pruse, se rendent presque toujours à Mundania, petite ville située au milieu du golfe, sur les ruines de *Myrlea* ou *Apamea* : il est rare qu'ils viennent à Ghemlek, attendu que le mouillage de Mundania est très-bon, que les communications entr'elle et Pruse

(1) Quelques auteurs écrivent *Kemluk*.

sont plus aisées, plus fréquentes, et que la distance en est moindre.

Le premier nivôse, au lever du soleil, le vent étant à l'est-nord-est, nous levâmes l'ancre, et fîmes route pour notre destination. Nous dépassâmes avant la nuit la petite île de *Calo-Limno*, vulgairement connue sous le nom d'*île du pape* : elle est peu élevée, presque plate, assez fertile à ce qu'on nous a dit, et habitée seulement par des Grecs. C'est l'ancienne *Besbicos*, située à trois lieues de la côte, en face du fleuve *Rhyndacus*, nommé aujourd'hui *Mikalitza*.

Le vent renforça un peu et devint nord-est au coucher du soleil. A trois ou quatre heures du matin le capitaine, ayant jugé avoir dépassé l'île de Marmara, fit mettre à la cape pour ne pas entrer de nuit dans le canal. Nous nous trouvâmes effectivement au point du jour au nord-ouest de cette île, à deux lieues de l'îlot de *Gaïdoura*.

Marmara a reçu son nom d'un marbre blanc, un peu veiné de gris et de bleuâtre, qu'on y exploite en grande quantité. Quoique son grain ne soit pas fin ni les couleurs belles et mélangées, les Grecs néanmoins l'estimaient autrefois et s'en servaient fréquemment : ils le désignaient sous le nom de mar-

bre de Cysique, parce que cette presqu'île en fournissait peut-être de la même qualité, ou parce que la ville du même nom lui servait d'entrepôt. On en trouve des fragmens sur les ruines de presque toutes les villes anciennes : on en voit des colonnes en divers endroits, et notamment dans les mosquées de Constantinople. On n'exploite aujourd'hui ce marbre que pour les pierres sépulcrales dont se servent les Turcs, les Arméniens et les Européens : il est rare qu'on l'emploie dans la construction des maisons.

Cette île a environ douze lieues de circuit : elle est élevée, montagneuse, assez fertile ; elle contient plusieurs villes ou villages assez peuplés : elle a deux ports peu étendus, situés au sud. Les navires surpris par un vent de nord un peu trop fort, vont quelquefois y chercher un asyle. Les habitans ont quelques troupeaux de moutons ; ils cultivent la vigne, l'olivier, le coton, et recueillent divers grains.

Marmara portait autrefois les noms de *Nevris*, d'*Elaphonnesus* et de *Proconnesus* (1),

(1) Nevris, νεϐρος, le faon d'une biche ; Elaphonnesus, de ελαφος, un cerf, et de νηϛος, île ; Proconnesus, de προς, προκος, qui signifient également un jeune cerf, et de νιϛος, île.

à cause de la quantité de cerfs qui s'y trouvaient. Je crois qu'il n'en existe plus aujourd'hui que les bois sont détruits et que les montagnes sont presque nues.

En entrant dans le canal, nous portâmes avec plaisir nos regards sur la côte d'Europe : nous remarquâmes une montagne parallèle au rivage, peu distante de la mer ; nous vîmes un terrain fertile, assez bien cultivé. La côte d'Asie fixa davantage notre attention : elle est plate, marécageuse jusqu'au-delà du Granique, extrêmement fertile dans les lieux qui ne sont pas inondés : les montagnes que l'on découvre à quelque distance, sont très-boisées, plus élevées que celles d'Europe. Nous contemplâmes long-tems le mont Olympe entiérement couvert de neige, et nous fîmes nos adieux à Constantinople, à la Propontide, à Cysique que nous regrettions de n'avoir pas vue, à tous ces lieux si fameux dans l'histoire et si dignes de l'être.

Les objets sur lesquels notre vue se portait de l'un et de l'autre côté du canal, disparaissaient avec la plus grande rapidité : nous avions le vent en poupe, et le courant des eaux accélérait notre marche, de sorte que nous nous trouvâmes à dix heures du matin devant Gallipoli. Cette ville, aujour-

d'hui la plus considérable de celles situées sur l'Hellespont, passa au pouvoir des Turcs sous le règne de Jean Paléologue, et fut prise par Soliman, fils d'Orcan. Elle contient dans ses murs environ quinze ou seize mille habitans grecs, musulmans et juifs. Elle est située sur un banc de rochers que les eaux ont minés. Elle s'avance, et forme une espèce de cap, à l'extrémité duquel est placé un fanal pour guider les marins, et leur indiquer la route qu'ils doivent prendre lorsqu'ils entrent de nuit dans le canal. On en voit un autre pour le même objet, presque vis-à-vis, sur la côte d'Asie. Le canal se rétrécit tout-à-coup devant Gallipoli, au point qu'il n'a pas une lieue de largeur. La mer forme une anse au sud de la ville, qui sert de port aux bateaux qui viennent y mouiller, ainsi qu'aux navires contrariés par le vent.

La montagne dont j'ai parlé plus haut, a baissé insensiblement et fait place à des collines privées de culture et de tout ornement. Celle d'Asie au contraire s'est rapprochée, et présente un paysage naturel de la plus grande beauté.

Lampsaque, devant laquelle nous nous trouvons presqu'aussitôt, possède un territoire charmant, extrêmement fertile, et

arrosé. Cette ville, jadis bien plus considérable que Gallipoli, était renommée par ses jardins, par ses vignobles et la bonté de ses vins, par ses temples et surtout par le culte que les habitans rendaient au dieu Priape. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village habité par quelques Grecs et quelques Turcs : elle conserve encore quelques vignes sur les côteaux voisins ; mais ses beaux jardins ont disparu : sur les débris de ses temples, on a élevé une mosquée, et le culte rendu au Dieu conservateur de l'Univers est remplacé par des offrandes à la *Panayia*.

Jusqu'à la pointe de Nagara, sur laquelle on remarque encore les décombres d'Abydos, l'Hellespont n'offre rien de remarquable que les collines fertiles et verdoyantes qui le bordent, et quelques vallons plus ou moins cultivés. Quoiqu'il y ait encore plus de quinze milles de distance de Lampsaque à Abydos, notre marche était si rapide, que nous eumes bientôt franchi cet espace, et que nous pûmes jeter l'ancre, vers une heure après midi, à l'excellent mouillage qui se trouve au sud de ce cap. Nous nous empressâmes de débarquer nos effets, et d'aller à la ville, distante à peu près de deux milles. Le citoyen Bermond, vice-consul de la République, nous attendait

depuis quelques jours ; il avait eu l'honnêteté de nous faire préparer un logement dans la maison consulaire : il a eu la bonté de nous accompagner dans toutes nos courses, et n'a rien négligé pour nous rendre le séjour que nous avons fait aux Dardanelles, aussi agréable qu'utile.



CHAPITRE II.

Séjour aux Dardanelles. Description de l'Hellespont et des villes situées sur ses rives. Productions et commerce de ces contrées.

L'HELLESPONT ou la mer d'Hellé, ainsi nommé parce que cette princesse, fille d'Athamas, roi de Thèbes, voulant se dérober, avec son frère Phryxus, aux persécutions d'Ino leur marâtre, et se rendre dans la Colchide, eut le malheur de s'y noyer. On dit que, montée avec son frère sur un bélier couvert d'une toison d'or au lieu de laine, elle osa traverser le canal qui sépare la Thrace de la Troade; mais lorsqu'elle se vit au milieu des eaux, elle fut si effrayée du danger auquel elle s'était imprudemment exposée, qu'elle se laissa tomber dans la mer, où elle trouva la mort qu'elle cherchait à éviter. Les Grecs, touchés de ses malheurs, pour éterniser le souvenir de ce naufrage, donnèrent le nom de cette infortunée princesse au bras de mer dans lequel elle périt.

Cette mer est plus connue aujourd'hui sous le nom de *Détroit* ou *Canal des Dardanelles*,

parce que la ville moderne à laquelle nous venons d'aborder, est nommée par les Européens, *les Dardanelles;* nom qui lui est transmis de l'ancienne *Dardana*, *Dardania* ou *Dardanus*, située à quelques milles plus bas; car selon les géographes anciens, elle était à huit milles au sud d'Abydos, vers le cap *Trapeza*, vulgairement désigné sous le nom de *pointe des barbiers.* Le fleuve Rhodius, sur lequel est bâtie la ville moderne, coulait à une distance à peu près égale d'Abydos et de Dardanus.

Cette ville compte à peine quatre mille habitans grecs, musulmans et juifs. Sa position est agréable, son territoire est fertile et ses productions sont très-variées. On voit, au nord-est, un côteau couvert de vignes; au sud, une plaine terminée par une montagne peu élevée : cette plaine s'étend à l'est, et forme ensuite une vallée extrêmement fertile, arrosée par le Rhodius. Au fond de cette vallée on trouve des indices de volcan : on y voit entr'autres des blocs considérables de granit, dont la partie quartzeuse est presque toute convertie en verre. Il y a un peu plus loin un bassin fertile, peu étendu, entouré de montagnes couvertes de bois.

On cultive dans le territoire des Darda-

nelles, le coton, le sésame, diverses plantes potagères, la vigne, l'olivier, plusieurs arbres fruitiers. L'oranger commence à croître ici en plein vent. On y recueille une assez grande quantité de grains. Les montagnes voisines fournissent la vélanède et la gale du commerce.

Les eaux de l'Hellespont ont un courant rapide vis-à-vis le château situé à l'extrémité inférieure de la ville, tandis qu'elles sont tranquilles ou qu'elles remontent dans l'anse qui se trouve à la partie supérieure et qui sert de port aux bateaux que le commerce y amène, ainsi qu'aux navires et aux vaisseaux de guerre qui viennent y mouiller quelquefois. Les capitaines de ces deux derniers préfèrent cependant, tant en hiver qu'en été, le mouillage de Nagara, parce qu'ils sont plus à l'abri du vent de nord, et parce que le fond en est meilleur.

L'Hellespont ressemble au premier aspect à un fleuve majestueux qui porte tranquillement ses eaux à l'Océan; mais contenu dans son lit, on ne lui voit jamais franchir les limites que la nature lui a tracées. On ne voit pas ici ces crues dévastatrices auxquelles sont exposées trop souvent les contrées que les grands fleuves parcourent. On ne rencontre pas non plus, aux environs, ces marécages

infects, ces eaux croupissantes si ordinaires vers l'embouchure des fleuves : ici les terres sont cultivées, ou se couvrent naturellement de verdure jusqu'auprès des eaux. Et si les rives de l'Hellespont ne sont pas fécondées par des canaux d'irrigation, si les eaux ne vont pas déposer sur les terres un limon bienfaisant, les communications qu'il établit entre la Propontide, le Pont-Euxin d'un côté, la Méditerranée et l'Océan de l'autre, les avantages que l'industrie et l'agriculture peuvent retirer de la facilité des transports, sont des bienfaits plus grands peut-être que ceux qui résulteraient, pour ces contrées, du voisinage d'un grand fleuve.

Le Rhodius prend sa source au nord-est du mont Ida : il reçoit quelques ruisseaux qui coulent des montagnes voisines, et après avoir parcouru un espace de douze à quinze milles, il vient se jeter dans l'Hellespont, à côté du château des Dardanelles. Ses eaux, peu abondantes en été, sont retenues et employées à l'arrosement des terres ; mais en hiver, grossi par les pluies qui sont fréquentes dans cette saison, il occupe un lit assez grand pour mériter le nom de rivière. Les habitans des Dardanelles ont construit un pont de bois à quelque distance de son embouchure, afin de pouvoir

se transporter en tout tems sur la rive gauche, et se rendre dans les champs qu'ils cultivent au-delà.

Derrière le château, entre la ville et la rivière, on trouve une promenade assez étendue, naturellement gazonée et ombragée par de très-grands platanes. Quoique ce lieu soit très-frais et très-agréable, il n'est presque pas fréquenté par les habitans de la ville : on n'y rencontre que des Européens que le commerce et la curiosité amènent dans ces contrées.

A trois milles des Dardanelles, en remontant vers le nord, on trouve sur un terrain en plaine, de forme triangulaire, quelques vestiges de l'ancienne Abydos. Le sol est élevé et couvert de tas de décombres, parmi lesquels on distingue des briques, des fragmens de poterie, des morceaux de granit et de marbre de toute espèce. On aperçoit quelques massifs informes de maçonnerie le long du mouillage situé au sud-ouest : on voit sur le côteau voisin un chemin profondément creusé, par où les habitans d'Abydos se rendaient dans une plaine fertile qui se trouve à l'est. La ville occupait la partie méridionale du terrain triangulaire dont je viens de parler, et s'étendait sur la partie du côteau qui fait face au canal.

Il n'y a pas sur les rives de l'Hellespont, de position plus agréable et plus avantageuse que celle-là pour une ville; car indépendamment de la vue de tout le canal, de ses deux rives et même de Ténédos (1), outre les moyens qu'il y aurait de la fortifier, étant entourée de la mer et d'une colline isolée, le mouillage est sans contredit le plus grand et le plus sûr de l'Hellespont; et si les Turcs voulaient réellement défendre l'entrée de la Propontide aux flottes ennemies, il n'y aurait pas d'endroit plus propre pour établir une batterie, que la pointe de Nagara; car les vaisseaux s'approchent toujours malgré eux de cette pointe, à cause de l'angle saillant que le terrain fait à cet endroit. D'ailleurs, cette partie du canal est à peu près aussi étroite que celle des seconds châteaux.

A deux lieues au sud-est d'Abydos, on voit le Silléis, faible ruisseau dont on ne parlerait plus s'il n'indiquait la position d'Arisba, près de laquelle l'armée d'Alexandre campa, tandis que ce conquérant était occupé à visiter les ruines de Troye.

Les géographes ne sont pas d'accord sur la

---

(1) Le terrain peu élevé de la Troade permet d'apercevoir l'île de Ténédos.

position de l'ancienne Dardanus : les uns la placent sur le cap Trapèze et d'autres au pied du mont Ida. Je n'ai trouvé aux environs de ce cap, vulgairement nommé *pointe des barbiers*, aucun vestige, aucune trace de ville ; je n'ai aperçu ni décombres, ni briques, ni amoncellemens de pierres. Le terrain même, inégal, montagneux, peu fertile, privé d'eau, paraît peu propre à la position d'une ville un peu considérable. Je soupçonne avec les derniers, qu'elle était dans l'intérieur des terres ; car dans les tems que l'on ne pouvait apprécier tous les avantages d'un commerce maritime, et que l'on s'éloignait même quelquefois du rivage de la mer, afin d'être moins exposé aux incursions des pirates, on devait préférer les positions qui mettaient les habitans à portée des champs qu'ils cultivaient et dont ils retiraient toutes leurs richesses.

Au-delà du cap, la côte est blanche et crayeuse ; ce qui lui a fait donner par les marins, le nom de *taches blanches* : c'est là que mouillent ordinairement les navires qui attendent un vent favorable pour remonter l'Hellespont.

Nous n'avons pas été plus heureux dans la recherche d'*Ophrynium*, que l'on place entre Dardanus et Rhœtium : quant à celle-ci, il

paraît

paraît qu'elle était située entre le promontoire de ce nom et le tombeau d'Ajax, à en juger par les fragmens de poterie et de briques qu'on y trouve; car on sait que rien n'indique d'une manière plus certaine la position des anciennes villes. Les monumens s'écroulent, les matériaux sont enlevés, la charrue applanit le terrain; les fragmens de briques et de poterie résistent seuls au tems et à la main de l'homme.

Lorsqu'on a dépassé le tombeau d'Ajax, situé sur une éminence, on voit jusqu'au-delà du Simoïs une plaine basse, sablonneuse près de la mer, très-fertile à mesure qu'on s'en éloigne. Mais avant de parcourir la Troade et de visiter ces lieux que l'histoire a rendus si fameux, retournons à l'Hellespont, et transportons-nous sur la côte d'Europe.

Selon les poëtes et la plupart des historiens grecs, Sestos était située vis-à-vis Abydos, à l'endroit le plus resserré du canal. Ces deux villes sont devenues fameuses par les amours vraies ou fabuleuses de Léandre et d'Héro, dont la fin fut si malheureuse. Léandre habitait Abydos: Héro était à Sestos, prêtresse de Vénus. Trop confiant sans doute dans sa force et son adresse, Léandre, pour ne pas

être découvert, traversait depuis long-tems l'Hellespont à la nage, guidé par un flambeau que sa maîtresse allumait au sommet d'une tour : mais dans une nuit orageuse, Léandre, s'étant trop imprudemment mis à la nage, ne put atteindre l'autre bord, et fut malheureusement submergé par les flots agités. Héro, dans son désespoir, se précipita dans la mer, afin de partager le sort de son amant.

Procope place Sestos dans l'anse la plus voisine d'Abydos; il ajoute même que l'empereur Justinien fit bâtir une citadelle auprès de cette ville : on voit encore les restes de cette citadelle près le rivage de la mer. On y distingue les premières assises de maçonnerie en pierres de taille, sur lesquelles le mur était élevé. Ce mur offre un retrait d'environ quinze pouces. La tour située à l'extrémité de la citadelle, est ronde et détruite en grande partie : on y aperçoit les restes d'une voûte qui formait le premier étage. Ses murs, ainsi que ceux de la citadelle, sont bâtis de plusieurs assises de moëlons et de plusieurs assises de briques couchées à plat les unes sur les autres sur trois ou quatre rangées. On suit très-bien sur le penchant de la colline, les murs de l'ancienne ville. On trouve dans l'enceinte de ces murs des amoncellemens de pierres, parmi les-

quelles on distingue des briques, des fragmens de poterie, des morceaux de granit et de marbre. Il est vraisemblable qu'on a amoncelé ces décombres pour en nétoyer le terrain et le mettre en culture, et qu'on a détruit, de cette manière, les restes des monumens qui pouvaient s'y rencontrer.

A quatre milles de Sestos, en remontant le canal, on trouve un autre port auprès duquel on ne voit qu'une simple dervischerie occupée par trois ou quatre moines musulmans. Ce mouillage, un des meilleurs de tout le canal, est peu connu de la plupart des marins qui fréquentent les mers du Levant, parce qu'ils préfèrent avec raison celui de Nagara, comme plus à portée de Maïta et des Dardanelles, où ils se procurent les provisions qui leur sont nécessaires.

En face d'Abydos, à une petite lieue au sud-ouest de Sestos, on voit au fond d'une anse étendue et peu profonde, le village de Maïta, bâti sur les ruines de *Madytos*. On trouve encore quelques restes de vieille maçonnerie sur un monticule qui domine la ville moderne située au bord de la mer. A peu de distance de Madytos il y avait autrefois *Cœlos Portus*, petite ville qui fut témoin du combat naval qui eut lieu entre les

Athéniens et les Lacédémoniens, combat où ces derniers furent vaincus et obligés de céder à leurs rivaux l'empire de l'Hellespont.

Le territoire de Maïta, quoique peu fertile, fournit quelques fruits, un peu de blé, du vin et surtout du coton. La plupart des habitans sont marins; les autres se livrent à la culture des terres et à la fabrication de toiles à voiles, pour lesquelles ils emploient le coton qu'ils récoltent et une petite quantité qu'ils achètent soit aux Dardanelles soit à Gallipoli.

A deux petites lieues de Maïta, en face des Dardanelles, à l'endroit le plus étroit du canal, on voit un village peu considérable, connu sous le nom de *Second Château d'Europe*. La citadelle qui se trouve au bas du village, sur le bord de la mer, et dont Tournefort a donné la figure, n'est pas plus propre à défendre aujourd'hui l'entrée du canal, que ne l'est celle d'Asie : l'une et l'autre ne tiendraient pas long-tems contre des vaisseaux de guerre qui les attaqueraient. Leurs canons monstrueux, sans affûts, chargés avec des boulets de marbre ou de granit, d'environ deux pieds de diamètre, seraient bientôt abandonnés par des canoniers, qui ne pourraient ni les diriger, ni les pointer, ni même les charger avec facilité.

Ce village, situé au bas d'une colline assez élevée, offre aux habitans des Dardanelles un paysage très-agréable, presque toujours embelli par les navires et les bateaux qui sans cesse remontent l'Hellespont ou font voile pour l'Archipel.

Les habitans de ce village sont moins industrieux que ceux de Maïta : la plupart d'entr'eux sont des Turcs attachés au service de la citadelle, ou occupés à passer en bateau les personnes qui se rendent d'une ville à l'autre. Ce sont les Grecs qui se livrent plus particuliérement à la culture des terres. J'ai vu pour la première fois dans leur territoire les ruches enfermées dans des logemens plus ou moins spacieux, suivant la quantité des abeilles qu'on y élevait. L'objet de ce logement en maçonnerie, soigneusement fermé, est de garantir ces insectes du froid pendant l'hiver, de la chaleur pendant l'été, et en tout tems de la main de l'homme, bien plus dangereuse que l'intempérie des saisons.

A une lieue du second château d'Europe, en descendant, on aperçoit sur une hauteur une autre dervischerie habitée par quelques moines turcs, dont la fonction consiste à signaler les navires et les vaisseaux de guerre qui entrent dans le canal, et faire flotter de

tems en tems le pavillon othoman. De là au premier château d'Europe, la côte est inculte et ne présente rien de remarquable, si ce n'est un tombeau que l'on croit être celui d'Hécube, placé au dessus du promontoire *Cynossema*, et les restes d'un aqueduc qui apportait probablement l'eau nécessaire aux habitans d'*Elœus*, ville située jadis à l'entrée de l'Hellespont sur la côte d'Europe.

Sur les ruines d'Elœus on voit aujourd'hui un village turc, nommé *Elbahar-Kalessi*, au bas duquel est bâti le premier château d'Europe. A l'ouest de ce château, on voit encore le tombeau de Protésilas, roi de Thessalie, tué par Hector, et quelques vestiges du temple que son dévouement lui avait mérité. Protésilas fut le premier des héros grecs qui mit pied à terre sur la côte d'Asie, quoique l'oracle eût annoncé trois fois que celui-là perdrait la vie, qui le premier descendrait sur le rivage troyen.

De là à Critia, village grec situé au nord dans l'intérieur des terres, on doit compter près de deux heures de chemin. On sait qu'il y avait une ville du même nom dans la Chersonèse de Thrace, à quelque distance du rivage de la mer, dans le même lieu probablement qu'est bâti le village moderne. On y

arrive par un terrain inégal et une petite plaine dont la terre est en partie blanchâtre et crétacée.

Nous n'avons vu nulle part la perdrix rouge aussi commune que dans cette plaine et dans les bosquets de pin qui se trouvent aux environs. Le lièvre y est également abondant et de très-bon goût. Pendant l'hiver, on trouve beaucoup de bécasses dans les vallons incultes, ombragés et humides. Le sanglier n'y est pas rare non plus : comme celui-ci fait beaucoup de tort aux cultures, et qu'il est surtout friand de raisin, les Grecs le chassent quelquefois et en tuent un grand nombre : mais le quadrupède le plus commun dans toutes ces contrées, c'est le chacal, dont j'aurai souvent occasion de parler.

Je fus témoin un jour, aux environs des Dardanelles, de la manière dont les Grecs chassent les perdrix, moins dans la vue de se procurer un gibier excellent, que pour diminuer le nombre des ennemis de leurs récoltes. Cette chasse consiste à porter un fusil et une espèce de bannière roulée, bariolée de couleurs très-vives, à peu près semblable à un habit d'arlequin. Dès qu'on aperçoit de loin une compagnie de perdrix, on déroule la bannière, et on s'approche peu à peu de ces

oiseaux jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la portée du fusil. Le chasseur enfonce dans la terre le bâton de la bannière, et par une ouverture pratiquée exprès, il tire sur les perdrix, qui sont tellement épouvantées, qu'elles se tapissent et se laissent tuer les unes après les autres plutôt que de s'envoler. La plus grande difficulté qu'éprouve le chasseur, c'est de les apercevoir; pour cela, il tourne autour d'elles, toujours caché derrière la bannière, et dès qu'il en découvre une, il la tire, et il continue de même jusqu'à ce qu'il ait détruit la compagnie entière. Cette chasse n'est praticable, comme on voit, que dans les plaines cultivées et sur les terrains peu couverts d'herbes et de broussailles.

La portion de terre comprise entre l'Hellespont et le golfe de Saros, connue sous le nom de Chersonèse ou presqu'île de Thrace, n'a guère plus de trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur : elle en a près de vingt depuis l'extrémité méridionale jusqu'à la longue muraille, *Macrontichos*, qui séparait la presqu'île du continent. A l'extrémité de cette muraille, du côté de la Propontide, était la ville du même nom, sur laquelle il ne reste plus que quelques habitations que le port y entretient. On trouve dans l'intérieur le vil-

lage d'*Hexamila*, qui a conservé le nom qui lui fut donné à cause de la distance qu'il y a d'une mer à l'autre.

Le terrain de cette presqu'île est inégal, montueux, moins bon en général que celui de la côte d'Asie. Il y a cependant quelques vallons de la plus grande fertilité et quelques plaines assez productives. Les terres sont crayeuses en quelques endroits : les collines et les côteaux sont tous calcaires : on y trouve quelques coquilles fossiles, dont les analogues n'appartiennent point aux mers d'Europe. Aux environs de Maïta, on voit, à la base des collines, un grès tendre ou un sable pur, et dans l'anse de Sestos on remarque, à plus de vingt pieds au dessus du niveau de la mer, un banc assez épais de coquillages marins, dont les espèces appartiennent toutes à la Méditerranée. Ce banc se prolongeait sans doute autrefois en Asie, car au-delà de la colline d'Abydos, la plaine offre en assez grande quantité les mêmes coquilles que nous avons vues dans ce banc (1).

Divers négocians français, italiens et an-

---

(1) *Ostrea edulis, venus chione, venus cancellata, solen vagina, buccinum reticulatum, cerinthium vulgatum*, etc.

glais ont tenté plusieurs fois d'établir des maisons de commerce aux Dardanelles ; mais ils n'ont jamais pu y réussir : ils n'avaient pas remarqué sans doute que les négocians de Constantinople, conservant sur eux l'avantage de résider à la capitale, où la consommation est très-considérable, étaient également à portée de fournir les objets dont les villes situées sur l'Hellespont ont besoin, et d'y faire, avec autant de facilité et d'économie, les achats de ceux qui leur sont demandés. Les marchands juifs, grecs et arméniens, par les mains de qui il faut nécessairement passer dans tous les cas, sont bien aises de conserver les relations qu'ils ont avec les négocians de Constantinople, qu'ils regardent d'ailleurs comme mieux assortis et plus à portée d'effectuer les paiemens qu'ils leur indiquent.

Les objets d'exportation que les villes situées sur l'Hellespont peuvent fournir, sont :

Deux ou trois cents balles de coton de diverses qualités.

Deux cents quintaux de coton filé grossier.

Beaucoup de toiles de coton grossières.

Trois ou quatre cents balles de laine de qualité inférieure.

Beaucoup de marroquins préparés aux Dardanelles et à Gallipoli.

Trois ou quatre cents quintaux de galles.

Une quantité plus considérable de vélanède.

Douze ou quinze mille peaux de lièvre.

Soixante ou quatre-vingts quintaux de cire.

Très-peu de lisari ou racine de garance.

Maïta et les Dardanelles envoient un peu de vin à la capitale, et en vendent aussi aux capitaines des navires qui viennent mouiller dans leur port ou aux environs. Ceux-ci trouvent en tout tems aux Dardanelles, du biscuit, du pain frais, de la volaille, des œufs, des herbages, divers légumes et autres provisions dont ils peuvent avoir besoin pendant leur voyage.

On fabrique aux Dardanelles beaucoup de poterie grossière, dont la plus grande partie est envoyée à Constantinople. Quoique la qualité en soit très-bonne, que la couverte tienne bien, on est surpris d'y voir des fleurs et autres ornemens qui s'effacent avec le tems et ne font pas corps avec la couverte.

La République de Vénise était autrefois la seule puissance qui eût un consul de sa nation aux Dardanelles. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie et les autres puissances maritimes n'y avaient que des agens du pays,

juifs ou grecs, qui remplissaient les fonctions de consul, sinon avec intelligence et probité, du moins avec le plus grand zèle, moyennant un barat de drogman qui les mettait sous la protection immédiate d'un ambassadeur, et les faisait jouir de tous les priviléges accordés aux Européens. Mais depuis peu d'années le gouvernement français y a créé un vice-consulat, espérant qu'un agent national protégerait avec plus d'efficacité les navires qui sont obligés d'y séjourner, qu'il fournirait en outre aux vaisseaux de guerre qui viennent mouiller aux Taches blanches, les secours dont ils ont besoin, et qu'il transmettrait à l'ambassadeur toutes les nouvelles que sa position le met en état de recueillir.

Les vaisseaux de guerre des puissances amies de la Porte othomane entrent sans obstacle dans le canal, et viennent mouiller aux Taches blanches et à la Pointe des Barbiers; mais ils ne peuvent, dans aucun cas, dépasser les seconds châteaux sans une permission expresse du sultan. Les navires marchands peuvent faire route si le vent le permet, et aller en droiture à Constantinople ou dans tel port de la Propontide qu'ils jugent à propos; mais à leur retour ils sont obligés de mouiller à Nagara ou aux Dardanelles, pour y être

visités. C'est ordinairement le lendemain de leur arrivée que cette visite a lieu : elle a pour objet, 1°. de constater si tous les droits sont acquittés à la capitale, si on n'a point embarqué, sans permission, des marchandises prohibées ; s'il n'y a pas à bord des esclaves fugitifs ou des sujets non musulmans qui voudraient s'expatrier.



CHAPITRE III.

Course à la Troade. Description de cette contrée. Aperçu de sa population et de ses productions. Des chênes qui produisent la galle du commerce et la vélanède.

Après avoir parcouru, la sonde à la main, presque toutes les côtes de l'Hellespont, et avoir pénétré en divers points, dans l'intérieur des terres, pour en connaître les productions, nous nous empressâmes d'aller visiter la Troade et porter nos regards sur des lieux que le génie des Grecs et des Romains ont rendus si célèbres. Nous nous embarquâmes aux Dardanelles le 10 pluviôse sur un caïque turc, avec un vent de nord un peu frais, et dans deux heures nous fûmes rendus au premier château d'Asie. Nous fîmes transporter aussitôt nos matelas et nos provisions au village grec situé sur le cap Sigée, où nous espérions être plus tranquilles et trouver plus de facilités pour suivre nos observations loin des regards soupçonneux des Musulmans.

Nous avons été bien agréablement surpris en parcourant la Troade, l'*Iliade* d'une main et la carte du citoyen Lechevalier de l'autre, de trouver la plus grande exactitude dans les tableaux qu'Homère nous a transmis. On ne retrouve presque plus, il est vrai, la trace des villes qui ont existé dans ces contrées: la population même a disparu; mais le cours du Simoïs et celui du Scamandre n'ont point changé : on aperçoit sur les rives de ce dernier, les marécages dont parle Homère : le tems n'a pu détruire les monticules de terre sous lesquels reposent les cendres des héros dont les noms sont parvenus jusqu'à nous; les flots de la mer n'ont produit aucun changement sensible sur la côte; les terres sont toujours fertiles, et susceptibles de nourrir un grand nombre d'habitans : des forêts de pins et de chênes couvrent encore le mont Ida, et toutes les montagnes qui se présentent à l'est de la Troade.

Quelques savans ont voulu prouver que la guerre dont parle Homère, n'a point eu lieu; ils ajoutent que Troye n'a jamais existé, et que l'*Iliade* entière est un roman. L'objet de nos recherches, en parcourant ces contrées, n'était pas de savoir si l'on doit regarder comme une fable embellie des charmes de la

poésie, ou comme un trait historique considérablement altéré, cette guerre longue et cruelle que tous les souverains de la Grèce firent aux Troyens pour une princesse enlevée à son mari; guerre terrible, où furent immolés de part et d'autre un grand nombre de guerriers et de héros : guerre à laquelle tous les dieux de l'Olympe prirent une part très-active. L'illusion que produisaient en nous les écrits du prince des poëtes, nous était trop chère pour chercher à la détruire par des réflexions peut-être judicieuses.

Nous avions tant de plaisir à mesurer l'étendue du camp des Grecs, à voir le lieu de leur débarquement, à suivre les rives du Simoïs et du Scamandre, témoins de tant d'exploits; à chercher la colline des figuiers, objet de l'inquiétude d'Andromaque; à retrouver les traces d'Ilion et de Pergame, à contempler ces amoncellemens de terre sous lesquels reposent les cendres des héros grecs et troyens : nous avions tant de plaisir, dis-je, que nous aurions peut-être dans ce moment fermé l'oreille à celui qui eût voulu nous persuader que rien en ces lieux ne présente de l'intérêt et ne retrace des souvenirs.

Mais quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur la guerre de Troye et l'existence

de

de cette ville, depuis la publication du voyage intéressant du citoyen Lechevalier dans la Troade, et les applications lumineuses qu'il fait des passages d'Homère, il n'est plus permis de douter que l'auteur de l'Iliade n'eût la connaissance la plus exacte d'une contrée voisine des lieux qu'il habitait, et qu'il ne l'eût même parcourue avant de tracer le plan de son poëme; et dans ce cas la Troade et le poëme présentent au voyageur tout l'intérêt de la vérité.

La distance des Dardanelles au premier château d'Asie, *Koum-Kalessi*, est d'environ quatre lieues. De là au cap Sigée, sur lequel est bâti *Yénitcher-keui*, il y a près de demi-lieue : le terrain va en s'élevant dans ce dernier espace, et l'on rencontre deux tombeaux que l'on présume être ceux d'Achille et de Patrocle. La ville, située derrière le château, à la rive gauche du Simoïs, sur un terrain sabloneux en plaine, n'est pas si étendue ni si peuplée que les Dardanelles. L'air n'y est pas non plus si sain, à cause des marécages qui sont à la rive opposée du fleuve, et dont les exhalaisons putrides, en été, sont portées sur la ville par le vent du nord-nord-est, qui souffle sans interruption pendant cette saison. Ceux que l'on voit dans

la plaine, au sud de la ville, contribuent aussi à occasioner des fièvres intermittentes et des rémittentes putrides, vers la fin de l'été, lorsque le vent revient au sud. Les premiers, anciennement connus sous le nom de *Palus-stoma* ou *Stoma-limné*, sont entretenus par les eaux de la mer; les seconds sont produits par les eaux du Scamandre, qui se répandent sur les terres basses qui l'environnent.

Au-delà des premiers marécages on trouve une petite anse, que l'on croit être le port où abordèrent les Grecs qui vinrent au siége de Troye : les Turcs la nomment *Karamlik-limani*.

Le *Thymbrius* prend sa source au nord-ouest du mont Ida, traverse une plaine fertile, presque toute cultivée, et vient se jeter dans le Simoïs, à peu de distance de la mer. Si on remonte ce ruisseau, dont la direction est de l'est à l'ouest, après une heure de marche, on trouve, à quelque distance de sa rive gauche, le lieu que Constantin avait d'abord choisi pour en faire la capitale de l'Empire d'Orient. Si on marche encore une bonne demi-heure, on voit sur la rive droite un petit village nommé *Haléli-keui*, et tout près de là, vers le nord-est, les ruines d'un

temple que l'on suppose avoir été celui d'Apollon Thymbréen. À une petite lieue plus loin, en suivant toujours le ruisseau, on trouve *Thumbrek-keui*, village bâti probablement sur les ruines de *Thymbra*, ville située jadis à peu de distance de Dardanus, dont elle dépendait.

C'est dans la plaine de Thymbra, aux environs du temple d'Apollon, qu'Achille reçut, selon quelques auteurs, le trait fatal que Pâris lui lança : Apollon lui-même, selon eux, avait dirigé le trait, pour venger la mort d'Hector et celle d'un grand nombre de Troyens qui avaient également péri de la main d'Achille.

Nous laissons aux antiquaires à nous dire si la ville et la plaine avaient reçu leur nom de la sariette, plante odoriférante, nommée *thymbra* par les Grecs, ou si ce nom leur fut donné par *Dardanus*, fondateur de la ville, en l'honneur de *Thymbrios* son ami : nous dirons seulement que la sariette croît en abondance dans cette plaine et sur tous les côteaux voisins.

En quittant ce village, nous nous dirigeâmes au sud, laissant à gauche la première chaîne du mont Ida. Après deux heures de marche à pied sur un terrain inégal, mon-

tueux, presque tout inculte, nous arrivâmes à un autre village nommé *Alch-keui* : le Simoïs coule à un quart de lieue plus loin. Nous rencontrâmes plusieurs troupeaux de moutons à large queue; nous nous informâmes des bergers, s'il n'y avait pas sur les montagnes voisines des animaux féroces, tels que des hyènes, des onces, des loups, des chacals, qui venaient attaquer leur troupeau et leur enlever quelques moutons : ils nous répondirent que cela leur arrivait très-rarement, parce qu'ils faisaient bonne garde. Nous apprîmes qu'il y avait sur ces montagnes, des ours, des sangliers, des chacals; mais nous ne pûmes jamais nous faire entendre lorsque nous parlâmes de la hyène et de l'once, que nous avons trouvées dans la suite, communes en Syrie, en Égypte et en Perse. Il nous parut aussi qu'il y a fort peu de loups dans ces contrées, mais beaucoup de chacals, que l'on sait être un animal peu féroce, et guère plus fort que le renard : le chacal n'est dangereux pour le menu bétail, qu'en ce qu'il va en troupe fort nombreuse.

Au milieu du printems, lorsque la plaine commence à se dépouiller de sa verdure par l'action d'un soleil brûlant, les bergers de ces contrées, ainsi que ceux du Midi de la

France et de l'Espagne, vont chercher dans les vallons et sur les montagnes de l'intérieur, des pâturages que la fraîcheur et l'humidité y entretiennent dans cette saison. Ils ne retournent au voisinage de la mer que lorsque les premières pluies d'automne sont venues ranimer la végétation que la sécheresse y avait ralentie ou suspendue.

Le Simoïs prend sa source au sud-ouest du Cotylus : il coule à peu près à l'ouest, parcourt un espace de douze à quinze lieues, reçoit l'Andrius au dessus d'Iné-keui et plusieurs autres ruisseaux, et vient se jeter dans l'Hellespont, à une demi-lieue au nord-nord-est du cap Sigée. Cette rivière n'est pas assez considérable pour mériter le nom de fleuve; c'est plutôt un torrent grossi par les pluies, à la fin de l'automne, en hiver et au printems, ou par la fonte subite des neiges qui tombent quelquefois en nivôse et en pluviôse, sur le mont Ida et le Cotylus. Son lit est assez large, mais ses eaux sont rarement abondantes; et l'été il est presqu'à sec, depuis qu'un pacha a détourné le cours du Scamandre et en a versé les eaux dans la mer Égée.

Le Scamandre naît à l'extrémité de la plaine de Troye, de cinq à six sources, dont

l'une est remarquable par ses eaux un peu tièdes. Après avoir parcouru un espace de six à sept milles, il vient se jeter dans le Simoïs, à une lieue de la mer. Resserré dans son lit, il n'éprouve aucune variation bien sensible : ses bords sont émaillés de fleurs dans presque toutes les saisons ; et en plusieurs endroits les terres sont si basses, et les eaux remplissent tellement son lit, qu'elles se répandent, et forment plusieurs marécages où croissent des roseaux, des joncs et diverses plantes aquatiques. Dans la saison des pluies, le Scamandre est moins considérable que le Simoïs, mais il a sur lui l'avantage d'avoir toujours à peu près la même quantité d'eau et de porter la fertilité dans la plaine qu'il parcourt.

Nous conservons ici au Simoïs son nom jusqu'à la mer, quoique presque tous les Anciens aient cessé de le lui donner à sa jonction avec le Scamandre ; mais outre que le Simoïs a un lit beaucoup plus grand, un cours bien plus étendu que l'autre ; outre qu'il reçoit en hiver les eaux de toutes les montagnes situées à l'est de la Troade, le Scamandre aujourd'hui a pris un autre cours. Sous le règne d'Abdul-Hamid, Hassan, capitan-pacha, voulant construire plusieurs moulins et arroser les terres qu'il possédait

vers le cap de Troye, fit creuser un canal à l'ouest du petit village d'Erkessi-keui, et y versa les eaux du Scamandre : elles coulent depuis lors dans la mer Égée, à près de demi-lieue au sud du cap de Troye.

La côte est basse et marécageuse à la nouvelle embouchure du Scamandre : elle s'élève insensiblement depuis le cap de Troye jusqu'au village de Yéni-keui ; elle est escarpée de là au cap Sigée. On marche sur un plateau élevé d'où la vue mesure sans obstacle toute l'étendue de la plaine : on aperçoit au fond le côteau sur lequel était bâtie l'ancienne Troye : au-delà le mont Ida se présente en amphithéâtre, et forme un tableau de la plus grande beauté. On voit au nord, l'Hellespont et la Chersonèse de Thrace ; à l'ouest, la mer Égée et quelques-unes de ses îles. Ténédos se fait remarquer par sa montagne en pyramide, par ses côteaux et ses champs couverts de vignobles. La petite île des Lapins n'a jamais fixé l'attention des géographes et des historiens. On distingue confusément l'île volcanique de Lemnos, dans laquelle, selon la fable, Vulcain avait établi ses forges. Au nord-ouest, les îles élevées d'Imbros et de Samothrace paraissent n'en former qu'une ou même se confondre avec le continent.

Yénitcher-keui (1), bâti sur les ruines de Sigée, présente encore quelques vestiges de l'ancienne ville. Les curieux viennent y admirer un bloc de marbre de huit à neuf pieds de long, placé à côté de la porte d'une église : il porte une inscription grecque, presque entiérement effacée, dont les mots se suivent sans interruption, c'est-à-dire, que la première ligne va, comme chez nous, de gauche à droite, et la seconde revient de droite à gauche, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

De l'autre côté de la porte on voit un bas-relief en marbre assez bien travaillé : il représente une femme assise, à qui d'autres femmes paraissent offrir des enfans emmaillotés : derrière celles-ci on voit une autre femme portant une boîte d'une main et un vase de l'autre. M. de Choiseul, ambassadeur à Constantinople, desirant faire enlever ces deux marbres, s'adressa à la Porte et en obtint la permission ; mais n'ayant pu lever les obstacles que lui opposaient les habitans, il se contenta de faire prendre des empreintes du dernier.

(1) Yénitcher-keui, village des janissaires : on le nomme aussi Djaour-keui, village des infidèles, depuis qu'il n'est plus occupé que par des Grecs.

Au nord du village il y a dix à douze moulins à vent qui servent de reconnaissance aux marins : à demi-lieue au sud, ils remarquent aussi le tombeau d'Antiloque, situé sur le plateau élevé dont j'ai déjà parlé. Antiloque, fils du sage Nestor, périt au siége de Troye, en voulant parer le coup que Memnon portait à son père. A une lieue plus au sud, on trouve vers le cap de Troye le tombeau de Pénéléus, l'un des chefs des Thébains (1); celui d'Æsiétés est à une lieue de la mer, à l'est de la nouvelle embouchure du Scamandre. C'est du sommet élevé de ce tombeau que Politès, fils de Priam, se confiant en la légéreté de ses pieds, venait observer les mouvemens des Grecs et épier le moment qu'ils s'avanceraient vers Troye. De ce tombeau à la ville, il n'y a pas deux lieues : il y en a environ trois de là aux rives de l'Hellespont, où les Grecs étaient campés.

---

(1) Rien ne constate que ce soit le tombeau de Pénéléus. Cette opinion, hasardée par Chandler, a été adoptée par Lechevalier. Pénéléus, selon quelques auteurs, fut tué par Eurypile, petit-fils de Priam, qui avait amené du secours à Troye la dixième année du siége ; mais il paraît que cette mort est postérieure à celle d'Achille, car il n'en est pas fait mention dans Homère.

Voulant remonter le Scamandre jusqu'à ses sources, nous nous engageâmes plusieurs fois dans des marécages, d'où nous eumes de la peine à sortir : nous fûmes obligés de nous éloigner de la rivière et de venir prendre le chemin qui conduit à Bounar-bachi. Nous avions à un quart de lieue, à droite, le petit village de Bos-keui. Lorsque nous fûmes à l'extrémité de la plaine, nous vîmes sourdre au dessous du chemin la première source du Scamandre ; l'Érinéos ou la colline des figuiers sauvages était de l'autre côté : nous crûmes, au premier aspect, apercevoir des restes d'une ancienne maçonnerie qui se prolongeait sur la colline, mais nous revînmes bientôt de notre erreur ; ce que nous avions d'abord pris pour une maçonnerie, n'est autre chose que la roche elle-même, formée d'une sorte de cailloutage calcaire, uni par un ciment pierreux, rougeâtre, très-solide.

En suivant le chemin, nous vîmes plusieurs autres sources plus ou moins abondantes. Nous cherchâmes plus particuliérement celle dont parle Homère, celle dont les eaux sont chaudes et fumantes en hiver ; c'est la plus voisine du village : elle a conservé un bassin formé par quelques blocs de granit et de marbre : nous y plongeâmes la main en floréal

an 6, lorsque, revenant en France avec les citoyens Ferregeau, Pampelone et autres Français, nous voulûmes parcourir encore une fois cette contrée intéressante. Les eaux nous parurent alors seulement un peu tièdes; mais en hiver, nous les avions trouvées telles qu'Homère les décrit. Elles sont très-limpides, n'ont presque pas de saveur et ne forment aucun dépôt apparent. Après avoir arrosé quelques jardins et parcouru un terrain fangeux, où croissent des saules, des ormes, des joncs et des roseaux, toutes ces sources se réunissent en un lit commun, dont la largeur est de douze, quinze ou vingt pieds sur deux ou trois de profondeur. C'est là ce fameux Scamandre dont j'ai déjà parlé.

Bounar-bachi est situé au nord-est de la fontaine tiède, sur un terrain légérement en pente: ce village n'a pas deux cents ames de population, malgré la fertilité de son territoire, l'abondance de ses pâturages et sa position avantageuse. Nous nous empressâmes de monter sur la colline où l'on doit présumer, d'après Homère, qu'était bâtie l'ancienne Troye: nous étions déjà parvenus à deux tombeaux situés sur un terrain pierreux, à l'extrémité du côteau, que nous ne découvrions encore aucune trace d'ancienne ville: nous nous

avançâmes du terrain élevé, presque coupé à pic, au bas duquel serpente le Simoïs. Nous avions devant nous, à peu de distance, les premières chaînes du mont Ida : nous voyions à nos pieds le Simoïs couler entre des collines calcaires, dans un vallon étroit et fertile : nous apercevions au nord, l'Hellespont jusqu'au promontoire Sigée : nous découvrions à l'ouest toute la plaine ; nous suivions le cours des deux fleuves ; nous distinguions les tombeaux d'Æsiétés et d'Antiloque ; nous étions, en un mot, sur le sol de la citadelle et du palais de Priam, et nous cherchions encore l'emplacement de Troye. Après une exacte recherche, nous découvrîmes quelques fragmens imperceptibles de poterie, quelques légers restes de maçonnerie : mais, il faut l'avouer, sans l'Iliade, on ne soupçonnerait pas que c'est là qu'a existé cette cité fameuse qui pendant dix ans a soutenu les efforts réunis de tous les souverains de la Grèce.

Le citoyen Lechevalier croit qu'elle occupait tout l'espace compris entre Bounar-bachi et le précipice au pied duquel le Simoïs coule en serpentant : il place la citadelle au bord de ce précipice, et les portes Scées ou les portes d'Occident au village même : il désigne la colline inculte qui se trouve au sud-ouest,

sur laquelle on voit encore le figuier et l'amandier sauvages, comme l'*Érinéos* ou la colline des figuiers, et ses preuves sont incontestables si le Scamandre avait ses sources au bas de la ville, si Troye était bâtie sur le Simoïs, si, par sa position autant que par la valeur de ses guerriers, elle a pu résister pendant dix ans à une armée formidable.

A demi-lieue au sud, on voit une montagne couverte de bois, que les Turcs nomment *Cara-daag* : au-delà de cette montagne on trouve Iné-keui, petit village bâti sur un ruisseau que l'on croit être l'Andrius des Anciens : à une lieue plus loin on voit *Eski-Skuptchu*, que le citoyen Lechevalier suppose être l'ancienne *Scepsis*. L'opinion de ce savant nous paraît bien fondée ; car outre qu'il n'y a pas loin du mot turc *Skuptchu* au mot grec *Skepsis*, Strabon dit positivement que la première Scepsis était près de la partie la plus haute du mont Ida, ce qui doit la faire supposer plus à l'est ; mais il ajoute qu'on bâtit ensuite une autre ville de Scepsis à quarante stades de la première, ce qui s'accorde parfaitement avec la position actuelle de Skuptchu.

Cette ville fut la patrie de Démétrius le grammairien et de plusieurs hommes illus-

tres. Elle avait plusieurs bibliothèques et était renommée pour ses excellens pâturages. Artaxercès, roi de Perse, fit présent, comme on sait, à Thémistocle, de Percote et de Scepsis, pour ses manteaux et ses habits, comme il lui donna Lampsaque pour ses vins, Magnésie du Méandre pour son pain, et Myonte pour sa viande.

Après avoir passé l'*Andrius* on est dans une vallée de la plus grande fertilité, au milieu de laquelle le Simoïs promène ses eaux. Cette vallée a quatre ou cinq lieues de longueur, sur une lieue ou une lieue et demie de largeur : le village de Bairamitché, presqu'entiérement peuplé de Turcs, est situé à l'extrémité orientale de cette belle plaine.

Le Cotylus, qui se trouve à trois lieues au-delà du village, est la montagne la plus élevée de toutes celles qui sont à l'est de la Troade. Sa hauteur au dessus du niveau des eaux de la mer, est à peu près de sept cent soixante-quinze toises.

D'après le nombre des villages que présente la carte de ce pays, un des mieux situés, des plus beaux et des plus fertiles de l'Orient, on serait porté à croire sans doute qu'il est extrêmement peuplé; mais si l'on considère qu'aucun de ces villages n'excède trois cents

habitans (1), que la plupart n'en ont pas deux, et que quelques-uns ne valent pas le plus chétif de nos hameaux, on ne sera pas surpris si je n'évalue pas au-delà de sept à huit mille tous les habitans compris dans cet espace : je n'excepte pas même de ce calcul le premier château d'Asie, qui renferme à lui seul près du tiers de cette population. Les habitans de la Troade sont peu industrieux; ils se contentent de récolter pour leurs besoins, du blé, de l'orge, du coton et du sésame; d'élever quelques troupeaux, et d'aller sur les montagnes voisines recueillir la galle et la vélanède du commerce.

Le chêne qui fournit cette galle (*planche* 14 et *pl.* 15) n'est point connu des botanistes. Il est répandu dans toute l'Asie mineure, depuis le Bosphore jusqu'en Syrie (2), depuis les côtes de l'Archipel jusqu'aux frontières de la Perse. Il porte sa tige tortueuse; il atteint rarement la hauteur de six pieds, et se présente plus souvent sous la forme d'un arbuste, que sous celle d'un arbrisseau.

---

(1) Il faut en excepter Bairamitché, qui en a plus de six cents.

(2) Le citoyen La Billardière, membre de l'institut, l'a trouvé sur le mont Cassius en Syrie.

Ses feuilles sont glabres, d'un verd clair, tant en dessus qu'en dessous, portées sur un pétiole assez court : elles sont dentées, et chaque dent est terminée par une pointe peu aiguë. Elles tombent chaque année à la fin de l'automne. Le gland est alongé, lisse, deux ou trois fois plus long que la cupule : celle-ci est sessile, légérement cotonneuse et munie d'écailles peu apparentes (1).

La galle (*fig. a*) est dure, ligneuse, pesante : elle naît aux bourgeons des jeunes rameaux, et acquiert depuis quatre jusqu'à douze lignes de diamètre. Elle est ordinairement ronde et couverte de tubérosités, dont quelques-unes sont pointues.

Cette galle est beaucoup plus estimée lorsqu'elle est cueillie avant sa maturité, c'est-à-dire, avant la sortie de l'insecte qui l'a produite. Les galles qui sont percées ou celles dont l'insecte s'est échappé, sont d'une couleur plus claire : elles sont moins pesantes et moins propres que les autres à la teinture.

Les Orientaux ont l'attention de faire la récolte des galles au tems précis que l'expé-

(1) QUERCUS infectoria *foliis ovato-oblongis, sinuato-dentatis, glaberrimis, deciduis; fructibus sessilibus, longissimis.*

rience leur a prouvé être le plus favorable : c'est celui où cette excroissance a acquis toute sa grosseur et tout son poids. S'ils tardaient à la cueillir, la larve qui vit dans l'intérieur, y subirait sa métamorphose, la percerait, et paraîtrait sous la forme d'un petit insecte ailé. La galle dès-lors ne retirant plus de l'arbre les sucs nécessaires à l'accroissement de l'insecte, se dessécherait, et perdrait une bonne partie des qualités qui la rendent propre à la teinture.

Les agas veillent à ce que les cultivateurs parcourent vers le milieu de messidor, les collines et les montagnes qui sont couvertes de ces chênes. Ils sont intéressés à ce que les galles soient de bonne qualité, parce qu'ils prélèvent un droit sur elles. Les premières galles ramassées sont mises à part : elles sont connues dans l'Orient sous le nom de *yerli*, et désignées dans le commerce sous ceux de *galles noires* et de *galles vertes*. Celles qui ont échappé aux premières recherches et qu'on cueille un peu plus tard, nommées *galles blanches*, sont d'une qualité très-inférieure.

Les galles des environs de Mossoul et de Tocat, et en général celles qui viennent de la partie la plus orientale de la Turquie, sont moins estimées que celles des environs d'Alep,

de Smyrne, de Magnesie, de Kara-hissar, de Diarbequir et de tout l'intérieur de la Natolie. Les premières se vendent à Smyrne et à Alep, 2 ou 3 piastres de moins que les autres par quintal.

On néglige presque partout de ramasser les glands; ils servent de pâture aux sangliers et aux chèvres : celles-ci contribuent beaucoup à rendre le chêne petit et rabougri, en dévorant, avec ses fruits, une partie de son feuillage et de ses jeunes rameaux.

Le diplolèpe qui produit ces galles (*fig. c.c.*), a le corps fauve, avec les antennes obscures et le dessus de l'abdomen d'un brun luisant. On le trouve quelquefois sous sa dernière forme dans l'intérieur des galles qui ne sont pas encore percées (1).

On voit sur le même chêne un grand nombre d'autres galles qu'on néglige de ramasser, parce qu'elles ne sont pas propres à la teinture. Celle que nous avons figurée (*b*), est remarquable par sa grosseur. Elle est spongieuse, très-légère, d'un rouge brun, couverte d'un enduit résineux et munie d'une rangée circulaire de tubercules placés à peu près vers la partie la plus renflée. Elle diffère,

(1) *Diplolepis gallæ tinctoriæ. Encyclop. insect.*, tom. VI, pag. 281.

comme on voit, de celle du chêne *tausin*, et l'insecte qui la produit en diffère aussi. C'est un diplolèpe (*fig. d.d.*) dont le corps est mélangé de fauve et de brun. Les antennes et les pattes sont noirâtres (1).

Les Grecs modernes nomment vélani (2), et les botanistes *quercus aegylops* (3), le chêne qui fournit la vélanède. Il croît sur la côte occidentale de la Natolie, dans les îles de l'Archipel, dans celles de Corfou, de Céphalonie et dans toute la Grèce. Il ne s'élève point à la hauteur de nos chênes roures : son bois n'est pas si estimé et n'est guère employé que dans la menuiserie. Ses feuilles sont d'un vert clair ; elles sont un peu tomenteuses en dessous ; leur forme est un ovale oblong avec des dents aiguës sur leurs bords, terminées par une pointe sétacée. Le gland est gros, court, un peu creusé à son sommet. La cu-

(1) DIPLOLEPIS gallæ resinosæ, *brunneo testaceoque varius, antennis pedibusque fuscis.*

(2) De βαλανος, gland.

(3) *Quercus orientalis castaneæ folio, glande recondita in cupula crassa et squamosa.* Tournef., coroll. 40. — *Voyage au Lev.*, tom. Ier., pag. 334.

Pockoke Trawels, tom. II, tab. 86.

Chêne à grosses cupules. Lamark, *Encyclop. botaniq.*, tom. Ier., pag. 719.

pule est sessile, fort large et hérissée de longues écailles obtuses (*pl.* 13).

C'est cette cupule que les Orientaux, les Italiens et les Anglais emploient, ainsi que la noix de galle, dans les teintures. Les négocians français n'en font passer quelquefois à Marseille, que pour les envoyer de là à Gênes et à Livourne. Nos teinturiers jusqu'à présent ont négligé de se servir de cette substance.

La Troade offre peu de vignes, quoique les côteaux et les collines soient très-propres à cette culture, et l'on n'est point dans l'usage d'y faire du vin. Les raisins sont employés à faire du raisiné, nommé *petmés* en turc, dont les Orientaux font une très-grande consommation pendant toute l'année : ils en mettent dans des ragoûts ; ils l'emploient, au lieu de sucre et de miel, dans la plupart de leurs friandises ; enfin ils en font, avec le sésame réduit en pâte, une sorte de nogat qu'on ne dédaignerait pas en Europe. J'en ai beaucoup vu à Constantinople, aux Dardanelles et dans la plupart des villes de la Turquie. Le procédé consiste à mélanger ces deux substances dans des chaudières exposées à un feu modéré, et à remuer sans interruption, avec une grande spatule de bois, jusqu'à ce que le mélange soit assez épaissi. On le verse sur de

grandes plaques de marbre ou de cuivre, et on obtient par le refroidissement, des gâteaux auxquels on a donné un pouce et demi d'épaisseur. On vend en détail ce nogat, 5 à 6 sous la livre.

Pendant l'hiver, il y a sur les marécages et les rivières de la Troade, un nombre prodigieux de canards, de hérons, de bécassines, de pluviers et d'autres oiseaux aquatiques. Nous y vîmes aussi beaucoup de cignes sauvages, des macreuses, des poules d'eau. Les goëlands et les hirondelles de mer se tiennent plus ordinairement sur le canal. En floréal, nous fîmes une assez bonne récolte de plantes et d'insectes : nous fûmes surpris de la quantité de serpens que nous y rencontrâmes. Comme l'herbe était haute et touffue, nous marchâmes avec quelque précaution, craignant que ces reptiles ne fussent venimeux. C'était probablement la saison de leurs amours, car ils étaient presque toujours deux à deux. Malgré leur grosseur, leur sifflement, leur œil étincelant, ils n'étaient pas de la race de ceux que la fable nous rappelle. Ceux-ci fuyaient à notre approche, et ne paraissaient nullement disposés à s'élancer sur nous et à nous faire subir le sort de Laocoon et de ses fils.

CHAPITRE IV.

Notice sur Alexandria-Troas et ses environs. Arrivée à Ténédos. Description de cette île. Ses productions. Mœurs des habitans.

Si la ville de Troye n'offre plus de traces de son existence; si le palais de Priam, la citadelle, les temples et les murs de la ville ont été détruits jusqu'à leurs fondemens; si les décombres d'une ville considérable ont pu disparaître en totalité, celle qui, plusieurs siècles après, fut destinée à la remplacer, quoique détruite elle-même, présente encore aujourd'hui les témoignages de son antique splendeur. On juge de son étendue par ses murs, et de sa magnificence par les restes de ses monumens : la quantité prodigieuse de fragmens de colonnes, de chapiteaux, de corniches que l'on voit épars, attestent le luxe et la richesse de ses habitans.

A six lieues au sud du cap Sigée, on trouve les ruines de la ville qu'Alexandre ordonna d'élever en mémoire de celle de Troye, qui n'exis-

tait plus depuis long-tems. Antigonus, un de ses lieutenans, à qui l'Asie mineure échut en partage après sa mort, en jeta les fondemens, en même tems qu'il rétablissait Smyrne et qu'il y ramenait les habitans dispersés par les Lydiens. Antigonus donna son nom à la ville qu'il fondait; mais Lysimaque, qui la posséda ensuite, lui rendit le nom du conquérant qui le premier en avait tracé le plan: il l'embellit et lui donna plus d'étendue. Ayant passé sous la domination des Romains, elle devint, sous Auguste, une des plus belles villes de l'Orient. Sous Adrien, Hérodès Atticus, gouverneur des villes libres de l'Asie, fit construire un superbe aqueduc, dont on voit encore quelques restes. Il est probable que c'était une partie des eaux du Scamandre qu'il avait amenées; car il n'en existe pas d'autres aux environs, qui soient assez abondantes pour fournir aux besoins d'une grande ville.

Je n'entreprendrai pas de décrire les restes des monumens que présente aujourd'hui l'Alexandria Troas: on peut consulter, à ce sujet, les voyageurs qui m'ont précédé, tels que Pococke, Weler, Chandler, Lechevalier et autres.

Les murs de la ville, ceux des maisons, des temples et des autres monumens étaient

bâtis d'une pierre coquillère assez dure. Le marbre de Paros et celui de Marmara y sont assez communs, ainsi que diverses sortes de granit. On voit encore près du port deux grandes colonnes de marbre que les Turcs ont voulu y embarquer : elles sont les restes de celles que les Sultans ont successivement enlevées pour construire la plupart des mosquées de Constantinople ; l'une d'elles a été cassée dans le transport.

Il y a au sud de la ville un faible ruisseau peu important, et au sud-est, près de ce ruisseau, deux sources d'eaux minérales chaudes, dont les Turcs et les Grecs de ces contrées usent sans intelligence et presque toujours sans succès. On les voit venir en foule, au printems, de Ténédos et de la Troade, pour s'y purger et prendre des bains, les uns dans la vue de prévenir les maux à venir ; les autres, pour guérir de quelque maladie grave, ou pour obtenir seulement quelque soulagement dans leurs infirmités. On les recommande plus particuliérement pour les maladies de la peau, pour la lèpre et la vérole.

Le port a très-peu d'étendue ; il est presque comblé, et son entrée est obstruée par les sables que le courant des eaux de l'Hellespont et le mouvement des vagues de la mer amè-

nent insensiblement sur la côte de la Troade. Ce port ne suffirait pas aujourd'hui au commerce maritime d'une ville un peu considérable, située de manière à servir d'entrepôt aux contrées voisines; mais dans un tems où ce commerce était borné, lorsque les navires marchands avaient à peine la capacité de nos gros bateaux, lorsqu'ils étaient sans cesse en activité dans un climat où la navigation n'est jamais suspendue ni ralentie, on sent qu'un petit nombre de navires pouvait suffire à l'exportation du superflu d'une ville agricole, et rapporter des contrées voisines toutes les denrées que les besoins ou le luxe des habitans réclamaient.

Ce port formait une espèce de bassin demi-circulaire, séparé de la mer par une jetée : il était abrité des vents de nord et de nord-ouest par le cap Touzelik et par une suite de rochers placés à côté de son entrée.

L'histoire ne fait pas mention de l'époque à laquelle cette ville fut détruite : elle n'existait déjà plus lorsque les Turcs vinrent s'établir sur cette contrée ; car selon Leunclavius, avant que Soliman, fils d'Orcan, passât dans la Chersonèse de Thrace et vînt assiéger Gallipoli, il se promena long-tems sur l'emplacement de Troye, contemplant avec admi-

ration les murs en partie écroulés de cette grande ville, les ruines de ses immenses édifices et cette quantité prodigieuse de marbres et de granits qu'on y voyait entassés.

Les environs d'Alexandria Troas offrent un terrain fertile, en plainè, sur lequel le chêne Vélani croît en abondance et sans culture. Cette plaine est séparée de celle de Troye par quelques côteaux plus ou moins élevés. Une montagne qui fait suite à celles de l'Ida, se présente à deux ou trois lieues à l'est, et s'étend vers le sud : de là au cap *Baba*, le sol paraît inégal, plus ou moins fertile, vers la mer; montagneux et boisé dans l'intérieur des terres. Mais avant de faire route pour le sud, passons à Ténédos, et jetons un coup-d'œil sur ce qu'elle offre de plus curieux et de plus intéressant.

Nous partîmes le 16 pluviôse de la Troye d'Alexandre sur un frèle caïque que nous avions fait venir du premier château d'Asie; et comme le tems était très-beau et la température de l'air fort douce, nous fûmes bien aises de suivre la côte jusqu'à *Koum-bournou* ou cap de sable, et de descendre à terre de tems en tems. Nous n'avons rien trouvé de remarquable sur tout cet espace : nous avons cherché en vain quelques vestiges d'anciennes

villes, quelques traces de *Larissa*, que les géographes placent vers ce cap : rien ne s'est offert à nos yeux. La côte est basse et sablo-neuse; la plaine est fertile, presqu'inculte, et traversée par un ruisseau nommé *Sudlu-Sou*, grossi quelquefois en hiver par les eaux de la pluie : ce ruisseau s'élargit à son embouchure et y forme quelques marécages. J'ignore le nom qu'il a porté dans l'antiquité. Nous partîmes l'après-midi de la pointe du cap, et nous arrivâmes de bonne heure, en ramant, au port de Ténédos.

La distance de cette île à la côte la plus voisine n'est que d'une lieue et demie (1) : on en compte environ cinq de la ville à l'entrée de l'Hellespont. Le port est petit et ne peut recevoir que des navires marchands : il est formé par une jetée à fleur d'eau, et une langue de terre sur laquelle est construite la citadelle qui en défend l'entrée, et qui peut le garantir tout au plus de la surprise d'un corsaire. La ville est bâtie en demi-cercle, dans un vallon et sur le penchant de deux côteaux : elle a de cinq à six mille ames de

(1) Strabon fixe la distance de Ténédos à la côte la plus voisine, à onze stades ou mille trois cent soixante-quinze pas. Nous la croyons à près de trois mille toises.

population, à en juger par son étendue et par le nombre des personnes qui paient le karatch.

On compte à Ténédos autant de Turcs que de Grecs, presque tous occupés à la culture des terres : peu d'entr'eux sont marins. La plupart des premiers sont attachés au service de la citadelle.

Il y a un vaivode ou gouverneur, un aga commandant de la citadelle, sous les ordres du vaivode, et un cadi ou juge. Les janissaires de la ville, au nombre de deux à trois cents, sont obligés de défendre la place en cas d'attaque, et de faire un service journalier, dont ils se dispensent depuis long-tems. On voit encore dans la citadelle quelques canons vénitiens sans affûts, qui semblent n'être là que pour rappeler que cette île appartenait à cette nation commerçante avant l'arrivée des Turcs dans ces contrées.

Cette île, peu peuplée et mal défendue, passa de bonne heure sous la domination othomane. Pendant la minorité de Mahomet IV, les Vénitiens la reprirent après la défaite complète de la flotte turque dans le détroit par l'amiral Mocenigo, en 1656; mais l'année suivante l'amiral ayant été tué dans un second combat, la flotte vénitienne se retira, et cette île retomba de nouveau au pou-

voir des Turcs, qui l'ont conservée sans interruption jusqu'à présent.

La ville est dominée par une montagne peu élevée, pyramidale, qui paraît avoir été formée par l'action d'un volcan, dont on reconnaît les traces sur tout le terrain qui s'étend de là à la mer dans la partie nord. On trouve aux environs un granit remarquable par des morceaux plus ou moins grands de feld-spath cristallisé.

En sortant de la ville et se dirigeant à l'ouest, on laisse cette montagne à droite, et on entre dans une plaine peu fertile, sabloneuse, presqu'entiérement couverte de vignes. Les côteaux sont en général nus, secs, peu susceptibles de culture. Ceux que l'on découvre au sud de la ville, sont calcaires; la roche est plus ou moins crayeuse et chargée de coquillages marins. Nous avons remarqué peu d'arbres fruitiers : le pin d'Alep et le chêne Vélani n'y sont pas non plus abondans. Nous avons tué quelques lapins sur les côteaux; mais ce gibier y est rare : on rencontre plus fréquemment la perdrix rouge et le lièvre. Quant à la bécasse et à la caille, elles préfèrent, nous a-t-on dit, se reposer, dans leur passage, sur la Troade ou dans les autres îles de l'Archipel.

Ténédos produit peu de grains, peu de fruits et peu d'herbages : on y récolte très-peu de coton et de sésame. La vigne est la seule richesse de ce pays, et sa culture la principale occupation des habitans : elle se plaît dans les terres légères, sabloneuses et profondes de la plaine ; elle réussit très-bien aussi vers le bas des côteaux et dans tous les endroits susceptibles de culture. Les ceps sont plantés à une égale distance les uns des autres, et sont plus ou moins espacés, suivant la bonté du terrain. On donne réguliérement deux labours, l'un en hiver, l'autre au printems : on taille la vigne avant la fin de l'hiver, comme dans nos départemens méridionaux, et on vendange dans les premiers jours de fructidor : mais à cette époque le raisin est déjà si mûr, si doux et si sucré, que la fermentation s'établirait trop lentement si on n'ajoutait une certaine quantité d'eau. Les habitans sont dans l'usage d'en mettre un quart au moment que le raisin est reçu dans la cuve. Avec cette méthode, toute vicieuse qu'elle est, ils obtiennent un vin spiritueux, d'une assez bonne qualité. Nous en avons bu chez quelques particuliers riches, que nous aurions pris pour de l'excellent vin de Bordeaux si nous n'avions été prévenus : il est

vrai qu'il était fait avec plus de soins que celui du commerce, et qu'il n'avait reçu qu'un sixième d'eau : d'ailleurs, il était vieux et conservé en bouteilles. Nous avons bu aussi chez l'évêque grec, d'excellent vin muscat rouge et blanc, qui ne le cédait point au meilleur Frontignan. On ne met point d'eau à celui-ci : on égrappe le raisin, on le foule, on l'exprime le plus promptement possible, et on le laisse fermenter sans le marc, pendant quelque tems. Vers le milieu de l'hiver, on le met dans des tonneaux ou dans des jarres : on le transvase une seconde fois, et on le conserve dans des pots de terre cuite, vernissée, que l'on bouche avec soin.

La manière de faire le vin muscat porte à croire que c'est plutôt dans la vue d'obtenir une plus grande quantité de vin, que dans celle de hâter et favoriser la fermentation, que l'on ajoute de l'eau au suc exprimé de raisin. L'avidité porte la plupart des habitans à outre-passer les proportions ; ils ajoutent quelquefois une trop grande quantité d'eau ; ce qui fait aigrir leur vin avant qu'ils aient trouvé l'occasion de le vendre.

Cette boisson paie au fisc à raison de deux paras par ocque, que l'on prélève sur le vendeur. Le fermier de cet impôt se porte, immé-

diatement après la récolte, dans les maisons et les magasins des particuliers pour faire l'évaluation du vin qu'ils ont, et fixer la quantité qu'ils doivent boire et qu'ils peuvent vendre. Il s'en fait payer le droit à mesure de la vente, suivant l'évaluation qui en a été faite, et quelquefois il se permet de l'exiger d'avance, presque toujours sûr en cela d'être soutenu par un vaivode et un cadi aussi injustes que lui.

Il sort annuellement de Ténédos plus de six cent mille ocques de vin, qui produisent au fermier au-delà de 30,000 piastres. Ce vin passe à Constantinople, à Smyrne et en Russie. On le préfère au vin de *Rodosto* et à celui de l'île de *Thassos*, située près le continent, au nord-ouest de Ténédos. Il sort aussi une petite quantité d'eau-de-vie qui paie 4 paras de droit par ocque.

Quoique les Turcs possèdent des vignes, ils ne se permettent pas cependant de faire du vin eux-mêmes : la loi de l'État et la religion du prophète le leur défendent également. Ils vendent leur raisin à des marchands grecs, après avoir prélevé ce qu'ils veulent garder pour la provision d'hiver, et mis à part ce qu'ils destinent à du raisiné.

Le climat de Ténédos est encore plus tem-

péré

péré que celui des Dardanelles : le froid ne s'y fait jamais vivement sentir ; il y gêle rarement, et les chaleurs de l'été sont tempérées par le vent de nord-nord-est, qui souffle réguliérement pendant le jour. Les maisons ont des terrasses au lieu de toits ; et quoique la plupart d'entr'elles soient construites en mâçonnerie, on n'y remarque point l'élégance et la solidité de celles de Scio et des îles un peu considérables de l'Archipel, qui ont appartenu aux Gênois et aux Vénitiens.

Les Grecs n'ont point à Ténédos cette gaieté qu'on leur voit dans les autres îles : silencieux et mornes dans les rues, ils osent à peine se récréer chez eux : ils évitent les plaisirs bruyans, qui attireraient infailliblement sur eux l'attention des Turcs et réveilleraient toute leur cupidité ; mais lorsqu'ils le peuvent sans danger, ils se livrent à une sorte d'abandon et de délire. La côte de Troye est souvent le théâtre de leurs orgies ou le champ de leurs plaisirs : ils s'y rendent à l'occasion d'un mariage ou d'une fête, et là, sous le platane ou le chêne, ils passent la journée entière à danser, à chanter, à manger et à boire.

Le Grec chez qui nous étions logés, crut, en sa qualité d'agent de la République, pouvoir nous donner, avant notre départ, une

fête chez lui, à laquelle il invita les principaux habitans de la ville. Un grand nombre de femmes de tout âge s'y rendirent aussi. Le vin ne fut point épargné : les musiciens furent nombreux : la danse, d'abord grave, lente et cadencée, fut ensuite si vive, si tumultueuse parmi les hommes, que le plancher s'écroula en partie ; mais comme personne ne prit mal, elle n'en continua pas moins dans une autre chambre, et se prolongea bien avant dans la nuit. Les chansons bachiques succédèrent aux chansons amoureuses, et le chant fit place aux cris lorsqu'on eut vidé un grand nombre de flacons.

Cependant les femmes, quoique gaies, ne sortirent pas de leur retenue ordinaire : il régna parmi elles la plus grande décence : leur danse fut toujours grave ; leurs chants continuèrent d'être doux et agréables : elles ne se mêlèrent point avec les hommes, et ne partagèrent jamais ni leur ivresse ni leur délire. Presque toutes les jeunes étaient jolies : quelques-unes d'entr'elles nous frappèrent par leur beauté ; elles pouvaient bien être comparées, par leurs traits et par leur taille, aux plus beaux modèles que l'antiquité nous a transmis.

Nous aurions desiré porter nos pas dans les

îles de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace; nous aurions voulu observer, dans la première, les traces du volcan dont l'histoire et la fable semblent faire mention, voir ses vastes ports et les productions de son fertile territoire. Les deux autres, que nous apercevions depuis long-tems, piquaient notre curiosité par leur élévation, par les bois qui les couvrent, par ce qu'on nous racontait des peuplades grecques qui les habitent. Mais ne trouvant point de navire dans le port de Ténédos pour ces îles, et ne pouvant, au milieu de l'hiver, nous confier à un caïque, nous nous déterminâmes à profiter d'un gros bateau ponté qui faisait voile pour Mitylène.



CHAPITRE V.

Arrivée à Lesbos. Description de cette île. Sa population et son commerce.

Nous partîmes de Ténédos le 24 pluviôse à huit heures du matin, avec un petit vent de nord. Nous longeâmes la côte d'Asie, et nous nous trouvâmes à midi au cap *Baba*, autrefois le promontoire *Lectos*. Notre patron nous aurait permis de descendre à la ville située à l'est du cap, s'il n'avait craint de ne pouvoir arriver avant la nuit au port *Pétra*. Il consentit cependant à suivre encore quelque tems la côte que nous voulions observer.

La ville, située au bord de la mer, sur un terrain en pente, a un petit port pour des bateaux : les vaisseaux et les navires que le vent de nord contrarie, mouillent quelquefois à deux ou trois encablures du port jusqu'à ce que le vent change. Il y avait ce jour-là deux navires, l'un vénitien, l'autre ragusais, qui attendaient depuis plus de quinze jours, à l'abri du cap, le retour du vent de sud pour entrer dans l'Hellespont et se rendre à Constantinople.

Baba nous a paru une fort petite ville : elle est très-renommée en Turquie, pour les lames de couteau et de sabre qu'on y fabrique à l'usage des Orientaux. On nous a dit qu'elle était peuplée d'autant de Turcs que de Grecs : son territoire est assez bon, et fournit les mêmes productions que celui de la Troade.

La côte, depuis le cap jusqu'à l'endroit où nous la quittâmes, dans un espace de deux à trois lieues, nous parut volcanique : elle est élevée, escarpée et rougeâtre. L'intérieur des terres est montagneux et boisé. Nous aperçûmes, en nous éloignant de la côte, des cultures et des troupeaux qui annoncent encore quelques habitans sur les ruines d'*Assos*, ou aux environs de cette ville.

Comme le soleil baissait, nous nous hâtâmes d'arriver au port Pétra, dans lequel nous jetâmes l'ancre avant la nuit. Ce port ou pour mieux dire cette rade, est située au nord de Lesbos. Elle est ouverte au nord-ouest; ce qui rendait la mer houleuse : les navires y mouillent cependant en sûreté par tous les vents, parce que les vagues sont arrêtées par quelques rochers qui se trouvent à l'entrée, et parce que la côte d'Asie, dont la distance n'est que de deux ou trois lieues, ne

permet pas que la mer soit très-agitée dans ce canal par les vents de nord et de nord-ouest.

Il y avait à bord deux janissaires auxquels nous avions été recommandés par un riche Turc de Ténédos. Impatiens d'arriver à Mitylène, et craignant de n'être retardés s'ils continuaient leur route par mer, ils débarquèrent à Pétra, dans l'intention de traverser l'île. Je saisis aussitôt cette occasion et je leur proposai de les suivre. J'emmenai avec moi un domestique; le citoyen Bruguière resta à bord avec un autre pour veiller aux effets que nous ne pouvions confier à des domestiques grecs dont la probité nous paraissait suspecte, ni à des mariniers de cette nation que nous ne connaissions pas.

Le village de Pétra, ainsi nommé à cause d'un gros rocher isolé, granitique qui se trouve au milieu, est situé en plaine vers le rivage de la mer : il n'a que deux ou trois cents habitans turcs et grecs, presque tous cultivateurs. Il est entouré de montagnes volcaniques, et il a une petite plaine qui se réunit à celle de *Molivo*. Les femmes grecques de ce village portent une coiffure extrêmement relevée, semblable en quelque sorte à une mitre.

Comme nous ne trouvâmes pas des chevaux

à Pétra, les janissaires me proposèrent d'aller coucher à Molivo, distant de près d'une lieue. Ce village est à l'est de Pétra, sur un côteau peu éloigné de la mer : il est bâti sur des rochers de basalte, précisément au lieu qu'occupait autrefois Méthymne. Il est dominé par un château presque ruiné, construit par les Génois : on y voit encore épars quelques canons démontés ou brisés.

La population de Molivo peut être évaluée à deux ou trois mille habitans, tant turcs que grecs. Son territoire est formé d'une plaine peu étendue, très-fertile, entourée de montagnes volcaniques. Ses productions consistent principalement en huile, en blé et en orge. Il y a un peu de vin et divers fruits. On y récolte aussi du coton et plusieurs plantes potagères.

Molivo possède, comme autrefois, des musiciens distingués. Pour charmer l'ennui des janissaires, en attendant le souper, on nous fit venir entr'autres un jeune grec nommé *Petraki Tangros*, qui passait avec raison pour le plus habile chansonnier et le plus grand musicien de Lesbos. Ce jeune homme, qu'une éducation soignée aurait rendu encore plus recommandable, avait une jolie figure, une voix agréable, un esprit vif, un caractère en-

joué. Il avait plusieurs fois exercé ses talens de poëte et de musicien à la capitale de l'île, et devait se rendre sous peu de jours à Smyrne, où un virtuose, dont il était l'élève et le parent, venait de l'appeler. Je crus voir en lui un descendant d'Arion, ce fameux poëte lyrique que Méthymne avait vu naître dans ses murs, ou de ce Therpandre qui perfectionna la lyre et parvint à appaiser une sédition par ses chants mélodieux.

Nous logeâmes chez un Musulman qui était dans l'usage, moyennant une légère rétribution, de donner l'hospitalité à ceux de sa religion que le hasard ou des affaires conduisaient à Molivo. Il nous présenta, pour notre souper, un pilau et quelques olives : un mauvais sofa nous servit de lit à tous; mes vêtemens me tinrent lieu de couverture, parce que celle qu'on m'offrit, me parut trop usée et trop sale.

Notre bateau mit à la voile le lendemain, dans le même tems qu'on nous amenait des mulets qui avaient assez bonne mine, et dont nous eumes lieu d'être contens. Malgré le crédit et les efforts de mes deux compagnons de voyage, je ne pus me procurer une selle. Il fallut se contenter d'une sorte de bât sur lequel on mit un tapis. Il est vrai que les gens

du pays ne voyagent pas autrement : il n'y a que quelques agas qui aient des selles qu'ils se gardent bien de prêter, surtout à des *infidèles*. Nous revînmes passer à Pétra; nous traversâmes plusieurs montagnes entiérement volcaniques, et nous arrivâmes, après six heures de marche forcée, à un petit village situé dans la plaine qui se trouve au fond du port *Caloni*. Cette plaine a deux lieues d'étendue: sa principale culture est en blé, coton et oliviers : on y recueille aussi des figues, des melons, des pastèques, des courges et divers légumes. On y voit plusieurs villages; mais la population n'y est pas en proportion de la fertilité et de l'étendue du terrain propre à être mis en culture. L'air est si malsain partout, qu'il meurt dans certaines années un grand nombre de personnes. On m'a assuré qu'il y avait des villages où l'on ne voyait que des lépreux; dans les autres, la figure de tous les habitans indique assez qu'ils sont exposés aux fièvres intermittentes, aux remittentes putrides, et à toutes les maladies qui naissent aux environs des marécages. Il n'y a que des Grecs cultivateurs et pauvres dans tous ces villages mal-sains : les Turcs possesseurs des terres, préfèrent le séjour de Mitylène, de Molivo

et des autres endroits les mieux situés de l'île.

Le port Caloni se trouve au milieu de la partie méridionale de Lesbos : il est très-étendu, très-sûr, mais peu fréquenté. Il n'y a que les bâtimens contrariés par le vent ou battus de la tempête qui aillent y relâcher : nul n'y entre pour y faire un chargement ou y déposer le sien.

Notre dîner fut bientôt terminé : il n'y avait pas une heure que nous étions descendus de nos mulets lorsque nous y remontâmes. Nous marchâmes pendant trois heures à travers de nouvelles montagnes volcaniques, après quoi nous arrivâmes dans une autre plaine située au fond du port *Yéro* ou port *Olivier*, ainsi nommé à cause de la grande quantité de ces arbres qui sont plantés dans la plaine et sur la pente des montagnes et des collines qui l'entourent. A la partie orientale du port, il y a quelques collines calcaires qui n'ont pas été attaquées par le feu des volcans. C'est là que l'on trouve, près de la mer, une source d'eau minérale chaude, assez abondante, dont les habitans de Mitylène font très-grand cas.

Ces eaux passent pour apéritives dans le pays. On va en boire et s'y baigner dans l'in-

tention d'exciter les urines, et se procurer quelque soulagement dans la plupart des maladies chroniques. Elles purgent, m'a-t-on dit, légérement lorsqu'on en boit une assez grande quantité. Je les crois nitreuses, à les juger par leur vertu et par le peu de saveur qu'elles ont. Hussein, capitan-pacha, vient d'y faire construire un bassin capable de contenir dix à douze personnes : il a fait réparer en même tems le bâtiment qu'occupe le Turc chargé de recevoir tous ceux qui veulent faire usage de ces eaux.

Le port Olivier, très-bien figuré par M. de Choiseul (1), est un des plus sûrs et des plus vastes de l'Archipel : il est à l'extrémité orientale et méridionale de l'île : on le dit poissonneux et abondant en coquillages : on y pêche entr'autres de très-bonnes huîtres que l'on porte à Scio et à Smyrne. Il est fréquenté pendant toute l'année, par les bateaux et les navires qui viennent y charger l'huile que l'on récolte aux environs.

Des eaux minérales à Mitylène, il y a près de deux lieues. Nous traversâmes une montagne volcanique, et nous arrivâmes à la ville par un chemin très-escarpé. Mais avant d'ar-

---

(1) *Voyage pittoresque de la Grèce*, pl. 43.

river, nous eumes du haut de cette montagne un spectacle que nous ne pouvions nous lasser d'admirer : Mitylène et son territoire se présentaient à nous; nous voyions distinctement ses deux ports, ainsi que les bateaux, les galères et les navires qui s'y trouvaient mouillés; nous mesurions l'étendue du canal qui sépare Lesbos du continent; nous apercevions les îles nombreuses qui sont le long de la côte d'Asie : plus loin la terre ferme, ses hautes montagnes couvertes de bois, ses vallées extrêmement fertiles, arrosées et cultivées : tout cet ensemble présentait un tableau dont la beauté était relevée par les rayons du soleil couchant, qui s'échappaient derrière nous à travers un ciel en partie couvert de nuages.

Favorisé du vent, notre bateau était arrivé de bonne heure et avait mouillé au port austral. Le citoyen Bruguière avait fait débarquer nos effets, et pris un logement dans un couvent de moines grecs.

Les deux ports de Mitylène sont séparés par une langue de terre, sur laquelle fut construite par les Génois une citadelle que les Turcs ont conservée. Le port supérieur ou boréal est garanti du vent de nord-est par une jetée dont on fait remonter l'ori-

gine à l'ancienne Grèce. Le port austral est ouvert et se présente au sud-est : il est un peu moins étendu et moins profond que l'autre : il n'y a que les bateaux du pays qui puissent y mouiller, tandis que le port boréal peut recevoir de petits bâtimens marchands. Les vaisseaux de guerre et les navires européens que le commerce attire à Mitylène, mouillent en été devant le port austral ; mais ils ne s'y exposent guère en hiver, parce qu'il survient quelquefois dans cette saison, des coups de vent de nord-est très-impétueux, qui pourraient les faire périr ou les obliger de couper leurs cables et de mettre promptement à la voile.

Il y avait autrefois un canal de communication entre ces deux ports, qui séparait la langue de terre dont je viens de parler, et en formait une île, sur laquelle était bâtie une partie de la ville. Le tems a comblé le canal ; mais il n'a pu détruire la jetée qui partait de la petite île, et mettait le port septentrional à l'abri du plus mauvais tems.

Mitylène, nommée aujourd'hui *Castro* ou Mételin, contient deux ou trois mille Grecs, trois ou quatre mille Turcs, et trente ou quarante familles juives. La citadelle est spacieuse, garnie de canons en assez bon état,

et défendue par cinq ou six cents janissaires, presque tous mariés et domiciliés. Il y a dans l'intérieur, deux mosquées et un grand nombre de maisons occupées par cette milice. La ville moderne s'étend en demi-cercle le long du port septentrional, sur une partie du terrain qu'occupait l'ancienne ville. Les tronçons de colonne employés dans les édifices, les débris de chapitaux, les fragmens de marbre et de granit qu'on voit partout, attestent son importance et montrent le rang qu'elle occupait autrefois. On voit encore quelques restes d'inscriptions que des voyageurs nous ont transmises. Il y a dans la cour du couvent grec où nous couchâmes, une chaise de marbre blanc, sur laquelle on lit :

ΠΟΤΑΜΩΝΟΣ
ΛΕΣΒΟΝΑΚΤΟΣ
ΠΡΟΕΔΡΙΑ

Siége de Potamon, fils de Lesbonax.

Ce Potamon, né à Mitylène, était un rhéteur distingué, qui vivait à Rome sous l'empereur Tibère. Voulant retourner dans sa patrie et y établir une chaire d'éloquence, il obtint de Tibère, des lettres dans lesquelles il était dit expressément que quiconque oserait insulter

Potamon, insulterait en sa personne l'empereur lui-même (1).

Lesbos a gémi long-tems sous des tyrans particuliers, et n'a joui que par intervalles des charmes de la liberté. Cette île a successivement passé sous la domination des Perses, sous celle des Grecs et des Romains. Les croisés s'y sont établis un instant, et des Génois en étaient les maîtres lorsque l'Empire d'Orient est tombé entre les mains des Turcs.

Tandis que les Grecs se déchiraient entr'eux pour des opinions religieuses, aussi absurdes qu'incompréhensibles, tandis que des ambitieux agitaient la capitale et les provinces pour arriver plus promptement au trône, les Turcs, d'un côté, s'emparaient des plus belles provinces de l'Asie et menaçaient Constantinople ; deux peuples navigateurs, de l'autre, s'établissaient peu à peu dans les îles de l'Archipel, dans la plupart des villes maritimes du Pont-Euxin, sur le Bosphore et jusque dans Galata, un des faubourgs de la capitale. Les mers du Levant étaient couvertes de leurs navires, et les productions de l'Orient ne passaient déjà plus que par leurs mains.

---

(1) *Hesychius, de viris claris.*

Lesbos était sous la domination des Génois lorsque Mahomet II, dix ans après la prise de Constantinople, équipa une flotte considérable pour s'en rendre maître. Mitylène, Méthymne et la plupart des places de cette île étaient bien fortifiées : les chevaliers de Rhodes avaient eu le tems de faire passer quelques secours dans la première, et les habitans, qui connaissaient les cruautés que les Turcs avaient commises à la prise de Constantinople, étaient bien disposés à défendre leur vie. Les forces othomanes, quoique très-considérables, auraient indubitablement échoué contre quelques milliers de braves, si le prince, nommé *Gattilusio*, avait eu le courage de ses soldats, et s'il n'avait donné sa confiance à *Lucco Gattilusio* son cousin, ambitieux mal-adroit, qui crut, sur la promesse qui lui en fut faite par écrit, obtenir la souveraineté de l'île en la livrant à Mahomet.

Lucco, après avoir ouvert lui-même à l'ennemi une des portes de la ville, détermina son faible cousin à signer une capitulation honteuse, sous l'espoir chimérique d'être dédommagé du sacrifice qu'il faisait. Mais pour prix de la trahison de l'un et de la faiblesse de l'autre, Mahomet les fit cruellement périr quelque tems après. Leçon terrible que les traîtres

traîtres et les lâches devraient avoir sans cesse sous les yeux, et dont ils devraient profiter pour leur propre avantage.

Lesbos a donné le jour à quelques grands-hommes, parmi lesquels on remarque plus particuliérement Alcée, poëte lyrique, qui déclama si long-tems contre la tyrannie; Sapho, cette femme poëte, que l'antiquité a placée parmi les Muses, qu'un amour malheureux a fait précipiter du promontoire de Leucade; Théophraste, disciple de Platon et d'Aristote, dont l'éloquence était si persuasive, et la philosophie si aimable; Pittacus enfin, que la Grèce place parmi ses sages, fournit un exemple bien rare, et qu'on ne saurait trop citer d'un homme plus jaloux de gloire que de puissance, plus occupé du bonheur de ses concitoyens que de lui-même; d'un homme enfin qui conçut et exécuta le projet de s'emparer du pouvoir pour rendre la liberté à sa patrie.

Je pourrais citer dans des tems plus modernes, les deux frères Barberousse, fils d'un potier de terre, qui de simples matelots devinrent des pirates fameux, et furent ensuite l'un après l'autre souverains d'Alger. Le cadet, nommé grand-amiral par Soliman Ier. est plus connu que son frère, dans l'histoire de l'Empire othoman.

Quoique l'île soit exposée en hiver à des coups de vent subits de nord-est et d'est, qui viennent des montagnes de l'Asie, ainsi qu'au vent de nord qui règne sur tout l'Archipel, le climat y est néanmoins assez beau et la température de l'air assez douce. Il y gèle rarement dans cette saison; mais en été les chaleurs sont assez fortes sur la côte méridionale, et l'air y est en général plus malsain que dans les autres parties de l'île.

On compte à Lesbos environ huit mille Grecs payant le karatch, depuis l'âge de sept ans jusqu'à leur mort; ce qui peut faire évaluer à près de vingt mille leur population, en y comprenant les femmes et les enfans au dessous de cet âge. On croit qu'il y a à peu près autant de Turcs que de Grecs dans l'île; ce qui donne en tout quarante mille habitans. Les Juifs ne sont pas assez nombreux pour entrer en ligne de compte.

L'île est divisée en seigneuries; mais au lieu que l'aga des autres contrées est obligé de joindre les armées de terre lorsqu'il en est requis, il est soumis, à Lesbos, à un service maritime dont il trouve presque toujours le moyen de se dispenser en faisant quelques sacrifices d'argent.

Par un usage sans doute très-ancien, et que

l'auteur du *Voyage littéraire de la Grèce* a fort bien remarqué, la fille aînée héritait seule, dans cette île, des biens du père et de la mère, à l'exclusion des garçons et des autres filles. Cet usage, que le tems avait converti en loi, était respecté et religieusement suivi, quoique chaque enfant eût la faculté de recourir au tribunal turc, et d'invoquer les droits sacrés de la nature. Depuis peu le patriarche de Constantinople, l'archevêque et tout le clergé de Mitylène ont un peu modifié cette loi en admettant toutes les filles au partage, dans la proportion suivante. La première née reçoit le tiers de l'héritage ; la seconde a pour elle le tiers de la portion que sa sœur a laissée ; la troisième a de même le tiers, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, en recommençant toujours à partager ce qui reste, le tiers prélevé, dans l'ordre de primogéniture.

Les montagnes de l'île, que j'ai traversées, sont toutes boisées : le pin d'Alep y croît abondamment et y parvient à une grosseur considérable : on y voit aussi le pin à pignons et quelques chênes à fruits pédonculés : l'arbousier, l'andrachné, le lentisque, le térébinthe, le myrte, l'agnus-castus, quelques arbrissaux légumineux et plusieurs cistes,

parmi lesquels on distingue celui qui donne le ladanum, y sont répandus en grande quantité. Le chêne Vélani est plus commun sur les côteaux et dans les plaines, que sur les montagnes. L'orme croît dans les lieux bas et arrosés, et le platane ne se trouve guère que sur les bords des ruisseaux et des torrens. Les habitans retirent du pin une assez grande quantité de poix noire, par le moyen du feu, pour l'usage du chantier établi près le port austral, ou pour le carénage des navires et bateaux qui viennent à cet effet à Mitylène. C'est de la côte d'Asie qu'on tire les meilleurs bois de construction. Ils y sont très-abondans; mais comme l'extraction en est pénible et coûteuse, on se borne à ceux qui croissent à peu de distance de la mer.

On évalue à plus de cinquante mille quintaux la quantité d'huile qui sort de cette île dans les récoltes ordinaires. Elle passe presque toute à Constantinople. Les Français en retiraient beaucoup autrefois, et avaient un vice-consul établi à Mitylène : le gouvernement a réformé le vice-consulat depuis que les négocians se sont bornés aux huiles de Candie et de la Morée, qu'ils trouvent moins chères que celles de Lesbos.

Cette huile est en général d'une médiocre

qualité, parce que les habitans, n'ayant pas suffisamment de moulins, sont obligés de cueillir lentement leurs olives. Celles qui se détachent de l'arbre et qui restent quelque tems par terre, se détériorent plus ou moins promptement, suivant que le tems est plus ou moins humide et pluvieux : d'ailleurs, on est dans l'usage, avant d'envoyer les olives au moulin, de les conserver entassées dans des endroits peu spacieux, et de jeter par-dessus une assez grande quantité de sel marin, dans la vue d'empêcher leur fermentation, et retarder, autant qu'il est possible, leur altération.

L'Italie retire de Mitylène huit mille quintaux de vélanède, dont une partie vient de la côte d'Asie. Les figues sèches sont un objet peu important d'exportation, de même que les laines.

On recueille en petite quantité, du coton, du sésame, de la soie, du miel, de la cire et divers grains; mais comme ceux-ci ne suffisent pas aux besoins des habitans, on tire beaucoup de blé et d'orge de la côte d'Asie. On fait venir aussi des bœufs, des chevaux et des mulets pour l'agriculture et les charrois, ainsi qu'une partie des moutons qu'on égorge aux boucheries.

Le vin est rare aujourd'hui, parce qu'une grande partie des raisins est employée par les Turcs à faire du raisiné, et que les Grecs sont dans l'usage de convertir l'autre en eau-de-vie. Pour nous en procurer, il fallut s'adresser aux caloyers et aux plus riches Grecs, et celui qu'on nous apporta soutenait bien mal la réputation qu'avait jadis le vin de Lesbos : il était doux et de mauvais goût, comme le sont en général tous les vins des îles de l'Archipel.

Il n'y a point de rivières à Lesbos : quelques torrens peu étendus reçoivent en hiver les eaux de pluies surabondantes, et les portent à la mer; mais on y voit un grand nombre de sources dont l'eau, fort bonne à boire, est assez considérable pour arroser une partie des plaines, et procurer aux habitans, par ce moyen, des légumes, des herbages et des fruits.



CHAPITRE VI.

Arrivée à Scio. Description de l'île. Mœurs et industrie des habitans. Priviléges. Antiquités. Histoire naturelle. Productions et commerce.

Le 28 pluviôse, le vent étant faible à l'est-nord-est, le ciel très-beau et la mer presque calme, nous nous embarquâmes vers les sept heures du matin sur un gros bateau ponté, qui faisait voile pour Scio. Nous eumes bientôt doublé le cap *Maléa* ou cap *Sainte-Marie* : nous passâmes à peu de distance du port *Olivier*, et nous voyions déjà très-distinctement l'île de Scio, lorsque le vent faiblit peu à peu et nous laissa en calme; mais bientôt il reprit, et souffla du sud-est sans interruption tout le reste de la journée. Nous pinçâmes le vent autant qu'il fut possible; nous nous servîmes des rames, et malgré nos efforts nous ne pûmes pas atteindre les îles *Spalmadores*, de sorte que nous nous trouvâmes au coucher du soleil au nord de l'île de Scio. La nuit fut calme : nous suivî-

mes la côte au moyen des avirons, et le 29, au lever du soleil, nous entrâmes dans le port, situé au milieu de la côte orientale.

Le port de Scio, dont l'entrée est indiquée par deux fanaux, est fermé du côté du sud-est par une jetée presqu'à fleur d'eau. Assez vaste autrefois pour le commerce de l'île et de tout l'Archipel, on le voit se combler tous les jours, sans que les Turcs fassent la moindre dépense pour le creuser et l'entretenir.

La citadelle, bâtie par les Génois, domine le port : une esplanade assez étendue la sépare de la ville, et un fossé creusé tout autour doit recevoir les eaux de la mer en cas de siége. Les fortifications sont régulières quoiqu'anciennes : elles sont dégradées en plusieurs endroits, et les canons sont aujourd'hui presque tous sans affûts, si ce n'est à la batterie qui défend l'entrée du port. L'intérieur de la citadelle est rempli de maisons capables de loger aisément les sept à huit cents janissaires qui font toute la force de l'île; mais elles sont en partie ruinées, et les Turcs, comme on sait, ont bien plus de penchant à détruire qu'à édifier.

La ville est grande, bien bâtie; les rues sont étroites, pavées, assez propres; les maisons sont hautes, toutes en maçonnerie, la

plupart en pierres de taille : on se sert indifféremment du grès ou de la pierre calcaire. On tire de quelques cantons de l'île un grès dur, rougeâtre, à grain très-fin, dont on se sert avec avantage pour le montant des portes et des fenêtres, pour paver les rez-de-chaussée, pour bâtir les façades des églises. C'est sans doute cette pierre que l'on a désignée anciennement sous le nom de jaspe, et dont Strabon, Pline et Cicéron ont parlé.

On est dans l'usage à Scio, de pratiquer au centre des maisons un logement spacieux, très-élevé, que l'on habite en été pendant la chaleur du jour. On respire un air frais le soir et le matin sur la terrasse des maisons, et l'on jouit en même tems de la vue de la campagne et de la mer.

Scio, quant à l'étendue, est un peu moins considérable que Lesbos. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ cinquante milles : sa largeur varie beaucoup à cause des sinuosités que présente la côte : elle est à peu près de douze milles vers la partie méridionale, et de quinze vers la partie septentrionale. Elle est séparée de l'Asie par un canal, dont la largeur est au moins de huit à neuf milles.

La ville est dominée, à l'occident et au

nord, par des collines schisteuses, granitiques, assez arides, susceptibles néanmoins de quelque culture. On ne voit au nord-ouest de ces collines, que des montagnes calcaires, presque nues, qui laissent à peine quelques espaces entr'elles, dont l'industrie agricole des habitans puisse tirer parti. Au sud de la ville, les regards se portent avec plus de plaisir sur une plaine de deux lieues d'étendue, extrêmement fertile, couverte de belles maisons de campagne, et ornée de jardins plus ou moins spacieux, où sont cultivés presque tous les fruits de l'Europe et la plupart de ses légumes.

L'oranger, le citronier, le limon doux et le cédrat y sont répandus avec profusion et entassés sans ordre. Le figuier, le grenadier et le prunier y sont un peu moins abondans. On y remarque aussi le pêcher, l'abricotier, l'amandier et le mûrier noir. Le rosier est cultivé partout dans les bonnes terres, comme dans celles de médiocre qualité. L'aubergine, la ketmie, le melon, le concombre, la pastèque, occupent les espaces qui ne sont point plantés.

Ces jardins sont arrosés par quelques sources qui descendent des montagnes voisines, ou par des puits dont l'eau est élevée au

moyen d'une roue et de deux cordes, auxquelles sont adaptés des pots de terre placés à la suite les uns des autres.

Au-delà de cette plaine, et dans toute la partie méridionale de l'île, les terres sont presque partout susceptibles de culture, quoiqu'elles soient en général de médiocre qualité. Le sol est moins élevé, moins inégal que dans la partie nord, et la population y est plus considérable.

D'après les registres du gouvernement, la population de Scio doit être évaluée à cent dix mille habitans. On en compte trente mille à la capitale; savoir : trois mille cinq cents Turcs, mille cinq cents Grecs catholiques romains, et vingt-cinq mille Grecs schismatiques : on peut ajouter à ce calcul environ cent Juifs. Il y a soixante-huit villages dans l'île, tous habités par des Grecs. Les villages qui fournissent le mastic, au nombre de vingt-quatre, sont les plus peuplés et les plus riches; *Pirghi*, situé à l'ouest, est le plus grand de tous. *Ninita*, *Calamoti* et *Calimatia*, vers le sud, sont après lui les plus considérables de l'île. *Volisso*, placé sur le rivage de la mer, vis-à-vis *Pséra*, se fait remarquer par l'air grossier, presque sauvage, de ses habitans. Tous les villages au reste, quelles que

soient leur étendue et leur situation, sont assez bien bâtis, et ont presque tous une enceinte capable de les garantir d'un coup de main de la part d'un corsaire.

Le législateur qui voudra observer l'influence des institutions et des lois sur les mœurs, le caractère et l'industrie de l'homme, doit principalement tourner ses regards vers un peuple qui, vivant sous le même ciel, sur le même sol, professant la même religion, diffère cependant de lui-même, au point qu'il paraît méconnaissable. Après avoir franchi un petit bras de mer, je me suis cru transporté dans une autre région, sous un autre climat; j'avais vu le Grec courbé sous le joug du plus affreux despotisme : il était fourbe, grossier, timide, ignorant, superstitieux et pauvre (1) : il jouit ici d'une ombre de liberté; il est probe, civil, hardi, industrieux, spirituel, instruit et riche. Je ne retrouve plus ici ce mélange de fierté et de bassesse qui caractérise les Grecs de Constantinople et d'une grande partie du Levant; cette timidité, cette poltronnerie qu'occasione une crainte perpétuelle, cette bigoterie qui n'empêche aucun crime. Ce qui distingue les habitans de Scio

---

(1) Il y a quelques exceptions à faire à la capitale.

des autres Grecs, c'est un penchant décidé vers le commerce, un goût vif pour les arts, un desir d'entreprendre; c'est un esprit enjoué, plaisant, épigrammatique; c'est quelquefois une sorte de gaieté folle et burlesque, qui a donné lieu au proverbe suivant : *Il est aussi rare de trouver un cheval vert, qu'un Sciote sage.*

Quelque vrai que soit le sens outré de ce proverbe, à l'égard de quelques habitans de Scio, il en est un plus grand nombre qui savent allier la prudence la plus circonspecte à l'enjouement le plus vif et le plus aimable. Nulle autre ville dans le Levant ne présente une si grande masse d'instruction; nulle autre ne renferme autant d'hommes exempts de préjugés, pleins de bon sens et de raison, doués d'une tête mieux organisée.

On peut néanmoins reprocher à quelques-uns d'entr'eux un orgueil ridicule, un fanatisme déplacé. Nous avons vu des sots tirer vanité d'un riche porte-feuille, d'une belle maison, d'un nombreux domestique. L'ignorant, qui n'avait point de titres personnels à faire valoir dans la société, croyait être quitte envers elle en rappelant ceux de ses ancêtres. La lutte qui existe entre les deux églises, a souvent donné lieu à des scènes scandaleuses,

dont les Turcs seuls ont profité ; et l'influence des prêtres est peut-être trop grande dans un pays qui veut être commerçant et agricole.

Malgré leur grotesque vêtement (*pl.* 10), les femmes sont plus aimables que celles de la capitale, parce qu'elles sont plus aimantes, plus gaies, plus vives, plus spirituelles. On les voit assez librement chez elles en présence des parens, et elles jouissent plus qu'ailleurs d'une liberté dont elles n'abusent guère. Elles passent, dans toutes les saisons, une partie de la journée, chantant et travaillant, jouant ou folâtrant devant leurs maisons : elles agacent les passans, leur adressent souvent la parole sans les connaître, leur lancent un quolibet, une épigramme s'ils déplaisent ; leur font un compliment délicat, spirituel s'ils ont une tournure agréable, une figure prévenante. Si on leur répond sur le même ton, la conversation s'engage à haute voix : on fait assaut d'esprit et de gentillesse, on rit et l'on se sépare contens et satisfaits.

Allez-vous sur l'esplanade, dans les jardins et autour de la ville, vous rencontrez le dimanche et les jours de fête, des groupes de jeunes demoiselles qui vous arrêtent bien souvent, vous font mille espiégleries, vous demandent de l'argent, vous offrent des fleurs et des

bonbons ; vous pouvez de même leur adresser la parole et débuter avec elles par quelque plaisanterie.

Mais dans ce pays tout se passe en propos avec les demoiselles, et les femmes sont bien plus réservées qu'on ne le supposerait au premier abord. Ce n'est pas que Scio ne ressemble à presque toutes les villes de l'Europe, et qu'il n'y ait souvent des intrigues amoureuses ; mais du moins le scandale y est rare : les filles publiques se cachent et la décence règne partout.

Circonspectes à l'égard des Turcs qu'elles rencontrent, elles ne leur adressent point la parole, ni elles ne répondent à leurs questions : elles savent qu'elles s'exposeraient à quelque brutalité de leur part, ou du moins à quelques propos indécens. Mais elles conservent en leur présence cet air libre, cette contenance assurée que n'ont pas même les femmes de la capitale.

Soit que l'aisance et la gaieté, sous un beau ciel, concourent également à donner aux femmes des formes agréables, des traits réguliers, des carnations douces et légérement animées, soit que les Grecques aient moins dégénéré ici qu'ailleurs de leur antique beauté, il est certain qu'on ne trouve en aucune autre

contrée du Levant autant de belles femmes qu'à Scio, et cependant subjuguées par un mauvais goût; elles font un usage trop grand du rouge, du blanc et du noir, qui, bien loin d'ajouter à leurs charmes, font disparaître cette douceur, cachent ce teint délicat, détruisent cette fraîcheur, qui rendent partout les femmes si agréables et si séduisantes.

Elles fréquentent ici bien plus rarement les bains que les Grecques de Smyrne et de Constantinople, et c'est aussi peut-être la raison qui fait que leur beauté se soutient plus longtems. Elles attribuent la blancheur de leurs dents à l'usage presque continuel et général d'avoir sans cesse du mastic dans la bouche; mais peut-être doivent-elles encore plus cet avantage au dégoût qu'elles ont pour la pipe, dans laquelle les autres trouvent un plaisir inexprimable.

Économes et sobres dans leur ménage, la plus riche comme la plus pauvre montre un amour excessif pour le gain. Les moins fortunées s'occupent à faire des bas, des bonnets et des bourses qu'elles vendent aux passans ou qu'elles portent chez leurs marchands. Les riches brodent des mouchoirs et tous les linges à l'usage des Orientaux; quelques-unes ont

un

un métier chez elles, et travaillent à quelque étoffe de soie ou de coton. Les confitures, les conserves de roses et de fleurs d'oranges, les sirops de limon et de cédrat occupent un grand nombre de femmes de tous les âges et de tous les états. C'est ordinairement à la campagne que l'on élève les vers à soie et que l'on file le coton.

Celles qui se livrent plus particuliérement à la broderie, donnent elles-mêmes aux soies qu'elles emploient, les couleurs dont elles ont besoin. Elles obtiennent entr'autres une couleur d'un jaune d'or avec les branches du micocoulier ou les feuilles du henné ; un jaune clair avec les fleurs de genêt, les tiges du daphné tartonraira. Les racines du pommier leur donnent un rose tendre. Le bois de coignassier fournit une couleur de chair trèsclaire. Elles tirent des branches du pêcher, un vert clair, et des feuilles, un vert foncé.

Elles coupent les substances ligneuses en petits morceaux, les font tremper à froid dans l'eau pendant deux jours, les font bouillir le troisième jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à moitié : elles la passent à travers un linge, ajoutent un peu d'alun et la remettent sur le feu. Dès que l'eau bout, elles trempent plus ou moins long-tems leur soie,

suivant qu'elles veulent obtenir une couleur plus ou moins foncée.

Les pelures rouges d'oignon leur donnent un jaune orangé assez vif : elles les mettent tremper dans l'eau pendant quatre ou cinq jours, et les font bouillir avec un peu d'alun : elles ajoutent une cuillerée de cochenille ou de kermès lorsqu'elles veulent obtenir un beau rouge.

L'écorce de la noix encore verte, que l'on retranche lorsque l'on confit ce fruit, leur donne un vert plus ou moins foncé.

Elles se servent aussi de la noix de galle, de la vélanède, de la racine de garance et de toutes les substances colorantes employées en Europe.

Nous n'avons vu dans aucune île de l'Archipel et dans aucune autre contrée de la Turquie, les terres aussi bien cultivées, le commerce aussi actif et l'industrie aussi grande qu'à Scio. Les terrains les plus arides, les plus rocailleux, s'améliorent peu à peu sous la main du Sciote, et deviennent propres à recevoir quelques semences ou quelques arbres utiles. Il n'est aucun genre de trafic qui lui soit étranger, aucune entreprise hasardeuse de commerce qu'il ne tente. Personne ici n'est oisif : celui qui n'est point prêtre, est

à coup sûr négociant, manufacturier, artisan, marin ou cultivateur.

Si l'agriculture et l'industrie ne laissent presque rien à desirer dans cette île, c'est qu'il n'y a aucune partie de l'Empire othoman qui jouisse d'une protection plus efficace et qui soit plus favorisée du gouvernement. Ici, par un concours de circonstances heureuses, l'intérêt particulier est d'accord avec l'intérêt public. Comme apanage d'une sultane, l'île est sous sa protection immédiate. Un naïb y administre la justice pour le molla de Constantinople; celui-ci est intéressé à veiller sur son substitut, et à le faire rappeler si les plaintes portées contre lui se trouvent fondées. Le sultan a concédé des priviléges à la partie la plus populeuse de l'île, à tous les villages dont les habitans cultivent le mastic destiné pour son sérail : il les a soustraits à la verge du mutselim, et leur a accordé un aga, fermier particulier de cette précieuse denrée. La ville jouit aussi d'un grand nombre de priviléges dont je parlerai plus bas. Enfin le gouverneur, fermier en même tems de la douane et des impôts, s'applique à faire valoir l'une par la protection et les facilités qu'il accorde aux négocians et aux cultivateurs; il ne se permet pas à l'égard des autres, des

persécutions, des avanies ruineuses, qui renversent trop souvent la fortune des sujets tributaires dans les autres villes. Ici le pauvre comme le riche, le cultivateur comme le négociant, le villageois comme l'habitant de la ville, tous sont également protégés, tous peuvent également faire entendre leurs plaintes, tous peuvent demander et obtenir la destitution de l'homme qui abuserait trop de l'autorité qui lui est confiée.

La douane est réglée à cinq pour cent, tant à l'égard des Grecs que des Musulmans; et par l'évaluation que l'on fait des étoffes manufacturées dans le pays, il s'ensuit qu'elles paient à peine trois pour cent à leur sortie.

Quant aux impôts, leur répartition en est faite, pour les habitans de la ville, par les primats généraux ou chefs de la commune; le *yéronda* ou primat particulier de chaque village fixe ceux des cultivateurs de son district. Le premier de ces impôts est assis sur les propriétés et sur l'industrie; il devrait être prélevé à raison de 1 piastre sur 500 de revenu, si l'on suivait les canons de sultan Soliman : mais le long séjour à Scio de quelques officiers de la Porte, celui des troupes d'Asie, des escadres turques et barbaresques, et mille autres occasions de dépenses à la

charge des habitans, ont fourni de tems en tems le prétexte d'augmenter cet impôt, et de le porter jusqu'à 4 piastres.

L'île est soumise en outre, ainsi que toutes celles de l'Archipel, au droit que le capitan-pacha prélève annuellement sur elles. Scio payait autrefois vingt-quatre bourses : elle en paie aujourd'hui près de quarante-huit (1).

Toutes les étoffes manufacturées dans l'île sont soumises, avant leur sortie, à une marque ou sceau apposé par le mutselim, sous peine de confiscation et d'amende : elles paient la valeur de 6 aspres (2) par pic (3), lorqu'elles sont travaillées en or ou en argent : les étoffes simples de soie ne paient que 2 aspres. Les cotonines, dimites et autres toiles de coton paient beaucoup moins.

Le karatch ou capitation, à laquelle les non-Musulmans sont soumis dans tout l'Empire, fut, après la conquête de l'île, abonné dans les villages, et fixé en raison de leur population et de l'étendue de leur territoire.

---

(1) Une bourse contient 500 piastres : elle peut être évaluée aujourd'hui à près de 1000 francs.

(2) L'aspre est le tiers d'un para. Le para vaut à peu près 5 centimes.

(3) Le pic est une mesure de vingt-cinq à vingt-six pouces.

Cette taxe n'a point varié depuis lors, quoique la population de quelques villages ait augmenté, et qu'elle ait considérablement diminué dans quelques autres. Ceux qui fournissent le mastic, paient le karatch avec cette denrée.

A la ville tous les mâles, depuis l'âge de puberté, et par abus depuis l'âge de dix à douze ans, sont inscrits sur un registre et divisés en trois classes. Ceux de la première paient 11 piastres, ceux de la seconde 5 et demi, et ceux de la troisième 2 piastres trois quarts. Les femmes sont exemptes de cet impôt, et ne peuvent être poursuivies pour leur mari ou leurs enfans absens. On sent bien que l'avidité des percepteurs du karatch leur ferait confondre assez souvent tous les contribuables, et les porterait à grossir, autant qu'ils pourraient, la première et la seconde classes, si les primats n'avaient le droit de faire entendre les plaintes des opprimés, et d'exiger impérieusement que justice leur soit rendue.

Outre ces droits légitimes que le gouverneur est autorisé de prélever en sa qualité de muhassil ou fermier, il prélève, comme mutselim, des taxes arbitraires et illégales, dont le rapport, considéré séparément, est peu onéreux aux habitans, mais dont l'évaluation

totale forme une assez grosse somme. Ces taxes, qui sont le casuel de sa charge, portent sur la plupart des comestibles, et surtout sur la viande de boucherie, dont le prix est toujours excessif à Scio, sous le prétexte que les entrepreneurs sont obligés de faire venir de la côte d'Asie les moutons qu'on y vend. Personne ne doute que le privilége exclusif de fournir de la viande aux boucheries ne soit chérement acheté du mutselim, et que le naïb et le janissaire-aga ne se fassent payer leur silence à cet égard.

Les particuliers qui obtiennent du mutselim des places, des commissions, des permissions exclusives, de petites fermes, lui paient aussi chaque année une rétribution plus ou moins grande, suivant leur importance, et suivant la concurrence qui ne manque jamais de s'établir.

Le *soubachi*, chef de la patrouille, à qui la police de la ville et de la campagne est confiée (à l'exception des villages du mastic), trouve mille occasions de vexer et de pressurer les malheureux qui s'oublient un instant. Établi pour être le fléau des femmes publiques, il enregistre leur nom, les taxe et devient leur protecteur. Tous les cabarets lui paient aussi un droit dont il rend compte au

mutselim. Les querelles, les rixes, les procès, les fautes les plus légères sont autant d'occasions que la rapacité du soubachi ne laisse point échapper : innocens et coupables, tous sont entassés dans les prisons de son maître, et ne sont élargis qu'après s'être justifiés ou libérés à force d'argent.

Dans tout l'Empire othoman les amendes pécuniaires sont une mine inépuisable entre les mains d'un gouverneur habile et peu délicat; mais il craint ici, avec raison, les plaintes des chefs de la commune et le ressentiment de la sultane protectrice de l'île. On a vu, plus d'une fois, des mutselims rappelés et punis sur la plainte des primats. Ces exemples, peu fréquens sans doute, suffisent néanmoins pour que tous s'observent, et ne dépassent pas trop les limites de leurs devoirs.

Presque toutes les terres de l'Empire othoman, comme je l'ai dit ailleurs, sont grevées d'une redevance annuelle envers des agas ou seigneurs; celles de Scio, par une faveur spéciale de Soliman Ier., ont conservé presque tous les priviléges dont elles jouissaient sous la domination des Génois. Les habitans des villages qui fournissent le mastic ne reconnaissent pour chef que l'aga, fermier de cette production : exempts des corvées générales,

ils sont obligés seulement de transporter le mastic à la ville, et de fournir des montures et des bêtes de charge à cet aga, lorsqu'il parcourt les villages pour le ramasser.

Nous avons eu occasion de voir l'aga dans sa tournée : précédé d'une musique militaire, suivi de plusieurs tchocadars et entouré d'un grand nombre de villageois empressés à le servir, nous l'aurions pris bien plutôt pour un commandant militaire que pour un simple fermier, si nous n'avions été prévenus d'avance. Comme envoyés de la République, il nous reçut avec beaucoup d'égards, nous fit présent de quelques livres du plus beau mastic qu'il eut, et nous donna des lettres pour les chefs des villages où nous devions nous rendre. Nous avons obtenu partout, au moyen de ces lettres, des logemens commodes, les alimens que nous demandions et les montures dont nous avions besoin.

Un des plus beaux priviléges des Sciotes, celui qui sert de digue au torrent des injustices judiciaires des Turcs, c'est d'avoir des notaires de leur religion, dont les actes, en idiôme grec, sont respectés des Turcs et reçus à leur tribunal comme pièces authentiques. Les Catholiques romains en ont un qui prend le titre de notaire apostolique. Les

Grecs, infiniment plus nombreux, en ont plusieurs.

Après ce privilége, le plus grand de tous, est celui de nommer parmi eux cinq primats, dont les fonctions consistent à défendre avec fermeté la validité de ces actes, à connaître et juger toutes les affaires contentieuses de l'île, quant au civil, qui les concerne. Les matières criminelles ne sont pas de la compétence de ces primats; cependant, comme la vindicte publique leur appartient, ils reçoivent les déclarations des plaignans, défèrent le coupable au gouvernement, et poursuivent son jugement au tribunal turc.

La répartition et la levée des impôts sont commises à leurs soins : ils en versent le montant dans la caisse du muhassil, sans aucune autre retenue que les honoraires des collecteurs. Ils sont nommés pour un an seulement, à la pluralité des voix, dans une assemblée générale convoquée à cet effet. Trois de ces primats sont pris parmi les Grecs, et deux parmi les Catholiques romains.

On nomme en même tems les *protomastosi*, espèce de juges-consuls, dont les fonctions consistent à prendre connaissance de toutes les affaires litigieuses relatives aux achats et ventes, aux manufactures, et en

général à tout ce qui a rapport au commerce intérieur et extérieur de l'île. Ils empêchent les contraventions, les contrebandes : ils sévissent contre ceux qui, pour épargner le droit de marque, n'ont point fait mettre le sceau du gouverneur aux étoffes et toileries qu'ils veulent faire passer à l'étranger. Dans tous les cas leur sentence est exécutoire sans appel : mais dans le dernier, le muhassil exige du délinquant, outre la confiscation de la pièce non marquée, une somme d'argent proportionnée à la valeur des marchandises qu'il voulait soustraire au droit.

Cette juridiction municipale, très-respectée des Turcs, est composée de trois Grecs et d'un Catholique romain : elle est annuelle, plus souvent biennale, et n'est jamais confiée qu'à des négocians qui joignent à des connaissances du commerce, une réputation non équivoque de probité.

Les habitans de Scio ont aussi le privilége d'élire chaque année deux intendans de santé, dont ils augmentent le nombre en cas de peste. Leur pouvoir s'étend à cet égard sur tout ce qui habite ou aborde dans l'île, à l'exception des Turcs et des Francs. Il leur est permis d'interdire à un village pestiféré toute communication avec la ville, en lui fournissant

néanmoins les provisions et tous les secours que l'humanité réclame en pareil cas. Mais aussi, malheur au cultivateur qui, par l'appât du gain ou tout autre motif, franchirait les limites que l'intérêt de tous a tracées! Il serait arrêté et subirait une cruelle bastonnade.

Ces intendans ne permettent pas qu'un bateau suspect entre dans le port; ils l'obligent à rester en rade, s'informent fréquemment de la santé de l'équipage, et s'il y a quelque matelot frappé de la peste, ils le font transporter au lazaret. L'un d'eux le précède armé d'un bâton, toujours prêt à frapper celui qui ne s'éloignerait pas au mot d'*alarga*, prononcé d'une voix forte.

Le lazaret, que nous avons parcouru dans un tems où l'on n'avait aucune inquiétude au sujet de la peste, est renfermé dans un vaste enclos, vers le bord de la mer, au nord de la ville. On y entre par un chemin ombragé d'une treille et marqueté de cailloux diversement colorés. On y voit plusieurs corps-de-logis séparés les uns des autres, destinés, les uns aux malades, et les autres aux convalescens.

Lorsque la peste est dans la ville, les intendans font alternativement leur ronde; ils mettent des gardes aux maisons infestées, pour

empêcher toute communication : ils placent auprès des malades en état de fournir à la dépense, des personnes capables de les soigner ; et si le pestiféré est pauvre et dépourvu de secours, ils le font conduire au lazaret avec tous les effets qui lui appartiennent, susceptibles d'être parfumés et purifiés.

Malgré les précautions que prennent les Grecs et même les Turcs indigènes pour se garantir de cette maladie, le grand abord des Turcs étrangers auquel on ne peut s'opposer, l'arrivée fréquente des bâtimens de guerre, et peut-être aussi la négligence qu'on met à visiter les bateaux qui apportent journellement des comestibles de l'Asie, dont l'île ne peut se passer, sont autant de causes qui font que la peste s'introduit quelquefois chez eux. Celle de 1788, qui fit périr en peu de tems quatorze mille personnes, sera long-tems citée comme une des époques les plus calamiteuses de l'histoire de ce pays.

Ces intendans ont aussi l'inspection de l'hôpital des lépreux, situé dans un vallon étroit, à quelque distance nord-nord-ouest de la ville. Chaque malade a un fort petit logement et un très-petit jardin qu'il est le maître de cultiver. J'ai vu avec regret qu'on regardait dans le Levant tous les lépreux

comme incurables, et qu'en conséquence on n'administrait à aucun d'eux les secours capables peut-être de les guérir. J'invite les médecins européens qui pourront faire quelque séjour à Scio, de s'occuper de cet objet intéressant. Ils trouveront dans les intendans, dans les primats et dans les notables de la ville, toutes les facilités dont ils auront besoin pour les observations qu'ils voudront faire et les expériences qu'ils voudront tenter.

La tolérance musulmane, qui laisse aux Sciotes la liberté d'avoir une police, des tribunaux, des juges particuliers, est encore plus indulgente à l'égard de leur religion. Les Grecs, infiniment plus nombreux, plus riches, plus puissans que les Latins, possèdent environ sept cents églises dans l'île, calcul qui paraîtra sans doute exagéré, mais dont l'exactitude m'a été garantie par les personnes les plus instruites de Scio. Persécutés par leurs adversaires, les faibles Latins n'en ont plus que quatre aujourd'hui, une seule dans la ville, et trois dans la campagne. Le nombre de prêtres, comme on pense bien, est proportionné à cette étonnante quantité d'églises. Il est extrêmement curieux de leur voir déployer, au milieu des fanatiques Musulmans, tout l'appareil des cérémonies reli-

gieuses grecques et romaines. Les processions et les enterremens attirent une suite innombrable ; les prêtres en surplis, les papas en étoles, traversent les rues de la ville, précédés d'une longue croix, suivis d'un grand nombre de fidèles le cierge à la main. Le farouche Musulman les voit passer sans murmurer, pourvu qu'ils rendent hommage aux mosquées, pourvu qu'ils interrompent leurs chants à l'aspect de ce lieu vénéré, qu'ils détachent la croix de son bâton et la tiennent humblement baissée.

Le privilége d'avoir des cloches à leurs églises n'est accordé qu'aux habitans des villages du mastic : elles servent à les appeler à l'office, à la messe, au travail, à la récolte du mastic, aux assemblées communales : elles sont destinées aussi à sonner le tocsin en cas d'attaque ou d'incendie.

Outre les églises latines dont j'ai parlé, il y a trois couvens de religieux sous la protection de la France. Les Capucins se regardent comme propriétaires de la maison consulaire, qui fait partie de leur couvent. Les moines avaient décampé long-tems avant notre arrivée à Scio, et la chapelle était abandonnée depuis que le consul ne payait plus le service qu'on y faisait auparavant.

L'histoire de Scio se perd dans l'obscurité des tems, et se confond avec les erreurs de la fable. D'abord sous la verge des rois, ensuite sous l'agitation républicaine, puis sous la tyrannie odieuse des factions, alternativement indépendans et soumis, jamais peut-être libres et heureux, les habitans de Scio ont passé successivement sous la domination des Perses, sous celle des Grecs, sous celle des Romains. Les Vénitiens tentèrent de s'y établir lorsque les Européens en délire couraient en foule vers les régions orientales, pour chasser les *infidèles* Musulmans de la *Terre-Sainte*. Les empereurs grecs bientôt après vendirent l'île à des seigneurs de Gênes, et cette république en avait fait l'entrepôt d'un commerce étendu, lorsqu'en 1566 Soliman Ier. s'en rendit maître.

Favorisés par les Catholiques du pays, les Vénitiens s'emparèrent de Scio en 1693, vers la fin du règne d'Achmet II : ils s'y conduisirent d'une manière indécente et très-impolitique, en persécutant les Grecs ennemis des Latins. L'année d'après Mézomorto, amiral turc, n'eut qu'à se présenter pour les battre et les en expulser. Depuis cette époque Scio n'a cessé d'être soumise à l'Empire du croissant.

Le

Le plus ancien et le plus précieux monument dont cette île se glorifie, est ce qu'on nomme l'*École d'Homère*. A quatre milles au nord de la ville, au pied du mont *Épos*, on trouve près le rivage de la mer, une roche calcaire, dont le sommet est taillé en plate-forme : elle a environ vingt pieds de diamètre : une banquette en couronne la circonférence : au centre est un bloc quarré, qui s'élève du rocher à un pied et demi de hauteur, et qui porte sur chacune de ses faces la figure d'un sphinx dégradé, à peine reconnaissable. Tel est ce monument que les habitans regardent comme le lieu où Homère instruisait et charmait ses compatriotes ; car ils sont persuadés que Scio avait vu naître ce grand-homme.

Cette opinion, vivement appuyée par les uns, fortement combattue par les autres, laisse encore les esprits indécis. Les habitans les plus instruits de Scio citent entr'autres un ceintre de marbre gris, que l'on montrait encore il y a peu de tems, à *Erythès*, comme un ancien ornement de la maison où Homère avait pris naissance. Ils allèguent aussi l'excellent vin que donnent les côteaux d'Erythès, voisins des champs arvisiens ; vin connu à Scio depuis les tems les plus reculés, sous le nom de *Nectar d'Homère*. A

les en croire, ce serait ce nectar qui aurait sevré son enfance; ce serait le vin délicieux de ces côteaux, qui aurait été répandu sur les autels qu'on lui éleva lorsque ses vers l'eurent conduit à l'immortalité.

A deux lieues au-delà de l'*École d'Homère*, on trouve le port Dauphin, sur lequel était située l'ancienne *Delphinium*. Les vaisseaux de guerre mouillent dans ce port en hiver, tandis qu'ils trouvent plus commode et aussi sûr, en été, de jeter l'ancre aux environs de la ville de Scio.

Quand on a dépassé les îles Spalmadores et doublé le cap, on arrive à *Cardamyla*, où l'on voit, suivant Tournefort, les ruines d'un temple qu'il croit avoir été consacré à Neptune. Nous n'avons point débarqué à *Cardamyla*, mais nous y avons passé fort près le jour de notre départ de Mitylène. La côte aux environs est très-élevée, escarpée: la roche, nue en plusieurs endroits, nous parut calcaire partout.

A l'ouest de l'île, on aperçoit à peu de distance de Pirghi, dans une petite plaine qui aboutit à la mer, des ruines que l'on doit regarder comme celles de l'ancienne *Phanum*. Ce lieu, nommé aujourd'hui *Phana*, présente des amoncellemens de décombres, des tas

de pierres, la plupart quarrées, unies, taillées au ciseau; mais on n'y découvre ni inscription ni colonne ni bas-reliefs : le mouillage exposé au nord-ouest serait dangereux en hiver pour de gros navires. Les champs et côteaux arvisiens, si célèbres autrefois par la bonté de leurs vins, sont plus au nord et font partie du territoire de Volisso.

Dans les premières courses que nous fîmes dans l'île, on ne manqua pas de diriger nos pas vers *Sclavia*, située à plus de deux lieues au sud de Scio. Une eau vive, fraîche et abondante sort au bas de quelques rochers calcaires, et va arroser des jardins qui se trouvent au dessous. Ce lieu, vraiment beau, vraiment pittoresque, est en vénération dans le pays : on attribue une infinité de vertus à ces eaux, et l'on croit que c'est autour de cette fontaine que la belle Hélène venait se baigner lorsqu'elle habitait l'île.

A l'égard de la sculpture antique, on ne trouve à Scio aucun monument remarquable en ce genre, si ce n'est deux bustes sans tête, enclavés dans le mur extérieur d'une maison de campagne bâtie par les Génois, à peu de distance de la ville. Le citoyen Digeon, vice-consul de la République, les regardait comme deux bustes d'Isis, sur lesquels on

reconnaissait, selon lui, le ciseau égyptien du règne des Ptolémées : mais le corset dont ils sont vêtus, ainsi qu'un ornement vraisemblablement de métal, qu'ils portaient sur le sein, à en juger par les trous qui s'y trouvent, nous portent à croire que ces bustes sont plus modernes, et probablement l'ouvrage des Génois.

On voit encore quelques tronçons de colonnes, quelques restes de chapiteaux dans la plupart des villages que nous avons parcourus ; mais on n'y aperçoit aucune trace d'anciens édifices, aucun vestige de temple : le tems et la main des hommes ont tout détruit.

Le mastic doit être regardé comme une des productions les plus importantes de l'île, et comme la plus précieuse, puisque c'est à elle que les habitans de Scio doivent une partie de leurs priviléges, et les cultivateurs leur indépendance, leur aisance et peut-être leur bonheur. Le lentisque qui le produit, ne diffère point de celui qui croît au Midi de l'Europe et dans toutes les îles de l'Archipel. On remarque seulement à Scio quelques légères variétés à feuilles plus grandes que la culture a produites, et que les marcotes et les greffes perpétuent.

Pour obtenir le mastic, on fait au tronc et

aux principales branches du lentisque, de légères et nombreuses incisions, depuis le 15 jusqu'au 20 juillet, selon le calendrier grec. Il découle peu à peu de toutes ces incisions, un suc liquide qui s'épaissit insensiblement, qui reste attaché à l'arbre en larmes plus ou moins grosses, ou qui tombe et s'épaissit à terre lorsqu'il est très-abondant. Le premier est le plus recherché : on le détache avec un instrument de fer tranchant, d'un demi-pouce de largeur à son extrémité. Souvent on place des toiles au dessous de l'arbre, afin que le mastic qui en découle, ne soit pas imprégné de terre et d'ordures.

Selon les réglemens faits à ce sujet, la première récolte ne peut avoir lieu avant le 27 août. Elle dure huit jours consécutifs, après lesquels on incise de nouveau jusqu'au 25 septembre : alors se fait la seconde récolte, qui dure encore huit jours. Passé ce tems, on n'incise plus les arbres ; mais on recueille jusqu'au 19 novembre, le lundi et le mardi de chaque semaine, le mastic qui continue de couler. Il est défendu ensuite de ramasser cette production.

La culture du lentisque est simple et facile : elle consiste bien plus à nétoyer le sol qu'à donner des labours. On se dispense de tailler

cet arbre, et on se garde bien de lui former une belle tige. On a reconnu que les lentisques qui rampent, donnent bien plus de mastic que ceux dont la tige est droite et élancée.

Moins arbres qu'arbrisseaux, leur tronc acquiert à peine sept à huit pouces de diamètre, et leur hauteur est rarement au dessus de douze à quinze pieds.

Le citoyen Digeon nous a fait part d'une expérience qui mérite d'être connue. Comme il est défendu de cultiver le lentisque hors des limites tracées par le gouvernement, un Turc crut éluder la loi, et obtenir néanmoins du mastic en greffant le lentisque sur de jeunes térébinthes. Les greffes réussirent parfaitement bien, mais cet homme fut très-étonné, quelques années après, de voir couler des incisions qu'il fit, une substance qui joignait à l'odeur et aux qualités du mastic, la liquidité de la térébenthine.

On recueille le mastic dans vingt-un villages situés au Midi de la ville. Il y a en outre trois villages à l'Ouest, dont les plantations peu productives ont été abandonnées. Ceux-ci n'en ont pas moins conservé leur ancienne dénomination et les priviléges dont les autres jouissent : ils paient leur imposition en chaux depuis qu'ils ne fournissent plus de mastic.

Cette production s'élève, année commune, à cinquante mille ocques et même davantage. Vingt-un mille appartiennent à l'aga fermier de cette denrée, et sont délivrées par les cultivateurs en paiement de leur imposition personnelle. L'excédent leur est payé à raison de 50 paras l'ocque (à peu près 16 sous la livre), et il leur est défendu, sous des peines très-graves, d'en vendre ou céder à tout autre qu'au fermier.

La meilleure et la plus belle qualité est envoyée à Constantinople pour le palais du grand-seigneur. La seconde qualité est destinée pour le Caire et passe dans les harems des Mameluks. Les négocians obtiennent ordinairement un mélange de la seconde et de la troisième qualité.

Les femmes de Scio, ainsi que les Musulmanes, les Grecques, les Arméniènes et les Juives de tout l'Empire, ont l'habitude d'avoir sans cesse du mastic dans la bouche. Cette substance, résineuse, odorante, se dissout difficilement; elle devient molle, très-blanche au moyen de la chaleur et de la salive; elle nétoie les dents, donne à l'haleine une odeur agréable, fortifie l'estomac, et porte à la poitrine des émanations balsamiques très-salutaires, et qui peuvent jusqu'à un certain point em-

pêcher la phthisie pulmonaire, à laquelle sont fort sujets les habitans des îles de l'Archipel.

La térébenthine de Scio devient chaque jour plus rare. A peine en ramasse-t-on deux cents ocques aujourd'hui, tandis qu'autrefois on en obtenait le double. On entaille l'arbre au lieu de l'inciser, et on adapte au dessous un petit vase de terre propre à recevoir la liqueur qui en découle. Le térébinthe parvient à une grosseur assez considérable : on en voit quelques-uns auprès du cimetière arménien de Constantinople, sur le chemin qui conduit à Buyuk-déré, qui ne le cèdent point à nos plus grands noyers.

Les femmes de Scio sont très-friandes de son fruit : le goût résineux et très-aromatique de sa pulpe leur plaît autant que celui de l'amande ; et comme il est à peine de la grosseur d'un pois, elles mangent en même tems le noyau, la pulpe d'un vert bleuâtre qui le couvre, et l'amande qu'il renferme. On le nomme dans le pays, *tzicoudia*, mot dont on ne trouve la signification dans aucune langue du Levant.

Quoique le coton soit très-abondant à Scio, cependant il ne suffit pas pour alimenter les nombreuses manufactures qui y sont établies. On est obligé d'en faire venir une assez grande

quantité de la Romélie et de la côte d'Asie. On fabrique des toiles simples, des dimittes, des moletons unis et pluchés, quelques cotonines grossières rayées de bleu. Les femmes de la campagne filent le coton au rouet : elles s'occupent aussi à faire des bas et des bonnets qu'elles viennent vendre à la ville.

On évalue la récolte de la soie, dans les années ordinaires, à dix ou douze mille ocques : elle monte quelquefois à quinze mille, quantité qui ne suffit jamais pour alimenter les manufactures de la ville. On en tire annuellement de Brousse, d'Andrinople et de la Syrie, environ vingt mille ocques. Le mûrier que l'on cultive à Scio, et avec lequel on élève les vers à soie, est celui que nous connaissons sous le nom de *mûrier noir* ou *mûrier d'Espagne*. Quelques particuliers retirent du fruit, une eau-de-vie peu spiritueuse, mais agréable. Le prix de la feuille du mûrier parvenu à sa grosseur, est de 2 ou 3 piastres.

L'île produit du blé, de l'orge, du vin, de l'huile et quelques légumes; mais la quantité de ces denrées est si disproportionnée à celle qu'exige le nombre des habitans, qu'on est obligé d'en tirer de toutes parts. Le blé suffit à peine pour les nourrir trois mois.

Le vin fournit à la consommation de sept à huit : il est en général doux et spiritueux. Ceux que les riches particuliers font avec soin, sont aussi bons que les vins de Malaga, de Frontignan et de Chypre, lorsqu'ils ont un peu vieilli.

L'huile suffit aux besoins des habitans, dans les bonnes récoltes : on en retire de Mitylène lorsqu'elles sont mauvaises ou médiocres : on sale ici, comme dans tout le Levant, une très-grande quantité d'olives, selon le procédé que j'ai indiqué ailleurs.

Les oranges, les citrons, les limons et les cédrats que l'on porte pendant l'hiver et le printems à Constantinople, à Andrinople et à Smyrne, sont un objet de commerce très-important, que l'on évalue, année commune, à 2,000,000 de nos francs. On fait aussi une sorte de sirop très-agréable et très-recherché avec le suc exprimé des citrons et des cédrats : on le fait épaissir sur le feu, après avoir ajouté un peu de sucre ou de miel. Il passe à Constantinople, au Caire, dans la Mer-Noire. Les écorces de ces fruits sont confites au sucre et au miel, et sont répandues dans tout le Levant.

On confit également au sucre et au miel les galles encore vertes d'une espèce de sauge,

salvia pomifera. Cette confiture est très-agréable, très-estimée et très-stomachique. Les Sciotes emploient non-seulement les galles du pays, mais celles qu'ils reçoivent des îles voisines.

Le rosier est encore un objet important de culture, soit par la grande quantité de conserve de roses qu'on y fait, soit par l'huile essentielle qu'on en retire.

Les figues sèches sont estimées, et passent presque toutes à Smyrne et à Constantinople : les négocians de Smyrne en expédient en Europe, tant de Scio que de la côte d'Asie, pour une somme de 100,000 francs.

On voit dans la plupart des jardins le sébestier, dont le fruit ovale, un peu plus petit qu'une olive ordinaire, contient une glu excellente, employée dans tout le Levant pour la chasse aux oiseaux.

On cultive un prunier nommé *verdassier* : le fruit en est gros, oblong, d'un vert pâle, d'un goût très-agréable. Il mûrit en juillet, et dure à peine trois semaines. Les habitans en font un objet de commerce : ils pèlent la prune, la font sécher au soleil, l'enferment dans des caisses, et l'envoient à Smyrne et à Constantinople, où elle se vend jusqu'à 2 piastres l'ocque.

La cire ne suffit pas à la grande consommation qui s'en fait dans les églises du pays : on en fait venir de la Grèce et de la Natolie : on fait venir aussi du miel pour les sirops, les conserves et les confitures que l'on prépare ; celui de la Grèce est le plus estimé.

On compte environ cinq cents métiers occupés à la fabrication des étoffes de soie : les habitans de Scio sont parvenus à imiter, en quelque sorte, nos étoffes de Lyon : ils ont copié avec plus de succès les étoffes en soie et coton des Indes, qu'on tire aussi d'Alep et de Damas. Celles de Scio sont supérieures aujourd'hui à celles de ces deux villes les plus anciennes manufacturières de l'Empire othoman. On travaille aussi une quantité considérable de *gaitans* ou gances de soie, préférables à ceux de Constantinople et de Brousse. Ils servent pour la bordure et les boutonnières des habits turcs : on en tresse aussi en or et en argent pour ceux des femmes. Il y a beaucoup moins de métiers pour les étoffes de coton, que pour celles de soie.

Le commerce des diverses étoffes fabriquées à Scio est évalué à plus de 6,000,000 de nos francs.

Nous ne ferons point ici l'énumération des objets d'histoire naturelle que cette île fournit

en abondance : il nous suffira pour le moment, de présenter trois coquilles inconnues aux naturalistes.

1°. Le bulime *dentelé* (*planche* 17, *fig.* 9 *a. b.*) Il ressemble, pour la forme, la couleur et le volume, au bulime *non pareil*. Le dernier tour est un peu anguleux et un peu plus strié que les treize autres. La bouche serait presque ronde si elle n'avait un petit sinus postérieur : son bord interne est entiérement dentelé. On aperçoit deux dents plus fortes, qui se prolongent en dedans ; celle qui répond à la terminaison de la columelle, est plus marquée que l'autre. Nous l'avons trouvé au bas d'un mur, dans un jardin planté d'orangers (1).

2°. La mélanie *buccinoïde* (*fig.* 8). Elle vit dans les eaux douces de Scio, de presque toutes les îles de l'Archipel, de Crète, de Syrie. Sa forme est conique et sa couleur obscure ; elle est lisse, composée de huit tours, dont le dernier, vu par le dos, est un peu plus long que tous les autres pris ensemble. La bouche est ovale oblongue ; la lèvre est

---

(1) *Bulimus* denticulatus *sinister, parvulus, elongatus, subtiliter striatus, rufescens : apertura cum angusto sinu suborbiculata, undique multi-dentata.*

mince et sans sinuosités. La callosité columellaire est blanche. L'extrémité de la coquille est un peu échancrée (1).

3°. On trouve aussi dans les eaux douces le planorbe *oriental*, dont la couleur est semblable à celle du grand planorbe d'Europe ; mais il diffère en ce que la face qui répond à la bouche, est la plus enfoncée, et que le contour de la bouche n'est point interrompu par la convexité du second tour. On ne compte guère à cette coquille, que trois tours arrondis, à peine striés (2).

---

(1) *Melania* buccinoïdea *breviter fusiformis ; lævigata, fuliginosa : callo columellari albo ; basi truncato, emarginato.*

(2) *Planorbis* orientalis *parvulus, subtrigyratus, gyris depressiusculis : margine convexo ; facie orali depressiore ; apertura subovali.*

CHAPITRE VII.

Départ de Scio. Séjour à Tchesmé, à Tine, à Andros, à Myconi, à Délos, à Naxie, à Paros, à Antiparos.

Après avoir inutilement attendu à Scio, pendant trois mois, des nouvelles de Paris; après avoir transmis au citoyen Descorches quelques réflexions sur les contrées intéressantes que nous venions de parcourir, nous résolûmes de nous rendre en Crète, et d'observer, chemin faisant, les îles et les points importans qui se trouveraient sur notre route: nous partîmes en conséquence le 21 floréal, sur un bateau grec que nous venions de noliser, et dans quatre heures nous arrivâmes à Tchesmé, petite ville d'Asie, située presqu'en face de Scio, au fond d'une rade spacieuse à laquelle l'art n'a pas eu besoin d'ajouter pour en faire un bon port. Une citadelle assez vaste, construite par les Génois, s'étend en pente jusqu'au rivage de la mer, et semble devoir garantir de toute insulte, et le port, et la ville.

Tchesmé est bâti sur les ruines de *Cyssus*. Sa rade, fameuse autrefois par la victoire qu'y remporta la flotte des Romains sur celle d'Antiochus, ne l'est pas moins, de nos jours, par l'incendie et la destruction totale de l'escadre turque, qui eut lieu en 1770. Mais les Romains profitèrent de leur victoire, tandis que les Russes, maîtres de la mer et secondés par un bon vent, n'osèrent, après cet événement, franchir l'Hellespont et venir sous les murs du sérail dicter à Mustapha les conditions de paix qu'ils auraient pu lui imposer.

Les géographes placent au fond d'une baie, à deux ou trois lieues au nord de Tchesmé, l'ancienne Érythrée, célèbre par les oracles de la Sibylle ; je voulus m'y rendre à pied, pendant que mon collégue faisait acheter, à Tchesmé, les provisions qui nous étaient nécessaires. Je laissai à droite la ville et quelques côteaux calcaires crétacés ; je parcourus un terrain inégal, des champs cultivés, des côteaux incultes, et après une heure de marche je me trouvai dans une plaine qui aboutit à la baie dont je viens de parler. Je vis, à peu de distance de la mer, une source assez abondante, dont l'eau était âcre et brûlante : les environs présentaient du sel marin. Un mauvais bâtiment se trouvait à côté de la

la source : on me dit qu'il y a des bassins où l'on peut se baigner ; je veux y entrer ; j'aperçois des Turcs ; je me retire et m'achemine vers la mer. Un instant après je vois deux d'entr'eux, le yatagan à la main, s'avançant vers moi, me menaçant et me traitant de *chien* et d'*infidèle*. Je n'avais qu'un domestique grec, peu capable de me seconder, quoique fort comme Hercule ; mais j'avais une canne à épée : elle valait mieux. Je dégaîne aussitôt, et d'une voix ferme et imposante, je leur fis dire que s'ils ne se retiraient à l'instant, je leur ferais donner, en ma présence, cinq cents coups de bâton par l'aga de Tchesmé. Cette menace et surtout mon épée firent changer de ton à ces Turcs. C'est un fou, c'est un Français, se dirent-ils ; laissons-le tranquille.

Je ne crus pas prudent d'aller voir les ruines d'Érythrée. Je ramassai plusieurs plantes intéressantes, et je revins au port.

Le territoire de Tchesmé fournit des grains et des fruits en abondance : on y récolte un peu d'huile et beaucoup de raisins secs. C'est de ce port que Scio tire une grande partie de ses subsistances, et qu'il entretient souvent des relations avec Smyrne.

Le lendemain 22, nous fîmes voile pour

Naxie avec un léger vent de nord. Nous suivîmes la côte d'Asie; nous laissâmes à droite deux petites îles désertes, à gauche le Cap-Blanc; nous vîmes, au sud de Scio, l'îlot nommé *Vénético*. Nous apercevions distinctement devant nous, Andros, Tine, Myconi, Nicarie et Samos : notre bateau dirigeait vers Myconi, où nous espérions arriver avant la nuit; mais vers les quatre heures du soir il parut, au nord-ouest, quelques nuages qui grossirent et s'avancèrent vers nous. Nos mariniers inquiets craignaient une bourasque; elle arriva : le vent nord-ouest fut violent, mais de courte durée. Notre bateau était bon, peu chargé. On nous mit à fond de cale, on ferma l'écoutille, et, après avoir amené toutes les voiles et gardé seulement la trinquette, on présenta la poupe au vent. Je souffris par la tourmente, d'autant plus cruellement, que j'étais privé d'air. Mon collégue ne fut point malade; il avait vu, pendant son voyage aux terres australes, des mers plus agitées, des ouragans plus terribles. Nous restâmes plus d'une heure dans notre réduit, après quoi on nous permit de prendre l'air et de venir partager la joie de l'équipage. Le vent s'était adouci et paraissait tourner au nord; les nuages se dissipaient. Les ma-

telots demandaient du vin : nous leur en donnâmes, en les invitant de boire avec modération : il y avait à craindre leur ivresse avec le retour du mauvais tems. Il fit cependant très-beau le reste de la journée : le vent faiblit de plus en plus, la nuit fut tranquille, une partie de l'équipage dormit : nous reposâmes fort bien, et le lendemain à notre lever, nous trouvant fort près de Tine, nous fûmes bien aises de mettre pied à terre pour nous reposer un instant.

Nous débarquâmes, à l'est, dans une petite rade abritée par des rochers calcaires, sur lesquels nous remarquâmes, entr'autres, le caprier sans épines, dont la feuille est plus épaisse, plus succulente que celle du caprier ordinaire. Nous montâmes ensuite sur une colline pour herboriser et voir l'intérieur de l'île ; après quoi nous fîmes voile, et vînmes mouiller, au sud, dans la rade sur laquelle est bâtie la petite ville de *San-Nicolo*, qui occupe la place de l'ancienne capitale. La citadelle est dans l'intérieur des terres, à quatre milles de là, sur une colline très-élevée.

L'histoire nous apprend que les Tiniens avaient fourni des troupes aux Grecs à la bataille de Platée, qu'ensuite ils s'étaient soumis aux Perses, ainsi que tous les habitans

des Cyclades. Tine était réunie à l'Empire d'Orient lorsque les Vénitiens, en 1207, s'en emparèrent, et la fortifièrent au point qu'elle a résisté seule, pendant long-tems, aux forces othomanes.

En 1537, Barberousse, après avoir pris Scyros, Pathmos, Nio, Stampali, Paros et quelques autres îles de l'Archipel, vint l'attaquer avec une flotte considérable et quelques troupes de débarquement. Il s'était déjà rendu maître d'une partie de l'île; déjà plusieurs villages avaient capitulé; mais quelques secours envoyés à propos de Candie obligèrent les Turcs de se retirer.

En 1570, Selim II, méditant la conquête de Chypre, envoya des forces considérables contre cette île possédée par les Vénitiens: l'amiral turc qui les commandait, fit, en passant, une descente dans Tine, ravagea la campagne, brûla quelques villages et vint mettre le siége devant la forteresse. Le providiteur Paruta se défendit avec tant de courage, que les Turcs ne jugèrent point à propos de perdre leur tems à la conquête d'une île peu importante, qui ne pouvait manquer de tomber tôt ou tard en leur pouvoir.

Deux ans après, les Turcs se présentèrent avec soixante vaisseaux; mais ils trouvèrent

encore dans le courage des habitans et la prudence du gouverneur, un obstacle qu'ils ne purent surmonter. Ils se retirèrent après avoir ravagé l'île de nouveau, et enlevé quelques troupeaux, quelques femmes et quelques enfans.

En 1634, sous Mahomet IV, Morosini battit et maltraita considérablement la flotte turque qui était venue attaquer l'île pour la quatrième fois. Mais en 1714, sous le règne d'Achmet III, l'île se rendit à Dianum-Coggia, capitan-pacha, qui n'avait que onze galères et huit vaisseaux. On reproche au provéditeur Bernardo Balbi de n'avoir opposé qu'une faible résistance, et d'avoir capitulé lorsqu'il aurait dû combattre et attendre les secours que la République était sur le point de lui faire passer.

Tine est, après Scio, le pays le plus industrieux de l'Archipel, parce qu'il est le plus libre et le plus favorisé du gouvernement. Aucun Turc ne gêne ici les habitans par sa présence, ou ne les contraint par son autorité. L'île a des magistrats que le peuple nomme chaque année, et ces places, plus honorables que lucratives, recherchées de tous, ne sont accordées qu'à ceux qui se sont distingués par leur probité et leur dévouement à la patrie.

On y compte quarante villes ou villages, qui contiennent, suivant les registres du gouvernement, une population de quinze mille huit cents hommes ; savoir : dix mille Grecs et cinq mille huit cents Latins.

L'île est divisée en deux mille deux cents feux, et toutes les terres en quatre cent soixante-quatorze mille soixante-quatre aspres. L'aspre équivaut à une valeur foncière de 5 piastres, de sorte qu'un champ évalué 100 piastres, est côté vingt aspres dans les registres. Chaque aspre paie à raison de 2 paras d'impôt, qui se perçoivent pour le compte de quelques agas turcs qui résident à Constantinople.

Pour compléter la totalité des sommes successivement exigées de la Porte pour le capitan-pacha et sa suite, et afin de subvenir aux dépenses imprévues, aux frais d'administration et autres, les habitans paient quelques paras additionnels en proportion des aspres qu'ils possèdent.

Chaque propriété foncière est évaluée et inscrite sur deux registres, dont l'un est entre les mains du contrôleur latin, et l'autre entre les mains du contrôleur grec.

Afin que les agas turcs n'envoient point de tchocadar pour exiger et recueillir leurs

droits, les habitans s'abonnent avec eux, et leur font passer leur argent avec la plus grande exactitude ; ils évitent par-là les frais que cet agent occasionerait, et les vexations qu'il ne manquerait pas d'exercer en sa double qualité de Musulman et de chargé de pouvoirs.

L'impôt total, avec les frais, se monte annuellement à 36,234 piastres ; somme considérable, relativement au peu d'étendue de l'île, mais très-modérée si on envisage sa population et l'industrie des habitans.

Tine produit, avec une bonne récolte, assez d'orge pour les besoins de l'année.

Le blé fournit à peine à trois ou quatre mois.

On ne recueille, pour tout légume, que quelques féves et quelques pois-ciches, dont on mêle, comme à Scio, la farine à celle du froment pour faire du pain.

Le mouton est assez abondant pour qu'il en sorte annuellement pour la valeur de 5 à 6,000 piastres.

On ne fait point d'huile à Tine : les olives qu'on y récolte sont salées et consommées par les habitans.

Le vin est assez abondant pour fournir à l'approvisionnement des navires européens qui viennent mouiller dans les ports et les rades de l'île.

Il y a des figues, des oranges, plusieurs

autres fruits et divers herbages pour les besoins des habitans : on fournit quelquefois de ces derniers à Scio et à Smyrne.

Le miel et la cire, le coton et la laine se consomment ordinairement dans le pays.

La soie est le seul objet un peu considérable d'exportation. Une grande partie de l'île est plantée en mûriers, et presque toutes les femmes s'occupent à élever des vers à soie et à dévider ensuite les cocons. Il sort chaque année deux ou trois mille ocques de soie grossière, ordinairement employée pour les gances et les cordons que l'on fait à Scio, à Smyrne, à Constantinople et ailleurs, pour garnir les habits des deux sexes. On cultive à Tine et dans les Cyclades, le mûrier blanc, qu'on laisse croître à volonté.

Les terres de l'île sont en général peu fertiles, si ce n'est dans quelques plaines peu étendues et dans quelques vallons arrosés. Les habitans y suppléent par un travail opiniâtre, par une activité et une industrie peu communes dans les contrées orientales. Ici le riche n'est pas plus oisif que le pauvre ; l'un est négociant, marchand ou agriculteur ; l'autre, artisan, marin ou laboureur.

Les femmes ne restent pas non plus oisives : elles s'occupent des soins du ménage, de l'éducation des vers à soie, des travaux de la

campagne, et la journée ne se passe jamais sans qu'elles prennent l'aiguille ou le fuseau, ou qu'elles tricotent des bas de soie que les Européens recherchent à cause de leur solidité et de leur durée.

Les Européens et les Grecs de Smyrne, de Constantinople et de Salonique apprécient beaucoup les domestiques de Tine, surtout les domestiques femelles, parce qu'ils les trouvent en général plus adroites, plus propres et plus honnêtes que la plupart de celles des autres îles de l'Archipel. Leur nombre en est si considérable, qu'il part tous les dix, douze ou quinze jours au plus tard, pour Smyrne, un bateau chargé de jeunes personnes qui vont remplacer celles qui, après quatre ou cinq années de service, retournent dans l'intention de se marier, au moyen des économies qu'elles ont faites.

Il part de même un bateau chaque mois pour Constantinople, et un autre chaque année pour Salonique.

Les habitans de Pyrgos, d'Isternia et de Cardiani travaillent et façonnent le marbre qu'ils ont dans leur territoire, pour Smyrne, Salonique et Constantinople. Chaque homme gagne à ce métier, depuis 20 jusqu'à 40 paras par jour.

Andros n'est séparé de Tine que par un canal d'un mille de largeur, dans lequel les navires un peu gros craignent de s'engager, à cause des rochers et des bas-fonds qui s'y trouvent. Cette île a environ quatre-vingt-dix milles de circuit, tandis que Tine n'en a guère que soixante. Quoiqu'elle soit élevée et montagneuse comme cette dernière, elle a en proportion plus de terres cultivables : ses plaines sont un peu plus étendues, aussi fertiles, aussi bien arrosées. On y voit une cinquantaine de villages, et cependant sa population n'excède pas douze mille ames.

Andros est l'apanage d'une sultane : un vaïvode turc y administre la police et veille à la tranquillité de l'île. Elle paie environ 30,000 piastres, tant pour les droits de la sultane, que pour ceux du capitan-pacha.

La soie est le produit principal de son territoire : on évalue à six mille ocques la quantité qui en sort annuellement. On exporte une assez grande quantité d'oranges et de citrons pour Salonique, Athènes et la Morée. Le blé, l'orge, le vin et l'huile suffisent ordinairement à la consommation des habitans. L'île produit aussi des légumes, des herbages, divers fruits, du miel, de la cire et du coton.

Nous partîmes le 25 floréal matin, de la

rade de San-Nicolo, et nous vînmes mouiller dans celle de Myconi, distante à peu près de douze milles. Le terrain que nous parcourûmes au nord et au sud de la ville, nous parut entiérement granitique. L'île est peu fertile, très-inégale, presque toute montagneuse, quoique beaucoup moins élevée que Naxos, Andros et Tine. La ville, située au bord de la mer, est assez grande, et contient environ quatre mille habitans : c'est là toute la population de Myconi. Les habitans sont ou marins ou cultivateurs. Ils récoltent de l'orge et du vin en assez grande quantité pour en exporter chaque année. Les autres denrées se consomment dans l'île. Elle paie 7,500 piastres d'impôt.

Le même soir, nous voulûmes mettre à la voile pour nous rendre à Délos. Nos mariniers auraient mieux aimé coucher à Myconi, où ils avaient des amis, où ils trouvaient de bon vin, que de venir passer la nuit sur le rivage de la mer, ou parmi des ruines qui ne les intéressaient guère. Ils nous dirent avec persévérance, que Délos et les autres îles désertes qui se trouvent auprès d'elle, étaient le refuge des pirates, et qu'il y avait beaucoup à craindre si nous prenions le parti d'y aller passer la nuit. Ces gens-là, nous disaient-

ils, ne se contentent pas de dépouiller les navigateurs ; ils les tuent et les jettent dans la mer, afin d'étouffer leur crime et de n'être point recherchés. Cet argument était fort bon sans doute ; mais puisqu'il fallait passer le lendemain entre ces îles, il valait autant y aller coucher le soir même. Buvez, dîmes-nous à ces poltrons, un coup de plus pour vous donner du cœur, et partons. Ils demandèrent une demi-heure pour aller à la découverte sur les hauteurs de la pointe méridionale de Myconi, et vers les cinq heures du soir nous fîmes voile pour la petite Délos, où nous arrivâmes avant le coucher du soleil.

Nous mouillâmes dans un petit port à l'ouest de l'île : nous avions devant nous deux îlots, le grand et le petit Rematiari, et plus loin, à une demi-lieue de distance, la grande Délos ou l'île Rhénée. Nous regalâmes nos mariniers avec notre vin de Ténédos et nos provisions de Tchesmé, pour les dédommager des plaisirs qu'ils auraient pris à Myconi : nous les invitâmes à faire bonne garde, et nous fûmes nous promener en attendant la nuit.

Le désordre et la confusion que présentent les ruines d'une ville célèbre, les vestiges des temples, les débris des palais, les décombres des maisons, frappent et étonnent le voya-

geur : son imagination le séduit pendant quelque tems : il voit encore debout les monumens dont il ne reste que des traces sous ses pas ; il se plaît à les décorer, à les embellir. Leur masse se double ; leurs ornemens se multiplient. Il est arrêté à chaque instant : voilà le temple de Diane, s'écrie-t-il ; voici celui d'Apollon : c'est là que les prêtres habitaient. Plus loin il découvre un gymnase ; il aperçoit un théâtre, un portique ; il mesûre l'étendue d'un palais ; il voit des statues mutilées : c'est l'image d'un dieu, c'est la figure d'un héros, c'est le portrait d'un bienfaiteur. Partout des colonnes, des chapiteaux ; partout des marbres, des granits, des porphyres, avec des bas-reliefs, avec des inscriptions. Il ne peut embrasser tant d'objets à la fois ; il ne peut avoir qu'un sentiment, celui de l'admiration.

Mais combien tristes sont les idées qui se présentent à leur tour ! Quelle est la main barbare, se dit-il, qui la première a porté le fer ou la flamme sur des objets consacrés à la vénération des hommes ? Quel est l'impie qui, d'une main sacrilége, osa démolir ces temples que l'or des nations et la piété des peuples ont élevés et embellis ? Qui pût briser la statue d'un dieu bienfaisant, d'un héros

qui terrassa les ennemis de sa patrie, d'un mortel qui inventa un art utile ?

Hommes sensibles ! jetez un coup-d'œil sur Délos ; voyez d'abord cette île consacrée à la piété, couverte de temples, de somptueux édifices, ornée de jardins délicieux. Figurez-vous un peuple immense abordant de toutes parts, apportant le tribut que la piété offrait aux dieux par l'organe des prêtres : voyez-le se livrant à la joie la plus pure, aux plaisirs les plus doux. Eh bien !.... tout est détruit, tout a disparu : il n'existe plus aujourd'hui que des ruines, que des champs abandonnés, sur lesquels semblent croître à regret quelques plantes chétives, quelques arbustes rabougris.

Une île dédiée à des immortels, une île qui recevait des offrandes de tous les peuples civilisés, devait avoir une origine miraculeuse. Long-tems flottante au gré des vents, Délos se fixa, selon la fable, à la voix de Neptune, pour recevoir l'amante de Jupiter, que la colère de Junon poursuivait dans les cieux et sur la terre. Latone, sous la forme d'une caille, met au monde Apollon et Diane au pied d'un palmier, et le venin du serpent qui la menace, reste sans effet et ne peut attenter à ses jours.

Cette île n'est point élevée comme Tine, Naxos et Myconi. Partout schisteuse ou granitique, elle n'offre aucune trace de volcan, rien qui puisse faire expliquer, par les lois de la physique, les merveilles que les Grecs nous ont transmises à son égard. Le mont Cynthus n'est, pour l'observateur, qu'une colline granitique, dont il serait inutile de parler, si tout en ce lieu ne rappelait des souvenirs et ne méritait de fixer les regards du curieux (1).

Le 26, avant de continuer notre route pour Naxie, nous voulûmes toucher à la partie orientale de l'île Rhénée : nous vînmes passer de bonne heure entre le grand et le petit Rematiari, et nous débarquâmes à l'endroit où le sol est encore parsemé de ruines et de tombeaux. On sait que l'île Rhénée devint le lieu de sépulture des habitans de Délos, lorsque, sous l'archonte Euthydème, on eut regardé comme indécent qu'une terre sacrée reçût plus long-tems la dépouille des mortels.

L'île Rhénée ou la grande Délos est peu élevée, assez fertile, très-propre partout à la

(1) On trouve une description détaillée des ruines de Délos dans les ouvrages de Spon, de Tournefort, de M. de Choiseul, etc.

culture de la vigne et de l'olivier. Quoiqu'elle ait assez d'étendue, on n'y voit point d'habitans : ceux de Myconi viennent y ensemencer les terres les plus fertiles et y faire paître quelques troupeaux. Nous n'avons vu nulle part le lentisque et le térébinthe si beaux et si communs. Nos mariniers, en débarquant, s'empressèrent d'abattre plusieurs de ces arbres et de renouveler leur provision de bois.

A une heure après midi nous continuâmes notre route avec un léger vent de nord, et dans quatre à cinq heures nous jetâmes l'ancre dans le port de Naxie, situé à l'ouest de l'île, en face de Paros. Ce port, capable autrefois de contenir une trentaine de galères, était fermé par une jetée que l'on aperçoit distinctement lorsque la mer est calme. Elle est actuellement à plusieurs pieds de profondeur, et cependant les petits navires du pays y sont en sûreté dans toutes les saisons. Les navires un peu gros peuvent mouiller, en été, devant le port, à l'abri du rocher sur lequel on voit encore les restes du temple de Bacchus (1) : mais en hiver ils n'oseraient s'y exposer ; ils craindraient, avec raison, d'être

(1) *Voyez* la figure que M. de Choiseul en a donnée. *Voy. pitt. de la Grèce, pl.* 23.

jetés

jetés sur la côte par un vent un peu fort de nord-ouest.

La ville est sur une éminence au bord de la mer : elle était défendue, sous les princes vénitiens, par une citadelle et par des murs que les Turcs ont détruits en grande partie. Les Latins, autrefois maîtres du pays, sont tous logés dans leur enceinte. Les Grecs occupent la partie qui s'étend à l'est du château, connue sous le nom de *Nouvelle - Ville*, Νειο-Κοριο.

L'ancienne s'étendait au nord, vers la fontaine qui porte le nom d'Ariadne. Il y a encore au dessous du château, quelques restes d'un aqueduc souterrain qui amenait probablement à la ville les eaux d'une source abondante que l'on voit à quatre ou cinq milles à l'est, et qui sert aujourd'hui à arroser une partie de la plaine de Naxie.

La fontaine d'Ariadne n'est qu'un simple filet d'eau, auquel les voyageurs ne feraient pas attention s'il ne leur rappelait que c'est là qu'Ariadne se livra à tout le désespoir d'une amante délaissée ; c'est de ce rivage qu'elle aperçut le navire qui portait loin d'elle son amant ; c'est au bord de cette fontaine où elle venait chaque jour verser des pleurs, que Bacchus, aussi touché de ses malheurs

que frappé de sa beauté, parvint à la consoler et à lui faire oublier un ingrat.

Bacchus eut un temple à Naxos : on en voit encore la porte et les fondemens (1) sur une petite île voisine de la fontaine d'Ariadne. Un pont bâti sur une file de rochers unissait, dit-on, cette île à la grande, et permettait à un aqueduc d'y apporter l'eau nécessaire aux prêtres qui habitaient l'enceinte du temple.

En creusant derniérement les fondemens d'une maison et d'un magasin vers le rivage de la mer, au nord du château, on a trouvé une statue de femme, d'une assez belle forme. La tête et les pieds manquaient; le corps avait souffert en quelques endroits, mais la gorge et une partie de la draperie étaient en assez bon état. Nous la vîmes dans la cour parmi des ordures. Le maître de la maison n'en faisait pas grand cas : il avait plusieurs fois été sur le point de la briser pour en employer les morceaux dans la construction de sa maison.

Au nord de l'île, on trouve une statue colossale d'Apollon, encore informe, que le

(1) Tournefort. *Voyage*, tom. 1, p. 219. Choiseul, *Voy. pitt. de la Grèce*, pl. 22.

sculpteur paraît avoir abandonnée anciennement : elle est voisine de la carrière d'où le bloc avait été tiré.

Naxos a éprouvé, comme les autres îles de l'Archipel, toutes les vicissitudes de la fortune. Trop faible pour être long-tems indépendante, elle a été successivement alliée des Athéniens, conquise et ravagée par les Perses, tributaire des Romains, cédée à Rhodes par Marc-Antoine, soumise ensuite aux empereurs d'Orient, long-tems gouvernée par des princes vénitiens, et réunie enfin à l'Empire othoman sous le règne de Selim II.

Les Naxiotes ont conservé le précieux avantage d'être régis par leurs lois et leurs coutumes : ils ont une administration municipale et des juges de leurs choix. Le peu d'importance de leur île et son éloignement de la côte d'Asie n'ont pas permis aux Turcs de s'y établir. La Porte se contente d'y envoyer un vaivode pour y exercer la police, percevoir les impôts et les faire passer à Constantinople.

Naxos, plus libre et plus indépendante que Scio, est cependant bien loin d'avoir atteint le degré de prospérité auquel celle-ci est parvenue. Le commerce n'y est point assez actif; la culture des terres y est trop négligée,

et l'industrie des habitans y est presque nulle. Faut-il en attribuer la cause au mépris que les nobles, possesseurs des meilleurs terrains, montrent pour le travail, mépris qui a malheureusement gagné presque toutes les classes des citoyens?

Fiers de leur antique noblesse, pauvres et orgueilleux, dédaignant également le commerce et l'agriculture, étrangers à l'art militaire, ces seigneurs, issus des premières familles italiennes, voient passer insensiblement, en des mains roturières, leurs châteaux délabrés, leurs terres presqu'incultes, sans songer à réparer, par le travail, les pertes qu'un accident imprévu ou leur inconduite leur occasione assez souvent.

La population de l'île, suivant les notes que les principaux habitans nous ont communiquées, excède dix mille ames. La ville en contient à peu près deux mille : le reste est répandu dans quarante-un villages. Les droits qu'elle paie pour les terres, le karatch et la douane, montent à près de quarante bourses (40,000 fr.), sans comprendre quelques frais qu'elle est obligée de faire annuellement lorsque le capitan-pacha est mouillé avec son escadre au port de Trio ou de Drio dans l'île de Paros.

Le nombre des Catholiques diminue tous les jours : on en compte à peine six cents établis à la ville. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient encore un archevêque, un coadjuteur, six chanoines, un curé et plusieurs vicaires. Ils ont aussi une maison de lazaristes pour l'instruction de la jeunesse, un couvent de capucins, un couvent de cordeliers et un couvent de religieuses cloîtrées. Le nombre des Grecs au contraire augmente, et leur clergé est beaucoup plus nombreux et plus riche que celui des Latins. Ici toutes les cérémonies religieuses se font avec le plus grand appareil et la plus grande liberté. La Porte ne s'inquiète guère de ce qui se passe dans l'île, pourvu que l'impôt soit réguliérement payé, et que tout plie à l'aspect du plus mince de ses officiers.

Le séjour de Naxie serait un des plus agréables de l'Archipel, si les habitans trop oisifs ne se déchiraient entr'eux, si le clergé des deux églises, trop nombreux pour un lieu si resserré, ne fomentait lui-même les haines et n'entretenait les divisions. L'étranger s'aperçoit bientôt que les prêtres des deux cultes gouvernent ce pays avec une verge de fer, et rendent, sans le vouloir, les habitans plus méchans que dévots, plus pro-

cessifs, plus tracassiers que justes et humains.

L'île est parsemée de hautes montagnes, dont la base est schisteuse ou granitique. Le marbre blanc et la pierre calcaire dure reposent partout sur le schiste, et donnent naissance à un grand nombre de sources qui arrosent et fertilisent les plaines. La plus haute de ces montagnes est celle de *Jupiter*, que les habitans nomment *Dia* ou *Zia*. Nous nous y transportâmes avec l'agent de la République : elle est à trois lieues à l'est de la ville. Nous vîmes, en passant, le marbre qui porte l'inscription dont Tournefort a parlé. Nous nous enfonçâmes dans une gorge un peu escarpée, et nous parvînmes à une grotte de beau marbre blanc que beaucoup de voyageurs ont visitée, à en juger par leur nom gravé à l'entrée et dans l'intérieur.

Cette grotte, que les habitans de Naxie regardent comme un lieu sacré, où les Bacchantes du pays venaient célébrer leurs fêtes et leurs mystères, ne présente aujourd'hui rien de remarquable. On voit des stalactites dans l'intérieur, semblables à toutes celles des grottes calcaires; des encombremens en divers endroits; quelques blocs de marbre détachés; au dehors un lieu extrêmement solitaire, peu de verdure, la cime de la mon-

tagne de Jupiter presque coupée à pic, une jolie espèce de campanule (1) sur les fentes des rochers; un peu plus loin quelques chênes, beaucoup d'érables à feuilles trilobées (*acer creticum*).

Le haut de la montagne est inaccessible de ce côté: nous en fîmes le tour, et après quelques heures de fatigue, nous parvînmes au sommet, précisément à l'endroit où Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, a fait graver son nom et une inscription que le tems a déjà effacée. Rien de si beau que l'horison qui se présentait à nous: nous avions sous nos yeux le plan de l'île, nous distinguions la plupart de ses montagnes: on nous fit observer *Corono*, qui prit son nom de la nymphe Coronis, nourrice de Bacchus. Partout des plaines fertiles, des vallons arrosés, des villages bien bâtis, des chapelles en bon état, contrastaient avec des roches blanchâtres, des collines arides, et formaient divers tableaux sur lesquels nos regards ne pouvaient se fixer, tant le spectacle de la mer et de ses îles était beau, était imposant.

Notre vue se portait, malgré nous, sur un

---

(1) Elle est figurée par Tournefort, *Voy. au Lev.* tom. I, p. 243.

grand nombre d'îles plus ou moins élevées, plus ou moins étendues. Nous avions Myconi au nord : nous voyions au-delà, au nord-nord-ouest, Tine et Andros; Sira et Jura se détachaient au dessous : nous découvrions, vers le nord-ouest, Cherpho, Thermie et Zéa; à l'ouest, Paros, Antiparos et Siphante ; au sud-ouest, l'Argentière, l'île brûlée et Milo : Nio et Santorin étaient au sud; Policandre et Siquino au sud-sud-ouest; Amorgo et Stampalie, au sud-est; Calmino et Léro, à l'est ; Pathmos et Nicarie, au nord-est; enfin, dans presque tous les sens, nous voyions quelques îlots et quelques rochers épars qui ne peuvent intéresser que les navigateurs.

Nous rencontrâmes quelques troupeaux sur le revers de la montagne : c'était le petit mouton d'Italie et de Provence, à laine courte et grossière : c'était une petite espèce de chèvre, dont les pauvres mangent la chair, dont les riches n'estiment que les jeunes chevreaux. Nous n'avons rien vu de plus sauvage que les bergers, rien de plus farouche que leurs femmes. Ils étaient bien loin de ressembler à ceux qui habitaient autrefois le mont Ida, la belle vallée de Tempé ou les rives fleuries du Méandre. Nous eumes de la peine à obtenir quelques verres de lait, dont nous avions

grand besoin : il fallut prier long-tems et payer d'avance. Mais est-ce leur faute, s'ils sont durs et méfians ? Ils ont si souvent ouï parler des Turcs, qu'ils croient aussi injustes, aussi méchans qu'eux tous les hommes qu'ils ne connaissent pas.

Les femmes de Naxie, à l'imitation de celles de Scio, se plaisent à tenir dans la bouche une substance inodore que leur île produit : elles la mâchent et la retournent dans tous les sens, comme les autres font à l'égard du mastic. La plante qui la fournit, est connue par les botanistes, sous le nom d'*atractylis gummifera :* elle ne s'élève point et fleurit à la fin de l'été.

Cette substance a été improprement nommée gomme : soumise à quelques expériences, elle m'a paru approcher plutôt des résines que des gommes, ou pour mieux dire c'est une substance particulière qui tient plutôt de la gomme élastique que de toute autre. Le citoyen Desfontaines a observé que les Arabes et les Maures la recueillent aux environs d'Alger, et en font de la glu ; mais il ignore les procédés qu'ils emploient. La racine de cette plante offre un aliment aussi sain que nourrissant.

Les collines et les côteaux de Naxos sont

couverts de myrtes, d'arbousiers, de lentisques, de mille-pertuis, de sarriètes, de genêts épineux, d'arbustes légumineux et de plusieurs espèces de cistes, parmi lesquels on remarque abondamment celui qui fournit le ladanum. Les ruisseaux sont bordés de lauriers-roses, d'agnus-castus, de platanes. Comme la saison s'avançait, notre récolte de plantes fut moins considérable qu'à Scio. Nous avons trouvé cependant sur les rochers l'œillet frutiqueux de Crète et une belle espèce de centaurée, remarquable par ses fleurs pourpres, fort grandes; par ses feuilles cotoneuses, en lyre à la partie inférieure de la tige, et ovales à la partie supérieure, avec une ou deux dents opposées vers leur base. Les écailles du calice sont ciliées, et la plante est haute de un à deux pieds (1).

On voit à la partie orientale de l'île une mine assez abondante d'émeri commun, que quelques capitaines anglais achètent, en passant, à très-bas prix. Cette substance métallique conviendrait bien mieux aux capitaines français, qui lestent en pierres leurs navires chargés d'huile ou de coton.

---

(1) Centaurea atro-purpurea, *calycibus ciliatis, foliis inferioribus lyratis, supremis ovato-lanceolatis, basi appendiculatis, floribus purpureis.*

Nous avons trouvé dans la plupart des ruisseaux un crabe que nous avons revu à Alep, dans la Mésopotamie et en Perse : nous en donnerons ailleurs la description et la figure.

Le séjour que nous fîmes à la campagne avec l'agent de la République, nous fournit l'occasion d'observer les procédés des cultivateurs, relatifs à la caprification. Ils consistent simplement à placer sur les figuiers qui ne produisent que la seconde figue, les espèces connues sous le nom de *figues-fleurs* ou figues premières, qui paraissent et mûrissent un mois ou un mois et demi avant les autres. Les secondes figues mûrissent, comme on sait, vers la fin de thermidor, et se succèdent sans interruption jusqu'à la fin de vendemiaire et même plus tard. Les Grecs enfilent ensemble dix à douze de ces premières figues, et les suspendent en divers endroits du figuier dont ils veulent féconder les fruits. Cette opération, dont quelques auteurs anciens et quelques modernes ont parlé avec admiration, ne m'a paru autre chose qu'un tribut que l'homme payait à l'ignorance et aux préjugés. En effet, dans beaucoup de contrées du Levant, on ne connaît pas la caprification : on ne s'en sert point en Italie, en France, en Espagne : on la néglige depuis peu dans quel-

ques îles de l'Archipel, où on la pratiquait autrefois, et cependant on obtient partout des figues très-bonnes à manger. Si cette opération était nécessaire, soit que la fécondation dût s'opérer par la poussière séminale qui se répandrait et s'introduirait seule par l'œil de la figue, soit que la nature se fût servie, pour la transmettre d'une figue à l'autre, d'un petit cynips, comme on l'a cru communément, on sent bien que ces premières figues en fleur ne pourraient féconder en même tems celles qui sont parvenues à une certaine grosseur, et celles qui paraissent à peine, et qui ne mûrissent que deux mois après les autres.

Laissons tout le merveilleux de la caprification, et convenons, d'après l'observation, qu'elle doit être inutile, puisque chaque figue contient quelques fleurs mâles vers son œil, capables de féconder toutes les fleurs femelles de l'intérieur, et que d'ailleurs ce fruit peut croître, mûrir et devenir excellent à manger, lors même que les graines ne sont pas fécondées.

Les habitans de Naxos cultivent la vigne au bas des côteaux et dans les plaines qui ne sont pas arrosées. Leur vin est en général de médiocre qualité, parce qu'ils le font mal et

qu'ils ne savent pas le conserver. Il se consomme tout dans le pays : il est rare que les navires européens en prennent en passant.

L'île fournit du blé, des haricots, des féves et quelques autres légumes pour les besoins de l'année.

L'orge est beaucoup plus abondant : il en sort dix à douze mille quintaux par an.

L'huile, dans une bonne récolte, peut faire entrer la valeur de 30 à 40,000 francs : elle est de médiocre qualité.

Les oranges, les citrons et les cédrats ne sont pas si abondans qu'ils pourraient l'être, parce qu'il n'y a point de ville assez considérable à portée pour une grande consommation. Constantinople est trop éloignée ; Smyrne et Salonique en ont dans leur territoire, et reçoivent d'ailleurs ceux de Scio. Cet objet procure cependant chaque année 12 à 15,000 francs.

Les pêches, les abricots, les grenades, les poires, les prunes, les noix, les amandes, les figues, se consomment dans l'île.

Naxos a des moutons et des chèvres pour les besoins des habitans, quelques bœufs de petite taille pour les labours, des mulets et des ânes pour les charois. La laine est de mauvaise qualité, comme toute celle de

l'Archipel, et se consomme dans le pays.

Le fromage est un article d'exportation assez considérable : on le fait monter à 8 ou 10,000 francs : il va à Constantinople, à Smyrne et à Salonique.

Le coton est peu cultivé : quelques particuliers en recueillent pour des bas, des bonnets et quelques toiles grossières que l'on fait dans le ménage. Il en est de même de la soie et du lin.

Le miel et la cire se consomment dans l'île.

Il y a au sud de la ville une petite saline où l'on fait quelques chargemens de sel pour la capitale. La Porte s'en est emparée, et en afferme le produit au douanier. Le sel s'y vend à peu près aux habitans, à raison de 2 francs les soixante livres.

Nous ne voulûmes pas quitter Naxie sans faire une course à Paros, sans observer ses montagnes de marbre, sans voir ses ports, sans jeter un coup-d'œil sur ses habitans. Autrefois l'une des plus importantes des Cyclades, cette île avait encore une population assez considérable lorsqu'elle fut soumise à l'Empire othoman par Barberousse : mais elle a tellement souffert depuis cette époque par le pillage des Turcs, par le despotisme du gouvernement, par le séjour qu'y fait chaque

année l'escadre du capitan-pacha, que ses habitans ont disparu insensiblement, et qu'elle n'offre presque plus aujourd'hui que des champs incultes et des villages en partie détruits. Les Vénitiens ont aussi beaucoup contribué, pendant la guerre de Candie, à sa dépopulation, en la ravageant et en détruisant presque tous les oliviers qui en fesaient la principale richesse.

Paros avait encore six mille habitans au commencement du siècle : on en compte à peine deux mille aujourd'hui. Les consuls européens se sont retirés depuis long-tems ; les Catholiques se sont enfuis, et les Grecs qui restent, paresseux et misérables, se voient exposés chaque année au bâton des chefs de l'escadre du capitan-pacha, au fer des matelots, à la rapacité de tous.

Paros est à deux lieues ouest de Naxos : son étendue est beaucoup moins considérable ; mais elle a en proportion une plus grande quantité de terres cultivables. Ses montagnes sont moins élevées, ses côteaux moins arides, et ses plaines seraient aussi fertiles si elles étaient aussi bien arrosées.

Le port de *Naussa*, situé au nord, est un des plus beaux et des plus vastes de l'Archipel. On y voit encore les restes des batteries

que les Russes avaient élevées pour en défendre l'entrée, lorsque, maîtres de l'Archipel dans leur pénultième guerre avec les Turcs, ils avaient fait de Paros l'entrepôt de leurs forces.

Ce port est mal-sain en automne et vers la fin de l'été, à cause de quelques marécages qui se trouvent au fond. L'armée russe en souffrit tellement, qu'elle fut obligée de le quitter, après y avoir perdu un grand nombre de matelots et de soldats.

Il y a trois ports à l'est de l'île : le premier, nommé *Port de Sainte-Marie*, vers la pointe septentrionale, est à l'abri, par quelques îles, des vents de nord et de sud ; mais il est exposé au nord-est, ce qui empêche les vaisseaux de le fréquenter en hiver.

Le port de *Marmora* se trouve au milieu. On voit près de là le fort Saint-Antoine, dans lequel Vénièri, prince de l'île, soutint pendant long-tems tous les efforts de Barberousse. Il ne céda ce poste important que parce que la garnison manquait de tout et périssait de soif et de faim.

Le port de *Trio* se trouve plus bas : il est, comme le premier, abrité par quelques îles et ouvert au vent de sud. Le capitan-pacha y reste mouillé chaque année plus d'un mois,

jusqu'au

jusqu'au retour des galères et des petits bâtimens qu'il expédie dans les îles voisines, pour lever l'impôt auquel elles sont soumises.

Il n'y a qu'un seul port à l'ouest, au fond duquel la principale ville est bâtie. Les navires un peu gros mouillent au dehors à l'abri de quelques îlots, ainsi que dans le canal étroit qui sépare Paros d'Antiparos.

La ville moderne est bâtie sur les ruines de l'ancienne. Elle n'est aujourd'hui qu'un misérable village, tandis qu'elle était autrefois une des plus grandes, des plus riches et des plus belles villes de l'Archipel; et ce qui vient à l'appui du témoignage des auteurs anciens, ce sont les fragmens de corniches, de chapiteaux et de colonnes que l'on voit épars ou qu'on remarque dans les murs des maisons et des églises modernes.

Le *Marpésus*, situé à l'ouest du port de Marmora, est la montagne la plus élevée de l'île : c'est elle qui fournissait plus particuliérement le marbre que les Grecs retiraient de Paros. On y voit encore près d'une ancienne carrière, le bas-relief ébauché sur la roche dont Tournefort a parlé et dont M. de Choiseul a donné la figure.

Antiparos, connue autrefois sous le nom d'*Oliaros*, n'est remarquable que par l'éten-

due de sa grotte, dont on peut consulter tous les détails dans les deux auteurs que je viens de citer. Mais doit-on la regarder comme une carrière de laquelle on a extrait du marbre pendant long-tems, ou comme une vaste cavité, telle qu'il en existe naturellement dans la plupart des montagnes calcaires? Le silence des auteurs nous laisse dans l'incertitude, et l'inspection des lieux est aussi muette qu'eux à cet égard.

Les habitans de ces deux îles recueillent, pour les besoins de l'année, du blé, de l'orge, du vin, du sésame et quelques légumes. Le coton est la production la plus considérable et la seule qui fournisse aux habitans les moyens de payer leur impôt et de se procurer les denrées qui leur sont nécessaires. Les fruits et les herbages seraient un objet assez important si les Turcs mouillés à Trio, ne s'en emparaient souvent de vive force ou ne les exigeaient à vil prix. Ces deux îles paient un peu plus de 8,000 piastres d'impôt.



CHAPITRE VIII.

Départ de Naxos. Relâche à Nio : productions et industrie des habitans. Départ de cette île. Vue de Sikinos, de Pholégandros. Arrivée à Cimolis. Crainte des habitans. Description de cette île volcanique. Origine de la terre cimolée. Fouille à des sépultures anciennes. Chasse à Polino. Serpens et chèvres sauvages de cette île.

Nous partîmes de Naxie le 20 messidor après midi, et dans quelques heures, à la faveur du vent de nord qui souffle réguliérement en été sur l'Archipel, nous jetâmes l'ancre dans le port de Nio. La distance d'une île à l'autre n'est guère que de quatre lieues ; mais on en compte au moins huit d'un port à l'autre. Celui de Nio est au sud-sud-ouest de l'île, et celui de Naxie est à l'ouest, ainsi que nous l'avons déjà dit.

La ville est à demi-lieue du port, sur une

éminence : elle est assez bien bâtie, et paraît occuper le site de l'ancienne ; car on aperçoit encore quelques restes de vieux murs à sa partie occidentale.

L'île, anciennement connue sous le nom d'*Ios*, est élevée, montagneuse, coupée par quelques vallons et quelques plaines fort peu étendues : elle est beaucoup moins fertile que Paros, et n'a guère que quarante milles de circuit. Sa base est partout schisteuse ou granitique, et la plupart de ses montagnes sont calcaires.

La population de Nio s'élève à trois mille sept cents ames, toutes du rit grec. Il n'y a plus aujourd'hui que deux familles catholiques, en y comprenant celle de l'agent de la nation française ; ce qui fait que la tranquillité publique n'y est jamais troublée, comme dans la plupart des autres îles de l'Archipel, par les menées et les intrigues des prêtres grecs, partout jaloux de la protection que la France accorde aux églises latines.

Nio paie au capitan-pacha près de 9,000 piastres, en y comprenant les présens et autres frais d'usage. Un vaivode grec, nommé par la Porte, est chargé de la perception de l'impôt. Il veille aussi au bon ordre, et administre la justice conjointement avec six primats que

les habitans élisent chaque année dans une assemblée générale.

Cette île, trop peu étendue pour se suffire à elle-même, a presque toujours éprouvé le sort des autres Cyclades. L'histoire ferait peu mention d'elle si Homère, passant de Samos à Athènes, ne fût venu mouiller dans son port et n'y fût mort peu de jours après. Les habitans s'empressèrent de lui élever un tombeau, dont il ne reste depuis long-tems aucune trace.

La plupart des médailles de Nio portent un palmier à leur revers. Cet arbre n'est plus cultivé dans l'île : il est même assez rare dans l'Archipel, et ceux que nous avons vus à Scio, en Crète et à Naxos, n'ont jamais donné des fruits parvenus à maturité. Le climat n'est point assez chaud pour le permettre. Nous ferons même remarquer que la datte mûrit difficilement en Égypte, lorsque l'arbre est trop exposé au vent frais de la mer.

Presque tous les habitans de cette île sont cultivateurs : fort peu d'entr'eux sont marins ou négocians. Actifs et laborieux, ils tirent assez bien parti d'un sol naturellement peu fertile. Ils n'oublient rien pour se procurer des engrais et pour arroser les terrains destinés à leur fournir des herbages et quelques fruits.

Lorsque les travaux de la campagne sont finis ou interrompus, les femmes s'occupent à filer le coton qu'elles recueillent, et à tricoter des bas et des bonnets qu'elles vendent à leurs marchands ou aux étrangers qui abordent dans l'île. Nous ne paraissions jamais dans les rues sans voir accourir des femmes de toutes parts, qui venaient nous en offrir, et qui nous fatiguaient souvent par l'obstination qu'elles mettaient à nous les faire acheter.

Cet amour du travail permet aux habitans de Nio d'acquitter l'impôt avec exactitude, et procure à tous une aisance dont on ne les croirait pas jouir au premier aspect. Ici, comme dans tout l'Empire othoman, une longue et malheureuse expérience a appris aux sujets tributaires, qu'il ne faut pas montrer trop d'aisance, encore moins afficher la richesse : non-seulement les taxes seraient bientôt augmentées, mais la cupidité de quelque officier de la Porte ne pourrait être assouvie que par la ruine de tous les habitans. Les Turcs permettent bien aux *infidèles* de vivre, pourvu qu'ils se laissent arracher tout ce qui excède les premiers besoins de la vie.

L'île fournit du vin, non-seulement à tous ses habitans, mais encore aux na-

vires qui viennent mouiller dans le port.

On recueille, avec une bonne récolte, jusqu'à cinquante mille ocques d'huile de médiocre qualité.

Le blé, l'orge et les légumes ne suffisent ordinairement qu'à la consommation de neuf à dix mois.

On exporte chaque année, pour Ancône et Venise, de huit à dix mille ocques de coton, indépendamment d'un grand nombre de bas et de bonnets qui passent en Italie et dans la Mer-Noire. On fait aussi quelques étoffes de coton qui se consomment dans l'île.

On exporte une petite quantité de cire et de miel.

On élève quatre mille bœufs de petite taille, six mille chèvres, trois cents moutons. Le fromage est un objet peu important d'exportation.

Nous ne restâmes que trois jours à Nio : un petit navire ragusais qui devait aller à l'Argentière, nous détermina à passer à son bord et à nous rendre avec lui dans cette île. Nous fîmes voile le 24 messidor à la pointe du jour, avec un léger vent de sud-est qui nous permit de nous élever autant qu'il était nécessaire pour passer au nord de *Sikinos*. Le calme nous retint ensuite plus de trois heures à un mille

de cette île, jusqu'à ce que le vent de nord, qui souffla, comme à l'ordinaire, vers les neuf heures du matin, nous permit de faire route.

Sikinos est à sept à huit milles à l'ouest-sud-ouest de Nio. Cette île est élevée, montagneuse, peu étendue, et ne contient, à ce qu'on nous a dit, que deux cents habitans. Elle n'a point de port et n'est guère fréquentée aujourd'hui par les Européens. Ses productions consistent en blé, orge, vin, coton et fruits. Elle paie environ 2,000 piastres au capitan-pacha.

Nous aperçûmes bientôt à trois ou quatre lieues au sud, Policandro, autrefois *Pholégandros*, île un peu plus petite et un peu moins productive que Sikinos. Un instant après nous découvrîmes la petite île déserte, nommée autrefois *Lagusa*, et par les Grecs modernes *Cardiotissa*, située à peu près à égale distance de Sikinos et de Policandro. Nous laissâmes à cinq ou six lieues au nord Siphante, connue jadis sous le nom de *Siphnos*, et nous mouillâmes dans la rade de l'Argentière vers les quatre heures du soir, sur environ six brasses d'eau. On mit une amarre à terre et une seule ancre en mer, attendu que le mouillage est très-sûr en été, et qu'il est d'ailleurs abrité dans toutes les saisons,

par l'île *Brûlée*, qui se trouve à deux milles de là (*pl.* 6).

Dans la soirée nous nous rendîmes, avec le capitaine, deux domestiques et deux matelots, au village situé sur une hauteur à un mille de la côte. Nous fûmes bien surpris, en arrivant, de trouver les habitans sous les armes, et surtout de les voir nous coucher en joue pour nous empêcher d'avancer. Nous fîmes demander l'agent français, vieux marin que la nation a placé là pour servir de pilote aux vaisseaux de guerre qui entrent dans l'Archipel. On nous questionna alors, et sur nos réponses il ne fut plus question de guerroyer. Les primats quittèrent leurs armes, vinrent à nous, s'excusèrent, et nous invitèrent non-seulement à entrer dans leur ville, mais ils nous offrirent encore tout ce qui pouvait dépendre d'eux.

Nous ne tardâmes pas à savoir la cause de cette alarme générale : notre apparition à la ville vers les six à sept heures du soir, en nombre que la peur doublait, triplait peut-être, avait fait craindre aux malheureux habitans le retour des voleurs qui naguère étaient venus les dépouiller.

On nous dit qu'une vingtaine de Mainotes les avaient surpris un jour de fête, tandis qu'ils

étaient à boire et à se divertir, et qu'après s'être assurés du petit nombre d'hommes en état de se défendre, ils étaient entrés successivement dans toutes les maisons et en avaient enlevé les effets les plus précieux : ils avaient poussé la cruauté jusqu'à torturer de mille manières les vieillards, les femmes et les enfans pour leur faire avouer le lieu où leur argent était caché. Cette scène d'horreur dura une nuit entière. Le bâtiment qui avait amené ces Mainotes, fit voile le lendemain matin sans que les habitans de l'Argentière, désarmés, pussent faire autre chose que de déplorer leurs tristes destinées et adresser des vœux au ciel pour que ces brigands fussent engloutis, avec tout leur butin, par les flots agités de la mer.

Les Mainotes ou Magnotes sont des Grecs qui habitent la partie méridionale de la Morée, les environs de Sparte, et plus particuliérement la partie qui s'étend depuis Misitre jusqu'au cap Matapan. Faibles restes des Lacédémoniens, ils sont aussi ardens que leurs ancêtres à défendre leur liberté et maintenir leur indépendance. Les Turcs ont obtenu quelquefois un léger tribut de leur part, sans avoir jamais pu les soumettre entiérement. Cultivateurs ou pasteurs, marins ou pirates, suivant les besoins et les circonstances, ils

sont toujours prêts à quitter les petites villes qu'ils occupent sur les golfes de Coron et de Colokythia, pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres et s'établir sur les montagnes.

Avec cette énergie et cet amour de la liberté, on regrette de voir parmi eux des brigands qui, non contens de faire la guerre aux Turcs qui les ont injustement dépossédés d'une partie de leur territoire, vont encore quelquefois piller les malheureux Grecs des petites îles de l'Archipel, qu'un même intérêt et une même religion devraient bien plutôt réunir contre leurs ennemis communs.

L'Argentière, anciennement connue sous le nom de *Cimolis*, a reçu le nom qu'elle porte aujourd'hui sur nos cartes, d'une mine d'argent que l'on dit avoir été exploitée pendant long-tems avec succès. Dans l'intention de satisfaire notre curiosité à cet égard, nous questionâmes l'agent de la République, les primats et quelques habitans. Tous nous répondirent qu'ils en avaient effectivement entendu parler aux vieillards, mais que la foudre qui était tombée dessus, n'en avait plus laissé de traces. Les recherches que nous avons faites à ce sujet, pendant notre séjour dans l'île, ont été infructueuses : nous n'avons rien vu qui eût la moindre apparence de mine;

de sorte que nous douterions de son existence si la réponse mal-adroite des habitans ne nous avait paru dictée seulement par l'intérêt qu'ils ont de la cacher aux Turcs qui seraient tentés peut-être de l'exploiter s'ils en avaient connaissance; ce qui les attirerait dans l'île, et serait une cause perpétuelle de vexations.

L'histoire de cette île se confond avec celle de Milo, dont elle a toujours suivi le sort, et dont elle est d'ailleurs très-voisine. Elle n'a guère au-delà de dix-huit milles de tour et de deux cents ames de population. Aride, montagneuse et volcanique, on ne voit ni plaines ni vallons ni terres arrosées dans toute son étendue, rien en un mot qui puisse en rendre le séjour un peu agréable aux habitans. Quelques vignes éparses, fort peu d'oliviers et de mûriers, beaucoup de terres incultes, très-peu qui soient propres à la culture de l'orge, du froment et du coton : voilà ce que l'Argentière présente d'abord à l'œil du voyageur ; mais la trace des feux souterrains qui ont agi sur elle, tantôt avec lenteur, tantôt d'une manière violente, méritent sans doute de fixer quelques instans l'attention du naturaliste.

La ville est située sur une roche de porphyre rouge, très-peu altéré par l'action du

feu. La pâte de ce porphyre est très-dure, et susceptible encore d'un assez beau poli; mais le feld-spath que l'on y voit disséminé en petits points blancs, est en partie décomposé. On trouve aux environs, d'autres porphyres d'un vert clair et d'un vert foncé, moins beaux et moins durs que le précédent. A l'ouest et au sud de la ville, on voit partout d'autres roches de porphyre, blanches ou rougeâtres, plus ou moins décomposées. Celle qui a atteint le dernier degré de décomposition, est friable, douce au toucher, peu pesante : elle se divise bien dans l'eau, et paraît avoir sur le linge et sur les étoffes les propriétés de la meilleure terre à foulon. C'est elle que les Anciens ont connue et désignée sous le nom de terre *cimolée* ou terre de *Cimolis* (1).

Les marins qui abordent à cette île, ainsi

---

(1) Le citoyen Vauquelin, membre de l'Institut national, chimiste très-distingué, à qui j'ai communiqué cette terre, en a fait l'analyse. Il a trouvé sur cent parties :

1. Silice	79 parties.
2. Alumine	5
3. Chaux	4
4. Muriate de soude	2
5. Eau	10
TOTAL	100

que les habitans, font usage de cette terre en guise de savon, et en obtiennent les mêmes résultats. Ils préfèrent cependant celle que l'on prend au fond de la mer, dans la rade même, parce qu'elle est plus pure, qu'elle se délaie plus promptement dans l'eau, et qu'elle décrasse le linge beaucoup mieux que l'autre (1).

La terre cimolée, prise sur la roche dont je viens de parler, présente dans sa cassure la portion de trap distincte du feld-spath. On y voit quelques aiguilles de schorl noir, non décomposées; et ce qui ne laisse aucun doute sur l'origine de cette roche, c'est qu'on la suit dans toutes les altérations qu'elle a éprouvées, depuis le beau porphyre rouge presqu'intact, jusqu'au dernier état de décomposition dont je viens de parler.

Aucune roche ne paraît ici bouleversée par l'action du feu; celles qui sont coupées à une

---

(1) Celle-ci a donné au citoyen Vauquelin, sur cent parties :

1. Silice	68
2. Alumine	20
3. Muriate de soude	5
4. Eau	7
TOTAL	100

grande profondeur, sur un terrain en pente, sont toujours en grande masse, et ne présentent jamais ni couches ni bancs; tandis que dans les autres parties de l'île, au nord-ouest par exemple, on voit partout des couches régulières, des fragmens de roches de diverse nature, plus ou moins altérées et mêlées avec des cendres volcaniques, des laves solides ou poreuses. On aperçoit des couches de pierres-ponces, dont la plupart sont en poussière.

Il est bien évident qu'une partie de l'île a été jadis travaillée et altérée par l'action lente et insensible des feux souterrains, ou par les vapeurs qu'ils ont élevées, ainsi que nous le verrons bientôt à Milo, et que l'autre a été recouverte par les matières qu'un volcan a vomies et déposées par couches régulières, ainsi qu'on le voit pareillement à Milo et surtout à Santorin.

Le lendemain de notre arrivée à Cimolis, les primats nous conduisirent à plus d'une lieue de la ville, à l'ouest de l'île, dans un endroit voisin de la mer, où nous aperçûmes des fragmens de briques et de poterie, qui nous auraient indiqué suffisamment la position de l'ancienne ville, si la tradition, chez les habitans, avait pu nous laisser quelques doutes à cet égard. Nous vîmes sur un banc

de lave d'un gris jaunâtre, que l'on prendrait au premier aspect pour une argile chargée de matières salines; nous vîmes, dis-je, une quarantaine de fosses creusées les unes à côté des autres, et un peu plus loin, sur un tertre de même nature, d'autres fosses qui nous parurent avoir été récemment fouillées: celles-ci contenaient des charbons, des ossemens humains brûlés et des fragmens de vases de terre. Il y avait à l'un des côtés de ce tertre une ouverture quarrée, qui nous conduisit dans une grotte où nous trouvâmes quatre sarcophages simples, de grandeur inégale, d'une lave blanche, porphyrique, assez dure et cependant assez facile à tailler. Leur couvercle manquait; mais ils étaient d'ailleurs assez bien conservés : ils avaient cinq à six pieds de longueur, sur deux et deux et demi de largeur. La grotte avait la forme d'un quarré long, de quinze pieds de profondeur, précédée d'un vestibule quarré de huit pieds de largeur.

Cette découverte nous donna l'idée de faire creuser au dessus du tertre, dans les endroits où la terre retentissait sous nos pieds et ne paraissait pas avoir été remuée. Notre tentative fut heureuse : les premiers coups de bêche nous procurèrent quelques figures de terre cuite

cuite grossières, assez mal conservées, telles qu'un crapaud, un sphinx et un coq, ainsi qu'un petit vase à anse, dans le genre étrusque. Comme il était tard, et que nous n'avions avec nous qu'un seul homme que les primats avaient eu la complaisance de faire venir d'un champ voisin, nous résolûmes de nous en tenir ce jour-là à nos premiers essais, et de revenir le lendemain avec une vingtaine d'ouvriers, afin de remuer tout le tertre et tâcher de découvrir quelque catacombe où personne n'eût pénétré avant nous.

Le capitaine du navire sur lequel nous étions venus à Cimolis, nous engagea de nous embarquer dans son canot; ce qui nous évitait le désagrément d'aller à pied ou de monter, comme la veille, sur des ânes qui n'avaient ni brides ni licols, et sur lesquels on avait mis, pour selles, des bâts fort incommodes, garnis de quatre pièces de bois longitudinales, tels que nous les avons vus dans presque toutes les îles de l'Archipel.

Lorsque nous eumes doublé le cap le plus voisin de Milo, vers les huit heures du matin, le vent de nord qui nous était contraire, et la mer un peu trop agitée pour un simple canot, nous obligèrent de débarquer près de ce cap, dans un endroit où nous trouvâmes,

à quelques toises au dessus du niveau de la mer, une couche de terre contenant des coquilles fossiles, à moitié décomposées, du genre de la Perne, semblables à celles du Piémont, figurées par Langius, dont l'analogue n'est pas connu des naturalistes. Ces coquilles sont très-épaisses : on trouve souvent les deux valves ensemble, mais presque toujours cassées et en mauvais état.

Comme il était déjà tard, nous doublâmes le pas, afin de disposer le plus tôt possible nos ouvriers, selon les fouilles que nous voulions entreprendre. Nous fîmes déblayer aux uns une catacombe que nous soupçonnâmes se trouver à peu de distance de celle que nous avions vue la veille. Les autres creusèrent sur le tertre même où nous avions trouvé déjà quelques figures.

La catacombe entiérement déblayée, nous ne vîmes, au fond, qu'un sarcophage taillé dans le banc de lave, et un vase de poterie grossière, à col étroit, qui fut brisé par la mal-adresse de l'ouvrier. Ceux qui travaillaient sur le tertre, fouillèrent dans plusieurs fosses, à la profondeur de trois pieds, sans trouver autre chose que des cendres, des charbons, quelques restes d'ossemens et des fragmens de vases de terre de toute forme et de

toute grandeur. Nous regrettâmes beaucoup, entr'autres, un grand vase brun, dans le genre étrusque, sur lequel étaient plusieurs figures d'hommes peintes en rouge. Nous fîmes encore quelques tentatives aux environs sans rien découvrir d'intéressant.

Nous apprîmes les jours suivans, que tout ce terrain avait été fouillé plusieurs fois, tantôt par les habitans de l'île, qui croyaient y trouver des trésors enfouis par leurs ancêtres, tantôt par quelque voyageur que la curiosité avait, comme nous, amené dans l'île. Le cit. Fauvel, que nous avons vu quelques années après à Athènes, nous dit avoir fait aussi diverses fouilles à Cimolis, par ordre de M. de Choiseul, alors ambassadeur à Constantinople, qui lui avaient procuré quelques pièces de monnaie et quelques ornemens à l'usage des femmes.

Indépendamment de la tradition, des sépultures et des fragmens de brique et de poterie, qui indiquent, d'une manière incontestable, le site de l'ancienne ville, il y a sur la côte, à cet endroit, des travaux assez considérables, des coupures, des canaux dans le banc de lave, pour donner probablement passage à des bateaux, et des grottes pour les mettre à l'abri de la pluie et du

soleil. A deux ou trois cents toises de la mer, on voit des cavernes creusées à main d'homme dans une couche de pierre-ponce, qui ont été probablement des lieux d'habitation ou de sépulture à des époques que l'histoire a passées sous silence. Nous aurons souvent occasion de parler de semblables cavernes dans le cours de nos voyages, et de présenter nos conjectures à cet égard.

Les habitans de cette île sont si misérables, qu'ils ont bien souvent de la peine à payer 15 ou 1600 piastres d'impôt que le capitan-pacha prélève annuellement sur eux. Le coton est presque le seul objet qui leur procure quelque argent. Les femmes sont occupées, pendant toute l'année, lorsque les travaux de la campagne le permettent, à le filer au rouet, quelquefois à la quenouille, et à tricotter des bas pour les Européens. Les marins trouvent dans toutes les saisons, des porcs, des volailles et des œufs à acheter pour la provision de leurs navires ; ils trouvent quelquefois aussi des plaisirs qui les retiennent trop long-tems dans la rade, et leur font oublier leur devoir ainsi que les intérêts de leurs armateurs.

L'habit des femmes (*pl.* 11) est aussi remarquable dans cette île, que dans presque

toutes les Cyclades : la jupe n'atteint pas le genou ; la chemise descend à peine jusqu'à mi-jambe, et laisse voir une large culotte fixée d'une part à la ceinture, et de l'autre au dessous du genou : les jambes sont chaussées de deux paires de bas rembourrés de manière qu'elles paraissent enflées. La gorge est cachée sous un corset piqué et baleiné ; une pièce de velours, de satin ou de drap, garnie d'une dentelle en or, en argent, ou relevée d'une simple broderie, leur orne tout le devant, et, dans la grande parure, deux larges manches brodées sont fixées au corset, et descendent de chaque côté jusqu'à mi-cuisse. Tout le bras n'est couvert, en été, que par la manche de la chemise. La tête est enveloppée d'un mouchoir qui passe au dessous du menton, et laisse bien à découvert une figure assez souvent jolie.

Polino, vulgairement connue sous le nom d'*Ile brûlée*, présente la même organisation que Cimolis. On y voit partout des porphyres décomposés, des roches blanches ou rougeâtres, partout des traces du volcan qui a agi sur elle et sur les îles voisines. Située au sud-est de Cimolis, à l'est-nord-est de Milo, elle est peu étendue, déserte et entiérement privée d'eau. Quoiqu'elle soit couverte d'herbes

et d'arbustes, les habitans de Cimolis n'osent y faire paître leurs troupeaux, parce qu'ils sont persuadés que les serpens, qui y sont très-nombreux, les feraient bientôt périr, et cependant ils avouent qu'on trouve à Polino des chèvres sauvages qui multiplient abondamment et qui bravent le venin de ces reptiles.

Il était intéressant de savoir s'il y avait en effet des chèvres sauvages dans cette île, et si les serpens qui s'y trouvaient, étaient aussi dangereux que les habitans de Cimolis nous le disaient. Nous résolûmes en conséquence de faire une partie de chasse le 27 messidor, et d'emmener avec nous deux Grecs que l'on nous désigna, comme très-capables de nous seconder. Les primats nous annoncèrent en plaisantant, qu'il existait chez eux une loi, par laquelle on ne pouvait chasser à Polino sans leur permission, et sans leur faire part, au retour, de la moitié du gibier. Nous nous soumettons volontiers, leur dîmes-nous, à cette loi; nous garderons seulement la dépouille des quadrupèdes que nous tuerons, et nous vous donnerons tout le reste. C'était, comme on verra bientôt, *vendre la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre.*

Le citoyen Bruguière, peu fait aux fatigues d'une pareille chasse, se contenta d'herboriser, et de ramasser quelques graines et quelques coquilles terrestres, tandis que je parcourus plusieurs fois les endroits les plus scabreux de l'île. Mes guides, semblables à deux chiens, furetaient partout, visitaient tous les rochers, entraient dans tous les buissons, et montraient une ardeur digne d'un meilleur succès. Ils firent bien lever quelques-uns des quadrupèdes que nous cherchions; mais je ne pus jamais les atteindre : souvent même je ne pus les voir parmi les rochers qu'ils habitent. Je tirai sur eux quelques coups de fusil à bale, de fort loin, sans leur faire aucun mal. Je crus reconnaître, dans ces prétendues chèvres, le mouflon, que l'on sait être commun en Crète, à Naxos et dans tout le midi de l'Europe.

Notre chasse aux serpens fut plus heureuse : j'en coupai un en deux d'un coup de fusil : vers le soir mes guides en prirent un autre d'une espèce différente, qui appartient au genre *Boa* de Linné; mais nous ne pûmes découvrir la vipère que nous cherchions, et qui se trouve plus ou moins abondante dans toutes les îles de l'Archipel.

Le boa (*pl.* 16, *fig.* 2 *A. B.*) a le corps cy-

lindrique, d'un gris jaune, marqué de taches noirâtres, nombreuses, irrégulières. La tête est ovale, obtuse; le museau est formé par une écaille triangulaire, large, courte; les deux écailles qui viennent après, sont pareillement larges et courtes : celles qui couvrent le corps, sont petites, rondes, égales, presque hexagones, unies : les abdominales, au nombre de cent soixante-douze, sont courtes et étroites. Les yeux sont petits et enfoncés. La langue est fourchue, et la lèvre inférieure est arrondie. La queue est obtuse, très-courte. Les écailles caudales sont au nombre de vingt-deux (1).

La bouche de ce boa n'est point munie de crochets; ce qui doit le faire placer parmi les espèces qui ne sont point venimeuses.

(1) *Boa* turcica *griseo-flavescens, cauda brevissima, scutis dorsalibus minimis rotundatis sub hexagonis.*



CHAPITRE IX.

Arrivée à Milo. Description de cette île. Son volcan, ses grottes, ses eaux minérales. Situation de l'ancienne ville. Nombreuses catacombes qui se trouvent aux environs.

Nous partîmes le 28 messidor de Cimolis avec le bateau destiné à communiquer avec Milo, et à transporter les personnes qui se rendent assez fréquemment d'une île à l'autre. Nous débarquâmes dans une heure et demie au quartier nommé *Apollonia*, où des mulets que les primats de Cimolis avaient fait demander à ceux de Milo, nous attendaient depuis quelque tems. Le trajet est d'environ deux lieues, quoiqu'il n'y ait pas un mille de distance dans les points les plus rapprochés de ces deux îles.

La côte sur laquelle nous abordâmes, nous offrit un banc assez solide de terre jaunâtre, parsemée de trois espèces d'oursins fossiles, de térébratules pétrifiées et de plusieurs autres fragmens de coquilles. Il y avait aux

environs, des pierres-ponces et diverses laves. Les grottes, creusées à main d'homme, sont assez communes sur cette côte, et semblent indiquer qu'il y a eu jadis quelques habitations à cette partie de l'île : elles ont été formées, comme à Cimolis, dans une couche de pierre-ponce assez facile à travailler.

Il fallut plus de trois heures pour nous rendre à la ville par un mauvais chemin. Tout ce qui s'offrit à nous est volcanique. Nous vîmes partout des porphyres plus ou moins décomposés, des terres blanches, assez semblables à celles de Cimolis; des laves grises, pesantes, en grande masse : nous aperçûmes en quelques endroits des indices de mine de fer à petits grains, des filons de spath-pesant, mêlés avec une terre rouge : nous traversâmes des collines incultes, sèches et arides : nous passâmes dans une gorge assez rapide, où des rochers énormes de lave, suspendus sur nos têtes, menaçaient à chaque instant de nous ensevelir. Nous découvrîmes enfin une assez jolie plaine, au milieu de laquelle était une ville qui ne le cédait naguère à aucune autre de l'Archipel, mais qui ne présente presque plus que des ruines aujourd'hui.

Nous fûmes frappés, en y entrant, de voir

de toutes parts des maisons écroulées, des hommes boursoufflés, des figures étiques, des cadavres ambulans. Partout l'image de la destruction et de la mort s'offrait à nos regards. A peine quarante familles, la plupart étrangères, traînent leur malheureuse existence dans une ville qui comptait encore cinq mille habitans dans ses murs au commencement du siècle dernier.

Tournefort avait reconnu en 1700, que l'air de Milo était mal-sain, et que les habitans y étaient sujets à des maladies dangereuses; mais cette insalubrité de l'air doit avoir bien augmenté depuis cette époque, soit par l'effet des eaux croupissantes qui se trouvent entre la ville et le fond du port, soit par les exhalaisons malfaisantes qui s'élèvent sans cesse à l'est et au sud, d'un sol travaillé par les feux souterrains. On peut ajouter à ces causes d'infection et de mortalité, la mauvaise qualité des eaux de puits et de citerne dont les malheureux habitans de cette île sont obligés de faire usage.

Quoique nous ne fussions pas dans la saison la plus mal-saine de l'année, on nous avait cependant prévenu du danger qu'il y avait de coucher deux ou trois nuits à la ville; ce qui nous détermina à aller le soir

même au monastère de Sainte-Marine, *Ayia Marina*, situé à peu de distance de la montagne Saint-Élie.

Nous marchâmes pendant demi-heure dans la partie de la plaine qui s'étend de la ville à la mer ; nous côtoyâmes des marécages et une saline peu étendue ; nous vînmes passer sur les bords escarpés de la côte méridionale du port ; nous traversâmes ensuite une petite plaine aride, autrefois cultivée, parsemée de fragmens de pierre-ponce ; puis en nous élevant et suivant toujours la direction de l'ouest, nous vîmes des bancs de terres blanches, volcaniques, assez semblables à celles de Cimolis, qui furent suivis par des bancs considérables de granits chargés de points vitreux. Tout le sol est couvert de petits grains de verre qui se détachent de ces granits avec assez de facilité.

On distinguait assez mal les traces du chemin, tant le sol est scabreux et uniforme : nos mulets avaient de la peine à s'y cramponner. Il est curieux de voir ces animaux se tirer des plus mauvais pas sans jamais broncher. Tantôt presque droits sur leur croupe, ils s'élancent sur des rochers élevés, presque perpendiculaires, et tantôt ils descendent des pentes rapides, si ce n'est avec la même pres-

tesse, du moins avec beaucoup de précision. Le seul danger qu'on ait à courir, en se servant de ces animaux, vient moins de leur part que de leurs conducteurs. Ceux-ci, accoutumés à les piquer avec un aiguillon dont leur bâton est armé, ne peuvent se présenter d'un côté sans que l'animal, effrayé, ne veuille s'élancer de l'autre. Quelle que soit la position dans laquelle on se trouve, ces conducteurs sont si peu attentifs, si peu prévoyans, que, piquant souvent leurs mulets mal à propos, ils sont cause qu'ils se cabrent sur les bords des précipices que l'on a sous les pieds, et causent au cavalier une frayeur encore plus grande que n'est le danger.

Nous avancions à travers l'amoncellement de ces roches : nous avions à notre droite le port dont nous mesurions bien l'étendue ; au-delà, le village de *Castro* ou de *Sifours* perché au sommet d'une colline élevée, pyramidale. Devant nous, le mont Saint-Élie se montrait presqu'entier à nos yeux (1). Nous traversâmes encore un banc de laves très-dures, très-pesantes, d'un gris noirâtre, après lequel nous nous trouvâmes sur un sol terreux

---

(1) Il est beaucoup plus à l'ouest qu'il n'est marqué sur la carte de M. de Choiseul.

d'où nous découvrîmes le monastère où nous avions résolu de passer la nuit.

A un quart de lieue du monastère, nous vîmes exploiter du beau gypse dans une couche de terre profonde, mélangée de cendres volcaniques, de fragmens de pierre-ponce et de pouzolane. Cette couche terreuse s'étendait à une grande distance, et laissait voir, à plusieurs endroits, des excavations d'où on avait pareillement extrait la pierre à plâtre à des époques différentes.

Les religieux nous reçurent très-bien et nous traitèrent de leur mieux. Nous bûmes chez eux une eau très-bonne, un vin excellent; et quoiqu'ils fassent toute l'année mauvaise chère et qu'ils ne se nourrissent ordinairement que de fromage, d'olives, d'escargots, de légumes et de fruits, nous y trouvâmes des volailles, des œufs, des herbages, du miel délicieux : on nous servit en même tems des oranges, des abricots, des prunes et du raisin. On peut manger chez eux de l'excellent mouton, des agneaux, des chevreaux. Le lait y est fort bon, le gibier abondant, et, ce qui vaut bien mieux sans doute, l'air, à cette partie de l'île, est très-pur et très-sain. La figure vermeille de tous les caloyers montrait assez que les exhalai-

sons malfaisantes de la plaine ne pouvaient les atteindre.

Le lendemain, au lever du soleil, nous fûmes nous promener avec le supérieur autour du monastère. Nous vîmes passer quelques bœufs que l'on menait paître sur le chaume. Un troupeau de moutons allait brouter sur les montagnes d'alentour, et l'on conduisait en même tems, dans les bois voisins, une assez grande quantité de chèvres. Les orges et les blés étaient coupés depuis long-tems : une partie était déjà foulée et renfermée ; l'autre ne pouvait tarder de l'être. Nous parcourûmes quelques vignes, quelques vergers d'oliviers et quelques champs couverts de coton. Le raisin commençait à noircir, les oliviers paraissaient chargés de fruits, et le coton faisait espérer une bonne récolte.

En nous éloignant des champs cultivés, nous retrouvâmes partout des productions volcaniques, et à peu près les mêmes végétaux que nous avions vus dans les autres îles : la pimprenelle-épineuse, des thyms, des serpolets, des sarriètes, des cistes, des arbousiers, des myrtes, des lentisques. Nous prîmes quelques graines et quelques coquilles terrestres, après quoi nous revînmes au logis. Le supérieur nous fit entrer dans le

jardin : quelques religieux s'y étaient rendus dès la pointe du jour afin de l'arroser : il était vaste et assez bien entretenu : une partie était plantée d'orangers, de cédrats, de citronniers, de figuiers et de plusieurs autres arbres fruitiers ; l'autre partie était destinée au jardinage.

Il était tems de déjeûner et de partir. On nous servit un chevreau farci avec de la viande et du lard hâchés, avec des pignons, des raisins secs et du riz : on apporta ensuite un pilau fait avec une poule très-grasse, puis du miel, des confitures au cédrat et les fruits de la veille. On nous donna un vin blanc délicieux et de l'excellent café. Nous aurions volontiers passé quelques mois avec ces bons religieux, si nous n'avions eu d'autres pays à voir, d'autres contrées à parcourir. Nous prîmes congé d'eux lorsque nous eumes visité leur église, et laissé dans le bassin de quoi nous acquitter des politesses que nous avions reçues.

Il fallut plus de trois heures pour nous rendre à la ville où nous voulions coucher, tant pour observer les grottes alumineuses des environs, que pour nous rendre au volcan de *Calamo*, dont aucun voyageur, je crois, n'a fait mention. Nous passâmes cette nuit, ainsi

ainsi que la suivante, dans une chambre spacieuse, où nous fîmes évaporer peu à peu sur des cendres chaudes, du très-bon vinaigre que nous avions pris au monastère de Sainte-Marine. Cette précaution nous a toujours réussi, lorsque nous avons été obligés de faire quelque séjour dans les contrées marécageuses et mal-saines. Si nous ne l'avions pas négligée au moment que nous étions prêts à revoir notre patrie, la mort peut-être ne nous aurait pas surpris; je ne regretterais peut-être pas, dans ce moment, mon compagnon de voyage et le meilleur de mes amis.

Le 30 messidor, nous nous rendîmes à la montagne de *Calamo*, située au sud-sud-ouest de la ville. Elle n'est pas bien élevée, et l'on y va par un chemin moins scabreux que celui de la veille. Quand on a quitté la plaine, on trouve des terres incultes, volcaniques, mêlées de fragmens de pierre-ponce: elles paraissent avoir été abandonnées depuis peu, à en juger par les maisons à moitié détruites qu'on y rencontre, et les cuviers dégradés qui se trouvent dans la plupart des champs. Cette course fut d'une heure et demie. Avant d'arriver au sommet, nous fûmes avertis du voisinage de quelqu'ouver-

ture volcanique par l'odeur de soufre qui frappa tout-à-coup notre odorat.

Un peu au dessous de la sommité conique de cette montagne, on aperçoit un déchirement de cent pas d'étendue, qui s'est opéré au milieu d'une roche de lave pesante, ferrugineuse : il est plat et recouvert d'une croûte saline qui retentit sous les pieds, et dans laquelle on enfonce quelquefois jusqu'à mi-jambe. On y voit quelques crevasses d'où il sort une fumée très-fétide, et en quelqu'endroit que l'on creuse, la chaleur y est si forte qu'il serait impossible d'y tenir la main à un pied de profondeur. Si on enlève la croûte, on voit du soufre sublimé en belles aiguilles jaunes, d'une si grande fragilité, qu'on ne peut les conserver.

Il s'élève aussi de la fumée des fentes des rochers voisins. A quelques pas de là nous avons trouvé une autre bouche qui nous présenta des boursouflures d'une matière blanche, dure, semblable à la terre cimolée, plus ou moins chargée d'alun. Nous en vîmes trois autres, à peu de distance, présentant les mêmes matières : bientôt nous fûmes entourés de fumeroles. Nous voyions autour de nous diverses bouches d'où sortait une

odeur tellement sulfureuse et fétide, que nous pouvions à peine respirer. La chaleur du sol se faisait vivement sentir : la terre retentissait à chaque pas : nous nous enfonçâmes l'un et l'autre au même instant, et nous nous crûmes engloutis. Ni domestiques ni guides n'avaient osé nous suivre. Nous reconnûmes notre imprudence, et nous nous empressâmes de nous éloigner.

Nous ne croyons pas avoir reconnu toutes les ouvertures par où la fumée s'échappe ; mais nous nous sommes bien assurés que la montagne est considérablement échauffée vers son sommet ; que cette chaleur brûlante à certains endroits est très-modérée dans quelques autres, et qu'elle est en général plus sensible partout où il y a quelqu'écartement ou quelque fente un peu grande. Une particularité que nous remarquâmes, c'est que le sommet de la montagne présente une couche schisteuse d'environ une toise d'épaisseur, qui n'a point encore éprouvé l'action du feu.

Nous nous amusâmes à gratter la terre en plusieurs endroits, et nous trouvâmes, à quelques pouces de profondeur, une terre blanche, chaude et humide que l'on pétrit à volonté : elle est de même nature que la terre

cimolée, et montre, comme elle, le trap encore distinct du feld-spath (1). Nous enfoncions partout nos cannes avec la plus grande facilité, et sans trouver jamais le moindre obstacle. Il n'est pas douteux ici que la terre cimolée ne soit une décomposition de la roche même de porphyre, lentement attaquée par la chaleur et les évaporations salines et sulfureuses qui s'élèvent du sein de la montagne.

Nous vîmes un peu plus bas des couches de diverse nature, des laves pesantes ferrugineuses, des fragmens de pierre-ponce, des terres ocreuses mélangées, des cendres volcaniques, grises, très-fines et très-légères, qui nous firent conjecturer que les explosions qui ont eu lieu au sommet, sont très-anciennes, et qu'elles datent peut-être de l'époque

(1) L'analyse de cette terre a donné au citoyen Vauquelin, sur cent parties :

1. Silice	66
2. Alumine	20
3. Oxide de fer	1
4. Chaux	4
5. Muriate de soude	2
6. Eau	6
Perte	1
TOTAL	100

où Milo, Cimolis et Polino étaient à la fois soumises à l'action des mêmes feux souterrains. La décomposition que les laves de Calamo ont éprouvée, est déjà très-avancée, et ressemble à celle que l'on remarque dans toutes les parties de l'île. Les couches supérieures sont en très-grande partie passées à l'état terreux. Le gypse s'est déjà formé dans quelques-unes de ces couches, et celles qui ont encore de la solidité, sont très-ferrugineuses et peu différentes, quant à l'aspect, des scories de fer.

Nous revînmes dîner à Milo, et dans la soirée nous fûmes visiter le quartier où se forme l'alun de plume, dont les Anciens et les Modernes ont également parlé. Il est à un quart de lieue de la ville, à peu près dans la direction de l'est. On aperçoit de loin les grands bancs de terre blanchâtre dans lesquels plusieurs ouvertures ont été faites à diverses époques pour l'exploitation de l'alun; mais plusieurs d'entr'elles ont été fermées ou se sont affaissées d'elles-mêmes à cause de leur mauvaise exploitation, et il n'y en a qu'une maintenant dans laquelle on puisse entrer. Il est très-probable que la grotte dont Tournefort a parlé, n'existe plus aujourd'hui, puisque la description qu'il en donne, ne peut convenir

à celle dans laquelle nous sommes entrés nous-mêmes.

Son ouverture a deux pieds en quarré : elle est située au bas d'un escarpement sur lequel nous trouvâmes des cristaux de gypse grouppés, d'une forme particulière, que le citoyen Haüy vient de nommer *gypse laminiforme*. Après avoir quitté nos habits et allumé nos bougies, nous nous glissâmes sur une pente obstruée en partie par des terres détachées. La grotte s'élève et s'élargit ensuite, et à mesure qu'on s'enfonce la chaleur devient de plus en plus forte. Nous plaçâmes un thermomètre au fond pour en connaître le degré, et nous nous occupâmes bien vîte à observer les parois de la grotte, afin d'en sortir promptement ; car nous éprouvions de la difficulté à respirer, quoique nos bougies nous donnassent toujours une lumière très-vive.

Tout l'intérieur paraît n'être qu'une terre blanche, friable, fortement chargée d'alun. Les parois sont revêtues d'une croûte saline plus ou moins épaisse : on remarque, en divers endroits, des cristaux de gypse nommés *gypse aciculaire* par le citoyen Haüy, réunis ou grouppés en belles aiguilles blanches, de huit à dix lignes de long. On voit aussi des plaques salines sous une forme dif-

férente, et qui ressemblent, au premier aspect, à du coton cardé très-fin, qui aurait été pour ainsi dire collé contre les parois de la grotte. La loupe fait voir de très-petites aiguilles d'alun disposées en divers sens. Si on détache cette croûte saline, elle se brise facilement et montre des filamens très-déliés, réunis par faisceaux, longs depuis une jusqu'à dix, douze ou quinze lignes. C'est ce que les Anciens et les Modernes ont connu sous le nom d'*alun de plume* : on en trouve de semblable dans quelques volcans de l'Italie, et, selon Pline, il en venait autrefois de l'Égypte.

On distingue facilement l'alun de plume des cristaux de gypse qui sont dans la même grotte, non-seulement à la vue simple, les uns étant en forme d'aiguilles et les autres en filamens très-déliés, étroitement serrés, mais encore en les mettant sur la langue : ces derniers sont insipides, tandis que l'autre a un goût d'alun qui se fait vivement sentir.

Nous ne restâmes pas plus de cinq minutes dans la grotte : nous en sortîmes trempés de sueur, avec un besoin extrême de respirer le grand air. Après quelques momens de repos, je fus prendre le thermomètre que j'avais placé au fond : il indiqua trente degrés de chaleur.

Les habitans nous ont dit que toute la partie située à l'est et au sud de la ville est chaude à une certaine profondeur. Ils nous ont parlé des grottes d'où il sort de la fumée, et d'autres où l'on trouve une liqueur extrêmement âcre et salée, dont Tournefort donne quelques détails. L'alun se montre partout, tandis que le soufre ne paraît qu'en quelques endroits.

Le premier thermidor, nous fûmes voir les bains publics nommés *Loutra*, situés au bas d'un côteau près le chemin qui conduit de la ville à la rade. On entre en se courbant dans une grotte naturelle, et on arrive par deux chemins étroits, difficiles, dans une salle spacieuse où l'on trouve un bassin d'eau chaude fortement chargée d'alun et de sel marin. Ces deux sels sont réunis et cristallisés dans tout l'intérieur de cette salle. Quoiqu'il y fasse assez chaud, nous y respirâmes néanmoins avec assez de facilité, et nous croyons qu'on peut passer quelques heures sans souffrir, soit dans cette étuve naturelle, soit dans l'eau du bassin.

Les Grecs accouraient autrefois de toutes les Cyclades pour faire usage de ces eaux, dans la plupart des maladies de la peau, dans les rhumatismes, dans les paralysies. Ces

bains ont été fréquentés aussi pendant long-tems par des personnes affectées de quelque maladie vénérienne. Ils sont à peu près abandonnés depuis que l'île a perdu sa population et que le port ne reçoit presque plus de navires.

A cent pas de là on trouve, sur le rivage de la mer, vers le lieu où les barques viennent mouiller, une source d'eau chaude très-abondante, qui sort de divers endroits, et dont on voit jaillir quelques portions dans la mer même. Elle est si chaude qu'on ne peut y tenir la main, et sa saveur extrêmement âcre annonce qu'elle est fortement imprégnée d'alun et de sel marin, ainsi que la précédente.

En quittant ces sources et nous dirigeant au nord, nous gagnâmes les hauteurs, et après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à l'ouverture de quatre grottes très-spacieuses, qui servent maintenant de retraite aux troupeaux. On aperçoit d'abord les traces d'un affaissement considérable qui s'est opéré à leur entrée, et qui a découvert la partie qui leur servait de vestibule. On remarque encore les traces de l'escalier qui permettait d'y descendre, et les parois de l'intérieur présentent des cavités quarrées,

revêtues de ciment, que l'on croirait avoir été destinées à contenir de l'eau. La roche est grise, volcanique, poreuse, et paraît avoir éprouvé une demi-vitrification. Sur la face droite de la première grotte, on voit une galerie de cinq à six pieds de haut, sur environ trois de large, qui permet de descendre par plusieurs divisions dans l'intérieur du souterrain. On rencontre, chemin faisant, à droite et à gauche, des chambres de huit à dix pieds en quarré, dont il est difficile de deviner l'usage. Cette première galerie n'est pas toujours droite : tantôt elle va en tournant, tantôt elle s'élève en ligne oblique, et tantôt elle communique avec d'autres galeries creusées trois ou quatre pieds plus bas ; ce qui doit être remarqué avec soin par ceux qui s'engagent dans ces lieux, car ils risqueraient de faire des chutes dangereuses s'ils allaient sans précaution et sans sonder pour ainsi dire le terrain.

Nous parcourions depuis quelque tems ces sombres détours, un flambeau à la main, lorsque nous fûmes arrêtés tout-à-coup par un mur en maçonnerie, que l'on avait probablement élevé pour intercepter toute communication avec le reste du souterrain. Il nous fallut un marteau et bien du tems pour y

pratiquer une ouverture et franchir cet obstacle. Le chemin s'éleva derrière ce mur, et nous conduisit à une grande chambre qui communiquait, à sa droite, par une porte, avec une autre chambre de même grandeur, et par quatre ouvertures quarrées, pratiquées dans l'épaisseur de la cloison intermédiaire. Ces dernières sont à deux pieds d'élévation : elles sont creusées en forme d'auge ou plutôt de crèche, et les angles des montans ont été percés comme pour y passer le licol des animaux qu'on y aurait attachés pour manger.

On remarque sur les parois de ces deux chambres, des saillies en console qui semblent avoir été destinées à soutenir des lampes pour les éclairer. On voit aussi des niches de différentes grandeurs, dont l'emploi paraît avoir été de recevoir quelque meuble ou quelques effets d'un usage journalier. Nous fîmes encore bien des tours et des détours, et nous sortîmes de ce souterrain avec la persuasion qu'il a servi de lieu d'habitation à des hommes à une époque peut-être où les habitans de l'île, peu nombreux, étaient obligés de se cacher pour éviter des pirates ou des ennemis qui menaçaient leurs propriétés et leur vie.

Nous n'avons éprouvé dans ce souterrain, d'autre chaleur que celle de toutes les caves :

nous n'y avons vu aucune trace d'alun : partout les parois sont très-sèches, et nous y respirions avec la plus grande facilité.

Après avoir fait inutilement quelques tentatives auprès de nos conducteurs, pour découvrir s'il y avait aux environs d'autres grottes ou d'autres souterrains dignes de remarque, nous continuâmes notre route pour nous rendre à *Castro*, vulgairement nommé *Sifours* par les marins provençaux, qui ont cru trouver quelque ressemblance dans la position élevée de ce village, avec celui de même nom qui se trouve aux environs de Toulon.

Nous vîmes quelques terres cultivées, et beaucoup d'autres qui pourraient l'être avec avantage si la population était plus nombreuse. Nous nous élevâmes bientôt et nous parvînmes au bas du pic sur le sommet duquel le village est bâti. Ici le chemin est pratiqué à travers des rochers basaltiques, glissans, presqu'inaccessibles, qui semblent toujours prêts à se détacher. Le village est mal-propre. Les rues, ou plutôt les échelles de roches qui en font les divisions, sont sales, couvertes de cochons et d'immondices. On ne trouve que de l'eau de citerne, et le moindre vent ressemble à un ouragan. Mais tous ces désavantages sont compensés par la salubrité de l'air

qu'on respire sur ce pic élevé. Parmi les vieillards que nous y avons vus, un d'eux, âgé de cent deux ans, jouissait d'une bonne santé : son air rubicond et ses membres souples et nerveux annonçaient encore plusieurs années de vie.

Les femmes de ce village s'occupent toute l'année à tricoter des bas de coton à l'usage du pays et à celui des Européens : elles font aussi quelques toiles grossières pour elles. Les hommes cultivent la terre ou sont marins. On compte parmi eux une quinzaine de pilotes pour l'Archipel et la Syrie, dont se servent les vaisseaux de guerre des puissances européènes qui naviguent dans ces parages.

De ce lieu élevé la vue se porte sans obstacles sur une vaste étendue de mer et sur quelques îles situées dans la partie nord. On aperçoit même, dit-on, au nord-ouest, lorsque l'horizon est très-clair, les montagnes de la Morée. On a sous les yeux presque toute la partie orientale de Milo. On distingue au sud toutes les sinuosités de la rade, et on a alors devant soi un amphithéâtre de collines et de montagnes tapissées de verdure, et couronnées par le mont Saint-Élie, le point le plus élevé de l'île.

Quand on a joui quelque tems de ce tableau

majestueux, la vue se fatigue : on desire descendre dans la plaine et voir de près et en détail d'autres objets. Le 2, à la pointe du jour, en nous dirigeant vers la rade, nous rencontrâmes, au sud-sud-ouest de Castro, après une demi-heure de marche, des ruines que nous jugeâmes être celles de l'ancienne capitale de l'île. Elles s'étendent jusqu'aux environs de la mer, vers le cap désigné par les marins sous le nom de *Bombarda*. Elles consistent en quelques portions des murs de la ville encore debout, en des ruines d'anciens édifices qui nous ont paru avoir appartenu à des temples, et enfin en une enceinte de grandes murailles en pierres sèches, construites avec tant de solidité, qu'elles sont bien mieux conservées que celles bâties avec le mortier. On a employé à ces murs des blocs d'une lave solide, irréguliérement taillée, mais dont les angles correspondent avec tant de précision les uns aux autres, que leur réunion forme un tout frappant par sa simplicité et sa solidité.

Au milieu de cette enceinte s'élève une colline naturelle, sur le sommet de laquelle il y a maintenant une église de caloyers, que l'on juge bâtie sur les ruines d'un temple. Indépendamment des matériaux anciens employés dans la construction de cette église moderne,

on voit encore quelques belles colonnes entières de granit, à moitié enfouies dans la terre, et quelques autres plus petites brisées. On aperçoit en divers endroits des vestiges d'anciennes habitations, des fragmens de brique et de poterie, des excavations pratiquées dans le roc, dont la plupart, encore voûtées, enduites de ciment, paraissent avoir été autant de citernes.

Le sol de l'ancienne ville, nommé *Clima* par les Grecs modernes, n'a point été visité ni par Tournefort ni par M. de Choiseul ni par aucun autre voyageur, puisqu'aucun d'eux n'en a parlé; c'est le hasard qui nous y a conduits, et c'est à lui aussi que nous devons la découverte des sépultures qui se trouvent à l'est de ces ruines.

Après avoir passé un ravin profond, la colline que nous rencontrâmes, était formée d'une pierre blanche, légère, en partie vitrifiée et assez semblable à la pierre-ponce. C'était là probablement que les habitans de Milo avaient creusé leurs sépultures à une époque qui nous est inconnue. Quiconque a vu les catacombes des environs d'Alexandrie, reconnaîtra ici le même génie et le même goût qui a formé les premières. On en trouve sur le nombre, qui ressemblent entiérement

à certaines chambres des catacombes de l'Égypte, où l'on voit des colonnes taillées dans le tuf, des façades sculptées autour des sarcophages, et même des guirlandes peintes sur le ciment dont elles étaient revêtues à l'intérieur. Mais celles de Milo sont en général plus petites que celles de l'Égypte, et nous n'en avons rencontré qu'une seule dans ce quartier, qui fût distribuée en plusieurs chambres, venant toutes aboutir à un vestibule commun.

A mesure que l'on prolonge la colline, les catacombes deviennent plus nombreuses. On en voit en quelques endroits escarpés, plusieurs rangs les uns sur les autres, et on en aperçoit jusque sur la pente de la montagne opposée ; mais il faut aller encore un peu plus loin, et sur le haut même de la colline, dans un lieu nommé Trypiti (1), pour être étonné de leur nombre, de leur proximité et du parti que l'on avait su tirer anciennement de ce local incapable de rien produire, pour en faire l'asyle des morts.

On descend huit à dix marches par une ouverture de deux pieds de large, et on se trouve dans une chambre de vingt-cinq ou

(1) De τρύπα, qui signifie trou.

trente

trente pieds de long, sur huit à dix de large, et huit à neuf de haut. Chacune de ces catacombes renferme ordinairement sept sarcophages, trois de chaque côté et un seul au fond ; mais ce n'était pas là une règle invariable, puisque nous en avons rencontré sur le nombre, où il n'y avait que cinq sépultures, deux de chaque côté et une au fond; d'autres, beaucoup plus petites, où on n'en comptait que trois, et quelques-unes à la vérité en petit nombre, où les sépultures étaient au nombre de huit, dont deux au fond de la chambre.

Ici les places des morts ne consistaient point en des loges profondément creusées dans les parois des galeries, comme on les voit dans les catacombes d'Alexandrie, mais en de véritables sarcophages de cinq pieds et demi ou de six pieds de longueur, d'un pied ou de quinze pouces de profondeur, surmontés d'un arceau; le tout creusé dans la roche.

Nous avons aperçu des caractères grecs tracés sur l'espace qui se trouve entre le sommet des arceaux et la naissance de la voûte; mais nous n'avons pu les déchifrer, tant ils étaient dégradés. Nous ne doutons pas que des personnes plus exercées que nous à lire les inscriptions, et qui emploîront à

cette recherche le tems nécessaire, ne puissent y découvrir des choses intéressantes, y lire peut-être des noms connus dans l'histoire, et y trouver du moins l'époque à laquelle les Grecs de Milo ont voulu conserver les tristes dépouilles de ceux que la mort venait frapper.

Nous vîmes plusieurs familles établies sur ces catacombes : elles habitent des huttes et se livrent à la culture des terres qui se trouvent au dessous. Elles profitent des pluies d'hiver pour remplir d'eau la plupart de ces chambres sépulcrales, et la distribuent, durant l'été, suivant les besoins de la terre. Nous vîmes un cultivateur occupé à détruire l'escalier d'une de ces catacombes qu'il allait transformer en citerne : un second enlevait la terre d'une autre, dans la même intention. Un troisième pratiquait au bas une issue, qu'il était le maître d'ouvrir et de fermer à volonté. Mais dans tous les cas, soit que ces catacombes fussent abandonnées, soit qu'elles fussent converties en citernes, toutes avaient encore les sarcophages dont nous venons de parler.

On nous a assuré, dans le pays, qu'on trouvait quelquefois, en déblayant ces chambres sépulcrales, des urnes de terre, des

vases et autres ustensiles de même nature ; cependant quelques recherches que nous ayons faites, il nous a été impossible de nous en procurer. Quelques-uns de ceux à qui nous nous sommes adressés, nous ont dit en avoir donné ou vendu à des Russes, dans leur pénultième guerre avec les Turcs.

Si l'on considère la quantité prodigieuse de ces catacombes, à côté des ruines qui occupent une assez grande étendue ; si l'on fait attention aux murs bâtis avec solidité, aux colonnes et aux quartiers de marbre et de granit qui appartenaient évidemment à des temples et à des édifices somptueux ; si l'on réfléchit à la position avantageuse de la ville à portée de la rade, sur un promontoire élevé, loin des infections de la plaine et des vapeurs dangereuses de la partie orientale et méridionale de l'île, on ne pourra s'empêcher de convenir que ce fut là jadis le site de la métropole.

Melos, suivant Thucydide, était indépendante et jouissait de la plus grande liberté long-tems avant la guerre du Péloponèse, dans laquelle toute la Grèce, les îles de l'Archipel et les principales villes des côtes occidentales de l'Asie mineure avaient également pris part. Les habitans de Melos, fortement sollicités par

les Athéniens d'une part, et attachés de l'autre aux Lacédémoniens dont ils descendaient, voulurent, au milieu de cette guerre terrible, rester tranquilles et garder une sage neutralité. Les Athéniens furent tellement indisposés de cette conduite, qu'ils expédièrent Nicias avec une flotte de soixante vaisseaux et deux mille hommes de débarquement pour les punir du refus qu'ils avaient fait de leur fournir des troupes. Nicias ravagea l'île, mais il ne put venir à bout, avec une armée si faible, de prendre la ville, défendue par tous les habitans rassemblés.

Les Athéniens envoyèrent quelque tems après deux autres généraux qui ne furent pas plus heureux que Nicias, quoique leur armée fût plus nombreuse ; mais Philocrate ayant amené de nouvelles troupes, les Miliotes furent réduits à la dernière extrémité et obligés de se rendre. Les Athéniens, à cette occasion, aussi implacables dans leur ressentiment, que féroces dans leur vengeance, massacrèrent indistinctement tous les hommes en état de porter les armes, et firent esclaves les femmes et les enfans qu'ils emmenèrent dans l'Attique.

L'île fut repeuplée par cinq cents personnes qu'ils y envoyèrent, et à qui ils donnèrent les

propriétés de ceux qu'ils venaient d'égorger. Cependant les Athéniens, vaincus à leur tour par Lysandre, général des troupes lacédémonienes, et obligés de se rendre à discrétion, se virent forcés de rappeler leur colonie, et les restes infortunés des Miliotes purent alors rentrer dans leur île et se mettre de nouveau en possession des propriétés qu'on leur avait enlevées.

Cette île, comme toutes celles de l'Archipel, a passé sous la domination des Romains: elle a fait partie ensuite de l'Empire d'Orient. Marco-Sanudo la réunit, avec toutes les Cyclades, au duché de Naxos. Elle en fut ensuite détachée en faveur de François Crispo, et soumise enfin à l'Empire othoman par Barberousse.

Milo a environ soixante milles de tour: son port, un des plus beaux et des plus vastes de l'Archipel, peut contenir une escadre nombreuse: il a, comme celui de Naussa dans l'île de Paros, l'inconvénient de se présenter au nord; ce qui fait qu'on en sort difficilement, attendu que le vent, dans ces parages, souffle constamment en été, et très-souvent en hiver, de cette partie. Quoique le mouillage soit bon partout, les navires, dans la mauvaise saison, préfèrent se mettre

à l'abri du vent de nord derrière le promontoire près lequel nous avons dit que l'ancienne ville était bâtie. On voit quelques rochers de basalte vers l'entrée du port, contre lesquels les vagues se brisent avec impétuosité et un mugissement épouvantable. La petite île déserte, nommée *Antimilo* par les marins, se fait remarquer à quelques milles au nord-ouest, et nous a paru volcanique comme celle de Milo.

Toute la population de l'île ne s'élève pas aujourd'hui à cinq cents personnes, et ce nombre diminuerait chaque jour s'il ne venait annuellement de la Morée des malheureux que le besoin fait émigrer, et que la culture des terres attire à Milo. Le capitan-pacha a de la peine à prélever actuellement 2500 piastres d'impôt.



CHAPITRE X.

Retour à Cimolis. Départ pour Santorin : description de cette île. Formation de sa rade et des trois îles qui s'y trouvent. Industrie des habitans : productions, impôt. Histoire naturelle. Étendue de la rade et profondeur de la mer.

Dans la matinée du 3 thermidor, nous partîmes de Castro, très-satisfaits d'avoir conservé, sur une île pestilentielle, la santé qui nous était si nécessaire pour la continuation de nos voyages. Nous vînmes nous embarquer à la plage d'Apollonia pour Cimolis, où nous préférions rester en attendant l'occasion de nous rendre à Santorin. Nous fûmes assez heureux, le soir même, de noliser un bateau de Sikinos, dont les mariniers étaient connus des habitans de Cimolis, et dont la probité du capitaine nous fut garantie par les primats.

Cette précaution n'est point à négliger dans

les îles de l'Archipel et même dans tout le Levant, où chacun peut naviguer sans lettres, sans patentes, sans expéditions. Un voyageur européen serait bien imprudent s'il allait ici s'embarquer avec des marins dont personne ne répondrait : il courrait le risque de tomber entre les mains de quelques pirates ou de quelques scélérats qui ne manqueraient pas de le dépouiller et de le jeter à la mer sitôt que l'occasion serait favorable.

Nous partîmes le 4 de bonne heure. Nous voguâmes le long de la côte orientale de Cimolis, afin de nous élever le plus possible en attendant le vent de nord. La mer était calme, le ciel pur et serein. Nos matelots chantaient, en ramant, les exploits du pirate Lambro, tandis que nous observions les rochers de Cimolis et les sinuosités de cette côte élevée. Vers les neuf heures on déploya les voiles et l'on dirigea le bateau vers la pointe méridionale de Sikinos. Nous étions à deux heures après midi, au sud de cette île, et le soir, avant le coucher du soleil, nous mouillâmes au petit port *San-Nicolo*, situé vers la pointe septentrionale de Santorin (*pl.* 7). La distance de Cimolis à Santorin est de quinze à seize lieues. Aussitôt arrivés, nous prîmes un canot pour aller à *Phira* chez l'évêque

latin, pour lequel on nous avait remis des lettres à Naxos.

Rien de plus affreux que le déchirement qui s'est opéré sur toute la côte intérieure de *Théra*, de *Thérasia* et d'*Aspronisi* : rien de plus étonnant que la formation de la rade et des trois îles qui sont sorties du fond de la mer à des époques connues. La côte de Santorin, élevée en quelques endroits de près de cent toises, se présente comme une montagne coupée à pic, formée de diverses couches et de divers bancs de matières volcaniques. On a eu de la peine à faire un chemin praticable pour monter de la mer à *Apanoméria* et à *Phira*. Partout ailleurs il serait impossible d'escalader une côte si subitement élevée et si inaccessible.

En abordant sous Phira (A), nous vîmes quelques petits navires amarrés aux rochers de la côte : nous remarquâmes un banc considérable de pouzolane couleur de rose, dans lequel on a creusé des magasins très-étendus pour faciliter l'exportation du vin que l'île produit. Nous observâmes en montant, plusieurs couches de cendres volcaniques, grises ou bleuâtres; des bancs de pierre-ponce d'un gris noirâtre, entremêlée de fragmens et de blocs de basalte. Nous aperçûmes ensuite

diverses couches de pouzolane d'un rouge vif; une roche de basalte sur laquelle on distingue des pierres-ponces et des cendres volcaniques diversement colorées ; enfin une couche fort épaisse de pierre-ponce blanche, qui s'étend sur toute la surface de l'île, et que l'on retrouve également sur Thérasia et sur Aspronisi. Il nous fallut près de demi-heure pour monter de la mer au village.

Sous Apanoméria, les couches sont à peu près semblables à celles dont nous venons de parler, si ce n'est qu'on remarque, vers le milieu de la côte, un banc considérable de pouzolane d'un beau rouge et d'une excellente qualité, qui s'étend, en diminuant d'épaisseur, à droite et à gauche, et que l'on retrouve dans la même direction sur la côte orientale de Thérasia.

L'évêque latin, nommé *Dalenda*, nous reçut avec beaucoup d'honêtetés, nous fit partager sa table, nous logea commodément, nous procura tous les renseignemens dont nous avions besoin, et poussa même la complaisance jusqu'à nous faire accompagner par son neveu dans les diverses courses que nous entreprîmes dans l'île.

Le lendemain de notre arrivée, nous parcourûmes toute la partie nord. Nous vînmes

passer à *Phiro-Stéphani*, à *Mérévelli*. Nous nous détournâmes de la route pour voir *Scauro*, situé sur une roche volcanique très-élevée, qui s'avance dans la mer. C'est là le siége de l'évêque latin : il y passe ordinairement l'hiver, et ne vient à Phira que dans la belle saison. Scauro était assez bien fortifié et assez peuplé lorsque l'île appartenait aux ducs de Naxos. Les habitans l'abandonnent aujourd'hui peu à peu pour s'établir à Phira et à Phiro-Stéphani, deux villages qui paraissent devoir bientôt se réunir et n'en former qu'un seul. Nous vînmes de là au petit Saint-Élie, colline guère plus élevée que le terrain sur lequel sont situés Scauro et Mérévelli.

La couche de pierre-ponce blanche qui recouvre toute l'île, manque à cet endroit, soit que les pluies l'aient emportée, le terrain étant en pente vers la partie nord, soit que cette colline ait été un foyer de volcan longtems après la formation de cette couche ; ce qui est bien plus probable. En effet, on aperçoit à la partie supérieure du petit Saint-Élie diverses ouvertures par lesquelles se sont échappés les feux souterrains et les matières qu'ils ont lancées. On y voit tout autour des scories noirâtres, semblables à du machefer, et une pierre dure, spongieuse, d'un beau

rouge ferrugineux, qui s'étend le long de la côte jusqu'à Scauro.

Nous trouvâmes, vers le bas de la colline, la même pouzolane que nous avions vue la veille sous Apanoméria; et comme elle est à peu près à la même hauteur, nous jugeâmes qu'elle appartenait au même banc.

Nous parcourûmes les jours suivans, et par mer, et par terre, la partie méridionale de l'île jusqu'à la pointe d'Acrotiri. La côte, ici comme dans la partie nord, est partout élevée, coupée à pic du côté de la rade, et formée de diverses couches volcaniques, à peu près semblables à celles que nous avons remarquées sous Phira. Le terrain va plus ou moins en pente de cette côte à l'autre, et se trouve partout recouvert, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, de plusieurs toises d'un détritus de pierre-ponce, sur laquelle s'est formé un peu de terre végétale. Les monts Saint-Étienne et Saint-Élie s'élèvent au dessus de tout le sol de Santorin, et quoique légérement recouverts, en quelques endroits, de la même pierre-ponce, on voit qu'ils n'ont point éprouvé l'action du feu. Ils sont entiérement calcaires et formés d'un marbre blanchâtre, d'une assez mauvaise qualité.

Ce que nous disons de Théra ou de San-

torin s'applique également à Thérasia : celle-ci, comme l'autre, est couverte de plusieurs toises de pierre-ponce : sa côte est élevée, et coupée à pic du côté de la rade, et le sol va en pente jusqu'à la côte opposée. Aspronisi, autrefois Automaté (1), n'est pas si élevée ; mais elle est, comme les deux autres, coupée intérieurement et recouverte de plusieurs toises de pierre-ponce, d'où lui est venu le nom d'Ile blanche qu'elle porte aujourd'hui (2).

Après avoir parcouru avec la plus grande attention Théra, Thérasia et Aspronisi, et nous être bien convaincus que ces trois îles, à une époque reculée, ont dû n'en former qu'une, et qu'il s'est opéré un affaissement subit et violent qui les a divisées, il nous restait à voir si les trois îles de la rade présentaient une organisation différente des trois autres. Nous employâmes une journée entière à cet examen, et nous eumes lieu d'être satisfaits en voyant que quand même l'histoire ne nous aurait rien dit à ce sujet, ces

---

(1) *Thera, cum primum emersit; calliste dicta. Ex ea avulsa postea Therasia; atque inter duas enata mox Automate.* Pl. Hist. nat. lib. 4, cap. 12.

(2) De ἀσπρο, blanche, et de νησι, île.

îles portent avec elles l'empreinte de l'époque de leur formation.

Nous descendîmes de Phira au petit port qui se trouve au bas de la côte (A). Là, nous prîmes un canot et nous vînmes aborder à la petite *Camène*, nommée *Micra Caïmeni* par les Grecs. On compte deux milles de distance du port à l'île. Elle est de forme conique, et n'est séparée de la suivante que par un canal fort étroit sur lequel les bateaux et les navires viennent quelquefois s'amarrer.

On ne voit sur cette île qu'un amas de cendres volcaniques, noirâtres ou rougeâtres, qui ont coulé dans tous les sens et qui sont sorties du cratère que l'on découvre au sommet. Il y a parmi ces cendres quelques fragmens de basalte, et l'on y aperçoit déjà un commencement de végétation : on y remarque entr'autres un petit figuier et quelques graminées.

La nouvelle *Camène*, *nea Caïmeni*, a plus d'un mille de longueur, et présente un aspect affreux lorsqu'on la considère de près. Elle est toute hérissée de blocs de basalte noirs, brisés, tranchans sur leurs bords, irrégulièrement entassés. Nous abordâmes à une petite anse (B). Les eaux y sont d'un jaune verdâtre : elles ont perdu leur transparence, au

point que nous ne pouvions apercevoir le fond à un pied de profondeur. La couleur des eaux, en cet endroit, se distingue très-bien de Phira, surtout lorsque la mer est calme. A quelques pas du rivage il y a un petit marécage (C) où les eaux sont plus colorées que dans l'anse. Comme elles ne peuvent s'y renouveler dans la belle saison, elles exhalent une odeur si fétide, que nous faillîmes tout-à-coup nous trouver mal : nous nous éloignâmes bien vîte d'un lieu si infect, et nous voulûmes tenter de pénétrer dans l'intérieur de l'île : mais nos efforts furent inutiles ; il nous fut impossible de marcher sur ces masses tranchantes de basalte, sans courir le risque de nous voir couper les pieds et casser les membres à chaque pas.

A l'est du marécage il y a une éminence conique, sur laquelle on aperçoit encore les diverses bouches d'où sortait le feu lors de la formation de l'île. Elle est recouverte de cendres volcaniques de diverses couleurs, de détritus de basalte et de pierre-ponce, sur lesquels la végétation commence à peine à s'établir. Le reste de l'île est moins élevé, et ne présente ni terre ni cendres ni aucune sorte de plante.

Quoique les eaux de l'anse et du marécage

dont nous venons de parler, soient fortement colorées par les exhalaisons et les matières qui se détachent probablement du fond ; quoique ce lieu soit bien certainement un foyer de volcan qui peut-être ne tardera pas à se manifester par quelque explosion nouvelle, les eaux cependant ne nous ont pas paru chaudes : il est vrai que nous n'avons pu en juger que par le contact de la main. Nous avions laissé nos thermomètres à Phira. Nous avons également remarqué sur la côte orientale de *Hiéra* quelques enfoncemens où l'eau paraissait de même légérement colorée ; et sur presque tout le rivage de ces trois îles on voit une matière ferrugineuse qui s'y dépose et qui teint les pierres en un beau rouge foncé.

L'île *Hiéra* ou la vieille *Camène* a plus d'un mille de longueur : elle paraît n'être, comme les deux précédentes, qu'une masse sans couches régulières, de matières volcaniques et surtout de rochers de basalte. Elle est couverte d'un peu de terre mélangée de pierres-ponces et de cendres volcaniques, qui a donné lieu à la végétation qui s'y est établie depuis long-tems. Cette île est déserte et inculte. Dans la belle saison seulement on y envoie paître des ânes et des mulets. Nous croyons que la vigne et l'olivier y croîtraient assez

bien

bien, et que plusieurs familles pourraient y vivre du produit de la terre. Il n'y a encore aucune trace de végétation sur la partie marquée (D) : elle est moins élevée que le reste de l'île, et paraît évidemment de formation plus moderne. Ce ne sont que fragmens de basalte, sur lesquels il ne s'est point formé encore de couche terreuse, et l'époque même en doit être éloignée, à moins que quelque nouvelle explosion ne recouvre ces rochers de cendres volcaniques qui puissent favoriser la végétation.

On remarque sur Hiéra, des fentes assez considérables, qui se dirigent dans sa longueur, et qui se prolongent presque d'une extrémité à l'autre. Elles ont été sans doute occasionées par les tremblemens de terre qui ont eu lieu très-souvent dans ces contrées.

Il est tems de parler de la formation des trois îles volcaniques qui se trouvent dans la rade de Santorin, dont les époques sont assez bien marquées, soit dans les auteurs anciens, soit dans quelques modernes.

Tournefort n'a pas assez bien observé que les deux îles Thérasia et Aspronisi ont dû faire partie de la grande, et que les deux Camènes, la vieille et la petite, qui existaient de son tems, paraissent, même au premier

coup-d'œil, de formation plus moderne que les autres. Thérasia, sur laquelle Ptolomée place une ville, et que Pline conjecture, avec fondement, avoir été détachée de Théra, ne peut être prise pour Aspronisi, ni celle-ci pour l'autre, comme le croit Tournefort. Aspronisi n'est pas assez considérable pour qu'il y ait jamais eu le moindre petit village, la moindre habitation, tandis que Thérasia a assez d'étendue, et son territoire est assez bon pour qu'il y ait toujours eu une ville, ainsi qu'on en voit encore une aujourd'hui. Tournefort ajoute que Thérasia portait alors le nom d'*Hiéra*. La position, d'après les auteurs, de l'île Hiéra, entre Théra et Thérasia, ne laisse aucun doute, et démontre que Tournefort s'est trompé. Les habitans de Santorin, d'ailleurs, que l'on doit regarder comme autorité dans ce cas, nomment encore ces îles ainsi que nous les avons marquées sur la carte, l'une *Thérasia*, l'autre *Aspronisi*, et la troisième *Palaia-Caïmeni*.

L'île Hiéra ou Sacrée fut dédiée aux dieux des enfers, parce qu'on l'avait vue sortir embrasée du fond de la mer par l'effet d'un volcan. Pline dit que cet événement eut lieu cent trente ans après celui qui avait séparé Théra de Thérasia. M. de Choiseul prétend,

d'après le P. Hardouin, qu'il y a erreur dans les dates, et que ce ne fut que quarante ans après que parut l'île Hiéra.

Briétius dit qu'en l'année 47, il s'éleva tout-à-coup du fond de la mer, près de Théra, une petite île qu'on n'avait point encore vue (1).

L'année 196 avant J. C., dit Justin, on vit sortir à la suite d'un tremblement de terre, une île entre Théra et Thérasia, que l'on nomma *Sacrée*, et que l'on dédia à Pluton (2).

Dion Cassius rapporte l'apparition d'une petite île près celle de Théra, sous l'empire de Claude. Syncelle la rapporte à la quarante-sixième année après J. C., et la place entre Théra et Thérasia. Mais il paraît que quel-

---

(1) *Hoc anno* (*Christi* 47) *juxta Theram insulam, parva insula ante non visa, repentè apparuit; mare enim hoc AEgeum in hac parte sui, fertile fuit novarum insularum subindè ex fundo æquoris erumpentium. Briet. ann. mundi. Venet.* 1692. tom. 2, p. 63.

(2) *Eodem anno, inter insulas Theramenem et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris spatio terræmotus fuit in quo cum admiratione navigantium, repentè ex profundo cum calidis aquis insula emersit. Huic Sacra nomen est quæ vota Plutoni. Annus vero* 196 *ante Christum. Just. lib.* 30, *cap.* 4.

que tems après il s'éleva une autre île nommée *Thia*, qui disparut ou se réunit à l'île Sacrée. Il en est fait mention dans Pline (1), dans Théophanes (2), dans Briétius (3).

Il ne se passa ensuite rien de remarquable jusqu'en 1427, où une nouvelle explosion produisit un accroissement assez grand et très-reconnaissable à l'île Hiéra (D), dont il est fait mention dans quelques vers latins gravés sur un marbre à Scauro, près l'église des Jé-

---

(1) *Et in nostro ævo Thia juxta eandem Hieram nata. Pl. lib. 4, cap.* 12.

(2) *Sub Leone Isaurico iconomacho refert Baronius: inter Theram et Therasiam cycladas insulas, primo vapor ut ex camino ignis visus est ebullire ex profundo maris per aliquas dies, qui paulatìm incrassatus, et dilatatus totus igneus apparuit, postea vero petrinos pumices grandes et cumulos quosdam transmisit per universam minorem Asiam, et Lesbo, et Abydum maritimam Macedoniæ, adeò ut etiam tota superficies maris iisdem contegeretur. In modo autem tanti ignis, nova repentè insula ex terræ congerie facta insulæ quæ* Sacra *dicitur, copulata est.*

(3) *In Ionio mari, inter Theram et Therasiam, erupit ignis è mari, quem secuta ingens vis pumicum, et tanta, ut totam Ægei maris faciem impleret; ac deniquè indidem emersit insula ex terræ congerie facta, quæ sacræ insulæ copulata est. Qui maris locus semper fæcundus in historiis legitur. Briet.* p. 236.

suites (1). En 1573 il se forma, à la suite d'une nouvelle explosion qui dura quelque tems, la petite Camène, telle que nous la voyons aujourd'hui. Le P. Richard, jésuite, dit que de son tems il y avait plusieurs vieillards dans Santorin, qui avaient vu se former cette petite île au milieu de la mer, et qu'ils l'avaient pour cela nommée *Micra-Caïmeni*, Petite Ile brûlée.

Lorsque Tournefort a passé à Santorin au commencement du siècle dernier, la nouvelle Camène n'existait pas encore : ce ne fut que quelques années après, depuis 1707 jusqu'en 1711, qu'elle est sortie peu à peu du sein de la mer, à la suite de divers tremblemens de terre. Chaque accroissement que cette île recevait, était annoncé par un bruit épouvantable, et suivi d'une fumée blanche, épaisse et infecte. Le tout était terminé par une pluie de fragmens de basaltes, de pierres-

---

(1) *Magnanime francisce heroum certissima proles*
Vides oculis clades, quæ mira dedere
Mille quadringentis Christi labentibus annis
Quinquies undenis istis jungendo duobus
Septimo calendas decembris murmure vasto
Vastus Therasinus immanis saxa camenæ
Cum gemit, avulsit, scopulosque è fluentibus imis
Apparet, magnum gignet memorabile monstrum.

ponces et de cendres qui se répandaient au loin. Les détails de cet événement mémorable sont rapportés au long, soit dans les journaux du tems, soit dans une brochure latine faite sur les lieux par un prêtre jésuite.

Si l'on réfléchit aux changemens considérables qu'a éprouvés l'île de Santorin par l'effet du volcan qui agit sur elle depuis un tems fort reculé, on y remarquera quatre époques principales, bien distinctes les unes des autres. A la première époque l'île était bornée aux monts Saint-Étienne et Saint-Élie, jusqu'aux environs de Pirgos et de Messaria, les seuls endroits qui ne soient point volcanisés. La seconde a été la formation du reste de l'île jusqu'à Thérasia et Aspronisi. La rade alors n'existait pas, et l'île était une fois plus grande, de forme arrondie ou oblongue : le sol s'élevait et formait une calotte plus ou moins irrégulière à son sommet, dominée à l'une des extrémités par les monts Saint-Étienne et Saint-Élie. La troisième époque a été l'enfoncement subit qui s'est opéré presque dans le milieu de l'île, d'où est résulté la rade. La quatrième et dernière époque, c'est la formation de trois îles qui sont successivement sorties du fond de la mer. Peut-être qu'un jour il s'en formera

d'autres, peut-être que toutes ces îles se réuniront entr'elles, et que tout l'espace qu'occupe la rade se remplira encore. On ne peut prévoir tous les changemens qui auront lieu tant que le volcan qui existe à Santorin, sera en activité.

Nous disons qu'il a été une époque où cette île était moins considérable qu'elle n'a été dans la suite. En effet, si l'on considère que les trois îles qui forment la rade, sont entiérement composées de matières vomies par un volcan, disposées par couches et par bancs, correspondans les uns aux autres, on sera porté à croire que toutes ces matières, lancées du fond de la mer, ont formé une île à peu près ronde. Et ensuite si l'on remarque autour de la rade la côte coupée à pic bien avant dans la mer, n'est-il pas évident qu'il y a eu dans la suite un affaissement subit d'une grande partie de l'île qui a été occuper les vides que les explosions antérieures avaient dû former. Cet affaissement, en occasionant le déchirement circulaire que l'on remarque tout autour de la rade, forma, d'une seule, trois îles connues dans l'antiquité sous les noms de *Théra*, de *Thérasia* et *d'Automaté*. Lors même que les auteurs anciens ne nous auraient pas

transmis à peu près l'époque à laquelle l'île Hiéra est sortie du fond de la mer, lors même que nous ne connaîtrions pas l'époque exacte de l'apparition de la petite et de la nouvelle Camène, l'inspection seule indiquerait que ces trois îles sont d'une formation bien postérieure à celle des trois autres ; car outre qu'elles ne présentent pas la même organisation, elles ne sont point recouvertes de cette couche épaisse de pierre-ponce blanche que l'on remarque aux îles Théra, Thérasia et Aspronisi. Cette couche paraît évidemment avoir été produite avant l'apparition de Hiéra et même avant la formation de la rade, puisqu'on n'en voit point de traces sur cette île, et qu'elle ne se montre sur aucun des endroits avancés de la côte.

Santorin, selon Pline, reçut le nom de *Calistos* ou d'*Ile-Belle*, après être sortie du sein des eaux : elle porta ensuite celui de *Théra*, l'un de ses rois : le nom qu'elle a aujourd'hui, est formé de celui de Sainte-Irène, à laquelle l'île fut dédiée sous les empereurs d'Orient.

Il n'est pas douteux que si on considère ce que devait être Santorin à sa seconde époque, par ce qu'elle est encore aujourd'hui, on se persuadera facilement qu'elle devait

être une des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. Sa forme arrondie, un terrain entiérement cultivable qui s'élevait peu à peu depuis les bords de la mer en forme de calotte aplatie à son sommet, le mont Saint-Étienne et Saint-Élie, situé à l'une des extrémités, couvert peut-être de verdure et de bois, tout concourait à rendre Santorin, sinon une île fort belle, du moins une des plus agréables de l'Archipel; car dans la supposition que ce mont était couvert de végétaux, il servait à l'embellissement de l'île; il fournissait du bois aux habitans, et leur procurait peut-être une source d'eau très-abondante. En effet, si cette montagne a été couverte de bois avant que les pluies aient entraîné les terres qui la couvraient, celles-ci ont dû retenir les eaux pluviales, ont dû leur permettre de pénétrer dans son sein; et alors la petite source d'eau que l'on y aperçoit du côté de *Messaria*, devait être bien plus abondante qu'elle ne l'est aujourd'hui que cette montagne calcaire est presqu'entiérement nue.

Les autres îles de ces mers ont leur sol très-inégal. Ce ne sont que montagnes nues, couvertes de rochers : il n'y a que quelques vallons, quelques petites plaines et quelques côteaux qui soient cultivés. Leur aspect est

bien moins agréable que celui que devait présenter Santorin à cette époque ; et aujourd'hui même, malgré le peu d'étendue de son territoire, quoiqu'elle manque d'un bon port, quoiqu'elle n'ait que l'eau de citerne, elle est encore la plus peuplée et la plus riche de toutes les petites îles de l'Archipel.

On lit dans les *Annales du Monde*, par Briétius, que trente ans avant l'émigration ionique, Théras, fils d'Antésione et neveu de Polynice, fit transporter à Calistos une colonie de Myniens, pour y augmenter le nombre des habitans. Les Myniens étaient issus des Argonautes qui avaient suivi Jason dans la Colchide, et qui à leur retour s'étaient arrêtés à Lemnos et s'y étaient établis. Les descendans de ces héros, chassés quelque tems après de Lemnos par les Pélasgiens, se réfugièrent à Sparte, où ils furent accueillis. On leur donna même des terres et on les maria à des filles du pays. Mais comme ces étrangers, toujours remuans et ambitieux, furent dans la suite convaincus de vouloir s'emparer de l'autorité souveraine, on les arrêta et on les condamna à mort. La tendresse inspira à leurs femmes une ruse qui réussit. Ayant obtenu la permission de voir leurs maris avant l'exécution du jugement,

elles changèrent d'habits avec eux, et par le moyen de ce travestissement les maris sortirent la nuit de leur prison et s'enfuirent sur le mont Taygètes. Ce fut alors que Théras les demanda, les obtint et les fit transporter à *Calistos*, qui depuis lors fut nommée *Théra*. C'est ainsi, dit l'auteur, que cet homme sage sut rendre utiles des rebelles et des brigands qui avaient mérité la mort.

Les habitans de Théra ne pleuraient, dit-on, ni les enfans qui mouraient avant l'âge de sept ans, ni les hommes qui cessaient d'être au-delà de cinquante : les premiers, parce qu'ils n'avaient point encore vécu ; les derniers, parce qu'ils étaient devenus inutiles. Cette coutume, plus barbare que sensée, n'avait pu s'introduire que chez un peuple isolé, peu nombreux, où tout le mérite d'un homme consiste à donner des enfans et à défendre de son bras sa patrie. Mais lorsqu'il faut l'éclairer, lorsqu'il faut guider une jeunesse fière, présomptueuse, inhabile ; lorsqu'il faut saisir d'une main ferme, expérimentée, le timon des affaires, dans un État vaste, agité, menacé de toutes parts ; lorsque, par l'étendue des conceptions, il faut, dans le présent et le passé, lire l'avenir sans se tromper, dira-t-on alors qu'à cinquante ans l'homme

ait assez vécu, et qu'il ne lui reste plus qu'à quitter une vie désormais inutile à lui et à ses semblables ? Non sans doute : c'est à cet âge, bien plus qu'à tout autre, qu'il est capable de servir sa patrie de sa tête, s'il est moins apte à la servir de son bras.

Mais laissons la fable et ses fictions, et allons visiter sur la montagne Saint-Étienne les ruines de l'ancienne ville : nous jugerons, à leur aspect, combien Théra fut peuplée et florissante sous l'Empire romain.

En passant au dessous de Messaria, nous vîmes dans un mur de clôture, une statue de femme en marbre, à laquelle il manquait la tête, les bras et les jambes. Malgré le mauvais état dans lequel elle se trouvait, cette statue nous a paru avoir une assez belle forme. Nous avons quitté nos mulets au pied de la montagne, et nous sommes montés par un chemin très-escarpé, d'autant plus difficile, qu'en divers endroits le sol est couvert de détritus mobile de pierre-ponce.

Vers le tiers de la montagne il y a une petite source d'eau que nous avons trouvée fort bonne : elle sert à abreuver quelques brebis et quelques chèvres qui paissent dans ce quartier. Parvenus vers le sommet, nous nous sommes dirigés à gauche, laissant à

droite le mont Saint-Élie, bien plus élevé que le sol sur lequel nous nous trouvions.

Ce qui nous frappa d'abord, ce furent des sarcophages taillés dans un rocher calcaire. En nous avançant, nous découvrîmes les restes des murs qui entouraient autrefois la ville; nous aperçûmes des vestiges de maisons et quelques citernes assez bien conservées. Nous vîmes bientôt l'église moderne dédiée à Saint-Étienne, bâtie probablement sur les ruines du temple de Minerve ou de Neptune. Plus loin, en marchant un peu obliquement à gauche, on trouve les ruines d'un autre temple. On y voit des murs très-épais, des tronçons de colonnes d'un marbre gris, répandus sur le terrain ou à demi-enfouis. Vers l'extrémité de la ville, on voit un hexagone assez grand, peu élevé, sur lequel il est probable qu'il y avait autrefois une statue. Serait-ce celle de Marc-Aurèle ou d'Antonin, que les habitans de Théra érigèrent en l'honneur de ces empereurs? A côté de cet hexagone il y a un petit édifice moderne, abandonné, bâti sur les fondemens de quelqu'ancien édifice plus considérable. Nous avons remarqué au bas d'un mur un sarcophage de marbre, sur les faces duquel étaient sculptés en relief des

feuillages : il y avait aux deux extrémités des satyres très-dégradés.

Les Russes, nous a-t-on dit, ont enlevé des inscriptions, des statues, des bas-reliefs intéressans : ils ont brisé plusieurs colonnes en voulant les emporter. Le citoyen Fauvel a fait aussi, quelque tems avant notre arrivée, des fouilles par ordre de M. de Choiseul, qui lui ont procuré quelques morceaux échappés aux recherches des Russes. Nous avons trouvé aussi quelques inscriptions que n'ont point remarquées les voyageurs qui nous ont précédé, ou qui n'ont point encore été publiées par eux : elles ont été copiées avec le plus grand soin par Lazare Albi, prêtre distingué par ses vertus, ses connaissances et une étude profonde du grec littéral.

Cette ville était de moyenne grandeur, plus longue que large. Les murs qui l'entouraient, avaient assez de solidité et devaient assez bien la défendre ; mais c'était sa position sur une montagne très-escarpée, plus encore que ses murailles, qui la mettait à l'abri des attaques de ses ennemis.

La vue peut, de cet endroit, se porter au loin dans tous les sens, excepté du côté du mont Saint-Élie, qui se trouve beaucoup plus élevé. On aperçoit, lorsque le tems est beau,

la cime du mont Ida en Crète, et l'on découvre assez bien Anaphé, Astipalæa, Ios, Naxos et la plupart des Cyclades. La plaine que l'on voit au dessous, à la partie sud-ouest, est l'endroit le plus fertile et le plus productif de l'île. Les navires mouillent quelquefois en été sur la plage à laquelle cette plaine aboutit. Le fond est sable et gravier.

Santorin, proportionellement à son étendue, est la plus riche et la plus peuplée de toutes les îles de l'Archipel. On y compte cinq villages principaux, dans chacun desquels il y a un primat : *Apanoméria*, *Scauro*, *Pirgos*, *Emborio* et *Acrotiri*. Les primats, désignés sous le nom d'*Épitropi*, sont chargés de la police de leur district, de la convocation des principaux habitans pour les assemblées relatives aux affaires de l'île, de veiller à la perception de l'impôt, etc. Ils sont renouvelés chaque année, et nommés par les assemblées générales du peuple. Outre ces cinq villages principaux, on en compte plusieurs autres plus petits, tels que *Mérévelli*, *Vourvoulo*, *Phiro-Stéphani*, *Phira*, *Gonia*, *Cartérado*, *Votona*, *Messaria* et *Mégalo-Chorio*. La population excède douze mille ames, presque toutes du rit grec.

Le nombre des Catholiques romains a di-

minué depuis Tournefort, puisque de son tems il y en avait un tiers, et qu'il n'y en a pas un sixième à présent. Il y a deux évêques, l'un latin, qui passe l'hiver à Scauro et l'été à Phira, et l'autre grec, dont la résidence est à Pirgos. Il y avait autrefois des jésuites; ils ont été remplacés par des lazaristes : les uns et les autres ont été pendant long-tems chargés de l'instruction de quelques jeunes gens. On y voit en outre deux couvens de religieuses, un latin et l'autre grec : le latin suit la règle de Saint-Dominique, et le grec celle de Saint-Basile. Les prêtres grecs sont dans cette île, aussi nombreux qu'ils le sont dans tout l'Archipel, et ils y sont presqu'aussi pauvres.

Les habitans de Santorin sont très-laborieux et très-sobres : ils passent, avec raison, pour avoir plus de mœurs et plus de probité que ceux de Naxos. Ils sont aussi bien plus industrieux et bien plus riches. Ils se livrent avec une activité incroyable à la culture de la vigne et à celle du coton. Les femmes y fabriquent des toiles de diverses qualités : elles tricotent aussi des bonnets et des bas qu'elles vendent aux étrangers, et qu'elles font passer en Russie et dans quelques villes d'Italie. Ce sont les religieuses qui fabriquent les toiles les plus fines et les meilleures. Ce

commerce

commerce est assez considérable, eu égard à la petite population de l'île ; et comme le coton que l'on récolte ne suffit pas à l'industrie des habitans, ils en retirent des autres îles, et surtout de *Scala-Nova*, dans le golfe d'Éphèse.

Le vin forme le principal revenu de l'île : le plus renommé est celui connu sous le nom de *Vino-Santo*. Il est doux, liquoreux et de médiocre qualité la première année : il devient très-bon en vieillissant, et préférable au meilleur vin de Chypre. Les habitans ne le vendent que 3 ou 4 paras l'ocque à la récolte. Il passe presque tout en Russie. Il est fait avec du raisin blanc bien mûr, que l'on expose pendant huit jours au soleil, étendu sur les terrasses des maisons. On le foule ensuite, on l'exprime, et on enferme le moût dans des tonneaux que l'on bouche soigneusement lorsque la fermentation a cessé.

Le vin ordinaire n'est guère bon : il est en général doux, et tourne facilement à l'aigre. On le fait avec du raisin blanc et avec du raisin noir indifféremment, que l'on foule au sortir de la vigne : on retire le moût sur le champ pour le mettre en tonneaux. Comme les raisins sont trop mûrs et trop sucrés, afin que la fermentation s'établisse

plus facilement, on est dans l'usage, à Santorin, comme dans toutes les îles de l'Archipel, d'ajouter un quart ou même un tiers d'eau. On laisse ce vin fermenter environ un mois, après quoi on bouche exactement le tonneau. On verse sur le marc qui reste dans la cuve, une assez grande quantité d'eau, et on le laisse fermenter pendant huit à dix jours. On retire ensuite le vin qui en résulte, et on presse le marc. Ce vin, d'une qualité très-inférieure, sert pendant presque toute l'année à l'usage des habitans; l'autre est vendu 1 ou 2 paras l'ocque aux étrangers.

Les caves sont spacieuses et très-propres : elles sont creusées dans le banc de pierre-ponce blanche, que nous avons dit recouvrir toute l'île. La partie supérieure est taillée en forme de voûte. Quelques particuliers riches mettent un ciment dans l'intérieur de ces caves; les autres n'en mettent point, et il nous a paru que ce n'était pas nécessaire. Quoique cette matière soit friable et assez tendre, la voûte cependant est très-solide, et il est rare qu'il s'en détache quelque portion un peu considérable. Les tonneaux sont placés sur deux rangées. Il y a vers l'entrée de la cave une cuve quarrée, assez grande, construite en maçonnerie, cimentée intérieu-

rement avec un mélange de chaux et de pierre-ponce passée au tamis.

La quantité de vin qui sort de Santorin chaque année, est très-considérable : on l'évalue, avec une récolte ordinaire, à un million d'ocques. Il sort aussi une petite quantité d'eau-de-vie. Les habitans, privés d'eau de fontaine, ne connaissent presque pas d'autre boisson que leur piquette. Ils la boivent quoiqu'aigrie, et dans cet état elle est encore agréable. Nous en avons usé nous-mêmes avec plaisir et sans inconvénient, pendant les fortes chaleurs que nous avons éprouvées dans l'île.

Quoique le sol de Santorin soit très-sec et peu fertile, le coton et la vigne y réussissent très-bien. La superficie du terrain n'est qu'un mélange de pierre-ponce, de fragmens de basalte et de terre végétale produite par les fumiers que l'on y met, et par la décomposition des végétaux qui y croissent. Le coton de Santorin paraît différer du coton herbacé que l'on cultive dans les autres îles : il est frutiqueux, et dure quinze et vingt années. On le taille annuellement à fleur de terre. La récolte se fait depuis la fin de fructidor jusqu'en brumaire.

On plante les ceps de vigne à deux ou trois

pieds de distance les uns des autres, et on les laisse pousser pendant dix ou douze années sans y porter le fer. Lorsqu'on juge qu'ils ont acquis assez de grosseur, on les taille annuellement, en laissant plus de bourgeons qu'on n'en laisse au Midi de la France. On soutient le cep afin qu'il ne traîne pas, et on maintient les rameaux par le moyen de quelques sarmens liés tout autour. Le raisin est mûr et en état d'être cueilli au commencement de fructidor.

Une vigne ainsi plantée et taillée, dure moins que celles de nos départemens méridionaux; mais elle donne une quantité double et triple de raisins : cette considération peut déterminer facilement le cultivateur à faire quelques essais dans les climats chauds et dans les lieux où les terres sont profondes et légères comme à Santorin.

Les autres cultures de l'île sont bien peu importantes. La terre n'est pas assez bonne pour le froment. On recueille seulement un peu d'orge et quelques légumes. Les arbres fruitiers sont très-rares : on ne cultive guère que le figuier et l'amandier. On nourrit quelques moutons, quelques chèvres et quelques cochons. On se sert de mulets et d'ânes pour les transports : on laboure rarement avec des

bœufs. On ne brûle à Santorin que le bois et le charbon que l'on apporte de la côte d'Asie, ou le lentisque que l'on va couper à Hiéra et sur quelques îles voisines.

Santorin paie environ 55,000 piastres d'imposition, en y comprenant l'impôt sur les terres, le karatch, l'abonnement de 2 paras par ocque, auxquels le vin est taxé, et les présens d'usage, chaque année, lors de l'arrivée de la flotte du capitan-pacha dans l'Archipel. L'impôt sur les terres ne devrait être que d'un dixième des produits, ainsi qu'il fut réglé lors de la soumission de l'île; mais le vaivode qui afferme ce droit de la Porte, prélève depuis long-tems sur les particuliers, un cinquième, sans que ceux-ci aient jamais pu faire entendre leurs justes réclamations.

Les villages situés sur la cime du terrain coupé de la rade, ont un aspect très-singulier. Les maisons sont à moitié taillées dans la pierre-ponce, à moitié bâties au dehors et placées les unes au dessus des autres, suivant la disposition du sol. La partie qui se trouve élevée au dehors, est terrassée moyennant un mélange de chaux et de pierre-ponce tamisée: tels sont *Apanoméria*, *Scauro*, *Mérévelli*, *Phiro-Stéphani* et *Phira*. Les villages les plus

pauvres de l'intérieur, tels que *Vourvoulo*, *Condo-Chori* et *Messaria*, situés en pente, ne sont qu'un assemblage de cavernes pratiquées dans la pierre-ponce. Il n'y a qu'une petite portion du devant de chaque habitation qui soit un peu maçonée, à cause de la porte d'entrée. Pirgos est le plus considérable, le mieux bâti et le plus riche de l'île. On y respire un air pur et l'on y jouit d'une vue agréable. Presque toutes les maisons de Santorin ont une citerne que les habitans ont soin de remplir dans la saison des pluies : ils n'ont pas d'autre eau à boire et à donner à leurs bestiaux.

La perdrix et le lièvre, si communs dans la plupart des îles de l'Archipel, sont très-rares à Santorin. Le lapin que nous avons vu à Ténédos, à Miconi, à Délos, à Paros, à Léro et ailleurs, ne se trouve point ici ; mais en revanche la caille y est abondante dès la fin de fructidor. Les habitans la chassent moyennant un filet fixé à un cerceau de trois à quatre pieds de diamètre, auquel est adapté un bâton de sept à huit pieds long. Le chasseur jette son filet sur une souche de vigne ou de coton, où il soupçonne qu'il y a quelque caille tapie, et il arrive assez souvent qu'il en attrappe une. Nous en avons vu

prendre l'année suivante, plusieurs par ce moyen dans moins d'un quart d'heure.

Comme on ne peut pas consommer toutes les cailles que cette chasse procure, on est dans l'usage de les faire légérement bouillir et de les conserver pendant tout l'hiver dans le vinaigre ou dans le vin *santo*. C'est un manger très-délicat, et qui vaut mieux que le bec-figue de Chypre ainsi préparé.

Nous avons vu dans la même saison le *choucas des Alpes*. On nous dit qu'il était de passage, et qu'il venait des montagnes de l'Asie mineure.

La rade de Santorin a environ sept milles de longueur du nord au sud, et six de largeur depuis le petit port de Phira jusqu'à l'île Aspronisi. Ce serait un des meilleurs ports de l'Archipel si les vaisseaux pouvaient y jeter l'ancre; mais la sonde indique des profondeurs considérables, telles que deux cent cinquante et trois cents brasses. Il y a soixante et quatre-vingts brasses à un jet de pierre de la terre. Les bateaux mouillent à San-Nicolo: les navires s'attachent par des amarres au dessous de Phira lorsqu'ils viennent charger du vin. Si le mauvais tems les oblige à se réfugier à Santorin, ils s'amarrent ordinairement entre la petite et la nouvelle Camène,

jusqu'à ce que la bourasque soit passée. Les frégates peuvent jeter l'ancre par les quinze et vingt brasses d'eau, fond de gravier au sud de la vieille Camène, en prenant la précaution de mettre aussitôt une amarre à terre.

A quelque distance sud-sud-ouest de la petite Camène, le fond de la mer s'élève, et la sonde ne donne que quinze et vingt brasses; mais ce fond est de pierre et de roche, sur lesquelles on ne peut jeter l'ancre. Les pêcheurs de l'île assurent que ce fond s'est élevé considérablement depuis peu; ce qui semble indiquer la formation prochaine d'une nouvelle île.

Nous croyons qu'il serait imprudent de rester trop long-tems mouillé entre la petite et la nouvelle Camène, à cause du voisinage de cette dernière, qui exhale une odeur très-fétide, et qui doit être très-mal-saine; car outre que les eaux y croupissent, les exhalaisons volcaniques qui se dégagent de cet endroit et des environs, doivent infecter l'air à une assez grande distance et causer bientôt des maladies dangereuses.

CHAPITRE XI.

Arrivée à Candie : description de cette ville. Visite au pacha. Départ. Arrivée à Réthymo. Conduite du pacha. Arrivée à la Canée : description des environs. Température. Observations sur les vents. Tremblement de terre.

IMPATIENS de nous rendre dans l'île de Crète et de voir la patrie de Jupiter et de Minos, nous nous embarquâmes le 12 thermidor au soir sur un grand bateau à voiles latines, arrivé depuis quelques jours au port San-Nicolo. Le capitaine, Musulman de religion, était né à Tunis. Il fréquentait souvent les îles de l'Archipel et jouissait d'une fort bonne réputation. Il avait apporté de la mantègue (1) du golfe de Sidre en Afrique, et il allait à Candie faire pour l'Égypte un chargement de raisins secs, d'amandes, de caroubes, de racines de réglisse et de miel.

(1) La mantègue est un mélange de beurre et de graisse de mouton, dont les Orientaux font usage dans leurs ragoûts et leurs pâtisseries.

Comme la distance de Santorin à Candie est d'environ trente lieues, nous aurions préféré de nous embarquer sur un navire européen, plutôt que de faire ce trajet sur un bateau du pays : mais il n'y avait pas de choix à faire. Les navires marchands ne fréquentent guère le port de Santorin en été, et dans cette saison la régularité du vent permet de naviguer, sans crainte et sans danger, sur de faibles bateaux.

Nous partîmes le soir de Santorin afin d'arriver en plein jour à Candie. Nous laissâmes à droite la petite île Christiane, et nous nous dirigeâmes sans boussole à peu près vers le sud. Le vent de nord tomba, comme à l'ordinaire, après le coucher du soleil : il fut faible et variable durant la nuit, et le matin nous nous trouvâmes à dix ou douze lieues de Candie, au nord-est de Dia. Comme nous étions trop à l'est et que le vent qui souffla dès les huit heures du matin fut nord-nord-ouest, nous louvoyâmes une partie de la journée afin de passer à l'ouest de Dia ; ce qui fut cause que nous n'entrâmes que le 13 au soir dans le port.

Nous fîmes avouer au capitaine qu'il vaut mieux consulter une boussole dès qu'on perd la terre de vue, que les étoiles et le soleil, qui

n'indiquent pas la route avec la même précision. Malgré cet aveu, il fit voile pour l'Égypte quelques jours après, dédaignant une excellente boussole qu'un marin ragusais lui offrait à bas prix, tant l'habitude a d'empire sur un homme ignorant.

La première chaîne du mont Ida qui s'élève en pyramide au sud-ouest de Candie, sert au loin de reconnaissance aux navigateurs qui veulent mouiller dans le port de cette ville. La petite île de Dia, située à l'est-nord-est, connue des marins sous le nom de *Standie* (1), concourt également à guider leur marche : elle fait plus ; elle leur offre un asyle dans les trois rades qu'elle a à sa partie sud. Nous aurons occasion d'en parler ailleurs.

Le port de Candie est défendu du vent de nord par des rochers sur lesquels on a bâti une forte jetée parallèle à la côte ; il est très-sûr, et pourrait contenir de trente à quarante navires marchands s'il était creusé et entretenu. Il ne peut en recevoir aujourd'hui que huit à dix, encore faut-il qu'ils soient allégés ou déchargés ; car il n'y a plus que huit ou neuf pieds d'eau dans l'intérieur du port, et

---

(1) Εἰς τὴν Δία, is tin Dia.

environ quinze à l'entrée. Les Turcs, qui jouissent partout avec l'insouciance d'un locataire; les Turcs, qui détériorent tout et ne réparent jamais rien, le laissent combler de jour en jour sans s'occuper des moyens de le creuser; ce qui serait cependant très-facile, le fond étant de sable et de vase.

Il y a en face de la jetée, à gauche en entrant, des arsenaux qu'on ne songe pas plus à réparer: ils ont été construits par les Vénitiens en 1552, à en juger par cette date mise au bas des armes de la République. Ils ont beaucoup souffert lors du siége de cette place par les Turcs, en 1667, 1668 et 1669: quelques-uns même ont perdu une grande partie de leur voûte. Ces arsenaux, au nombre de dix, ne sont à proprement parler que des chantiers que ce peuple industrieux et commerçant avait élevés pour y construire des galères, et pour les y remiser lorsqu'elles étaient désarmées.

On entre du port dans la ville par une porte que l'on ferme à la nuit. Des murs solidement construits, un bon fossé et des ouvrages avancés défendent très-bien cette place par terre. Les maisons sont mieux bâties que toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent, si nous en exceptons Scio;

mais la population n'y est pas en proportion de son étendue. On y compte à peine dix à douze mille Turcs, deux ou trois mille Grecs et environ soixante Juifs. Les Grecs qui l'habitaient avant qu'elle fût soumise aux Turcs, suivirent les Vénitiens lors de la capitulation, ou se sauvèrent dans l'intérieur des terres. Ils ne viennent aujourd'hui s'établir qu'en tremblant dans une ville où leur existence est sans cesse menacée par les janissaires, et leur fortune très-souvent envahie par les pachas.

Candie est située sur un plateau peu élevé. Le terrain, soutenu du côté de la mer par une forte muraille bâtie sur des rochers, offre une promenade agréable. On y voit plusieurs canons aux armes de Venise, capables de défendre par mer les approches de la place. Le sérail du pacha se trouve du côté opposé, et occupe le lieu sur lequel était bâti le palais du provéditeur. Les plus belles églises, endommagées par le siége, ont été réparées et converties en mosquées. Les maisons construites par les Vénitiens ont disparu depuis long-tems; mais les fortifications ont été entretenues avec soin, tant la Porte met d'importance à la conservation de l'île.

Nous n'entreprendrons pas de décider si

Candie occupe le site de l'ancienne *Cytœum*, comme quelques géographes paraissent le croire, ou celle de *Matium*, ainsi que le supposent quelques autres : nous dirons seulement, d'après les lieux que nous avons visités avec soin dans un second voyage, qu'il nous paraît plus convenable de regarder les ruines d'une ville située à quatre lieues à l'ouest, comme celle de *Cytœum*. Nous placerons *Matium* à deux lieues à l'est de Candie, en face de Dia, comme le dit Pline. Héraclée, que l'on sait avoir été le port de Cnosse, existe encore à quatre ou cinq lieues à l'est. Celui de Candie, le meilleur de toute la côte, nous paraît être, dans cette supposition, le port Panorme, situé, selon Ptolomée, entre *Cytœum* et *Héraclée*.

Le nom de Candie, que cette ville porte aujourd'hui, vient du mot sarrasin *chandax* ou *candax*, qui signifie retranchement, parce que ce fut en cet endroit que se retranchèrent les Sarrasins lorsqu'ils vinrent faire la conquête de l'île, sous l'empereur Michel II, surnommé le Bègue.

Les Turcs s'emparèrent en 1645, de la Canée, de Réthymo et de toute l'île de Crète ; mais ils ne purent se rendre maîtres des forts de Grabuse, de la Sude, de Spina-

Longa et de la ville de Candie. Mahomet IV, qui sentait qu'il ne serait jamais tranquille possesseur de cette île importante tant que les Vénitiens occuperaient la capitale, envoya, en 1667, son visir Achmet Kuperli, avec une armée considérable pour en faire le siége. Les Vénitiens, toujours maîtres du port et de la mer, conservèrent la faculté de faire passer des secours en tout genre, et la place, bien fortifiée et vigoureusement défendue, était capable de résister long-tems à tous les efforts de l'Empire othoman.

L'armée des assiégeans avait été plusieurs fois renforcée : déjà l'on comptait plus de cent mille Turcs qui avaient péri au pied des murs par le feu de la place ou l'explosion des mines. Il arrivait aux Vénitiens un nouveau secours de la part de la France, qui aurait sans doute obligé les Turcs de se retirer, lorsque la ville, sous les ordres de Morosini, capitula par la ruse d'un Grec au service de la Porte, après deux ans et demi de siége et la perte de trente mille hommes vénitiens, piémontais et français.

Lorsque nous arrivâmes à Candie, le vice-consulat était vacant. Nous ne trouvâmes qu'un simple agent, à qui nous fîmes part du projet que nous avions de parcourir la partie orien-

tale et moyenne de l'île avant de nous rendre à Réthymo et à la Canée. Le drogman, Juif de nation, plus officieux que nous n'aurions voulu, vint nous inviter le lendemain de notre arrivée, d'aller chez le pacha pour remplir, disait-il, un devoir, et pour céder au desir que ce vieillard respectable avait de nous voir et de nous consulter sur sa santé. Vous trouverez, ajoutait-il, auprès de lui toutes les facilités que vous pouvez desirer pour visiter l'île sans aucun danger.

Notre premier mouvement fut de refuser d'aller chez le pacha, auquel nous n'avions rien à demander. A quoi bon cette visite, disions-nous au drogman ? Elle est pour le moins inutile. Montrez-lui nos firmans, dites-lui qui nous sommes et ce que nous venons faire ici : ajoutez-lui que nous n'exerçons pas la médecine quoique nous ramassions des plantes, et faites-lui entendre qu'il est très-souvent dangereux de consulter des médecins lorsqu'on se porte bien. Le drogman insista : il nous dit que nous ne pourrions faire un pas dans l'île si nous n'accédions aux desirs du pacha. L'agent fut de son avis : quelques capitaines de navires, présens à notre conversation, applaudirent à cette proposition : la curiosité plaidait aussi en faveur du drogman ;

nous

nous consentîmes, et l'après-midi on nous conduisit au sérail.

Nous fûmes d'abord reçus chez les principaux officiers, qui nous parlèrent avec empressement de la révolution française et de la guerre que nous avions alors à soutenir contre les ennemis naturels de la Porte. Nous répondîmes avec réserve à toutes leurs questions : cette matière était trop délicate à traiter en Turquie. On nous offrit la pipe, le café, le sorbet et les parfums, après quoi on vint nous annoncer que le pacha était prêt à nous recevoir.

Nous n'avions trouvé que des sophas chez les officiers ; nous vîmes deux chaises chez le pacha, placées à peu de distance de lui. Nous lui fîmes, en entrant, notre salut à l'orientale (1), auquel il répondit. Il nous invita de nous asseoir : le drogman et le fils de l'agent s'accroupirent sur un tapis. Après les complimens d'usage sur notre heureuse arrivée, le pacha nous parla de sa santé, et nous pria de lui tâter le pouls. C'était un vieillard de

(1) Il consiste à porter la main droite au cœur et incliner un peu la tête. Les Turcs prononcent entr'eux leur *salam alaik*, *salam alaik-hom*, qu'ils se gardent bien de dire à un non-Musulman.

bonne mine, âgé de plus de soixante-dix ans. Nous satisfîmes à sa demande ; nous lui dîmes qu'il se portait bien et qu'il avait encore plus de vingt ans à vivre. Il parut satisfait de cette prédiction.

Il nous demanda ensuite quel était l'objet de notre voyage. La curiosité et le desir de nous instruire, répondîmes-nous, nous amènent dans votre île. Nous avons passé quelques mois à Constantinople ; nous avons parcouru la plupart des îles de l'Archipel ; nous voudrions jeter un coup-d'œil sur le pays célèbre que vous gouvernez, et ramasser quelques-unes de ces plantes balsamiques que le ciel y a répandues avec profusion. Cela ne se peut pas, nous dit-il froidement : je ne puis vous donner une pareille permission. Nous montrâmes nos firmans, par lesquels nous avions la faculté de parcourir toutes les contrées soumises à la domination othomane. Cela ne se peut pas, nous disait toujours le pacha. Nous citâmes plusieurs voyageurs ; nous parlâmes des marins, qui se promènent dans l'île avec la plus grande liberté, qui vont à la chasse, et partout où bon leur semble. Le pacha répétait toujours : Cela ne se peut pas ; votre vie serait exposée : je ne puis y consentir.

Il nous parla de bandes de voleurs et de brigands qui infestaient les chemins, et qui nous massacreraient si nous allions au mont Ida, à Gortyne, ainsi que nous le demandions. Cela ne peut pas être, dîmes-nous à notre tour : il n'y a pas de bandes de voleurs et de brigands dans un pays bien gouverné : le supplice suivrait de trop près le crime, pour que les scélérats osassent se montrer. Sans doute, nous dit le pacha : il y a bien moins de brigands depuis que je commande; mais il y en a encore assez pour que vous soyez exposés à perdre la vie. Nous dîmes au drogman d'abréger une conversation qui pourrait devenir désagréable pour tous, et d'obtenir la permission de nous retirer; ce qui nous fut accordé.

Nous étions très-étonnés de cette rigueur du pacha, et nous cherchions à en deviner la cause, lorsqu'un mot du drogman fut pour nous un trait de lumière. Le pacha, nous dit-il, ne s'est montré difficile à vous accorder ce que vous lui demandiez, que parce qu'il a passé depuis peu un étranger qui lui a donné 500 piastres pour aller voir je ne sais quelles ruines à dix lieues d'ici. — Fort bien! Dites au pacha que nous n'achetons pas si cher la vue de quelques tas de pierres, et

qu'il peut faire des avanies aux Grecs et aux Juifs s'il a besoin d'argent : quant à nous, nous n'avons pas 500 piastres, et si nous les avions, nous saurions les employer plus utilement. Le drogman essaya de nous faire consentir à quelque sacrifice moins grand. — Pas une piastre, pas un para : d'ailleurs, ce ne serait point par votre canal que nous traiterions si l'envie nous en prenait.

Il était inutile, dans les circonstances, de faire un plus long séjour à Candie. Nous résolûmes d'aller, s'il était possible, par terre à la Canée, persuadés que nous trouverions auprès du consul toutes les facilités dont nous avions besoin. Nous fîmes demander un janissaire pour nous accompagner; l'aga nous envoya un homme fort connu, établi dans la ville depuis long-tems : un muletier turc, janissaire lui-même, nous fournit des chevaux et nous servit de guide. Nous savions qu'il n'y avait rien à craindre de la part des Grecs, et les deux janissaires établis et mariés, qui se chargeaient publiquement de nous conduire à la Canée, répondaient suffisamment de nous. Nous tranquillisâmes sur notre compte les marins, qui témoignaient de l'inquiétude. Nous envoyâmes par mer nos effets avec un domestique grec, et nous partîmes

seuls et sans bagage, le 17 thermidor au matin.

Ces janissaires, nés dans l'île, parlaient fort bien le grec et buvaient encore mieux le vin et l'eau-de-vie. Nous fûmes fort contens d'eux, et nous apprîmes de leur bouche même, que le pacha ne nous avait parlé de brigands que pour avoir de l'argent et le prétexte de nous donner, à nos frais, une escorte sur laquelle il aurait prélevé ses droits. J'aurais supprimé cette anecdote peu importante si je n'avais cru qu'elle peut être utile aux voyageurs, et si elle ne montrait en même tems combien les agens du gouvernement turc sont avides d'argent et peu délicats sur les moyens de s'en procurer.

Les environs de Candie offrent quelques plaines fertiles, cultivées, et quelques côteaux susceptibles de l'être. A quelque distance au sud, on voit une montagne isolée, en forme de pyramide, au pied de laquelle on passe lorsqu'on va parcourir les ruines de Gortyne : les Européens la connaissent sous le nom de montagne de Jupiter. Au sud-ouest le mont Ida, couvert de neige presque toute l'année, jette d'un côté quelques rameaux vers la ville, et va se réunir de l'autre aux montagnes de la Sphachie, pareillement couvertes de neige pendant huit à neuf mois.

En sortant de la ville, nous trouvâmes une plaine basse, assez étendue, arrosée par deux ruisseaux, après quoi nous traversâmes des collines et des montagnes calcaires, sur lesquelles les Vénitiens ont pratiqué des chemins pavés qui se sont assez bien conservés. Nous laissâmes les premiers chaînons de l'Ida fort près de nous à gauche. Nous vîmes partout en abondance le storax parmi les plantes et les arbrisseaux que nous avions rencontrés dans les îles de l'Archipel. Nous arrivâmes de bonne heure à Damasta, village peu considérable, où nous passâmes le reste de la journée. On nous fit partir le lendemain avant le jour. Nous traversâmes des lieux moins élevés, moins arides, plus cultivés que ceux de la veille; des plaines fertiles, peu étendues, des vallons étroits. Nous vîmes beaucoup d'oliviers, quelques vignes, quelques mûriers, plusieurs chênes. Nous reposâmes sous le platane dont parle Tournefort, auprès d'une source considérable qui naît à trop peu de distance de la mer pour servir à l'arrosement des terres. Nous marchâmes long-tems au bord de la mer, et nous arrivâmes de bonne heure à Réthymo.

Les environs de cette ville offrent des points de vue très-pittoresques : des jardins plantés

d'orangers, parmi lesquels s'élèvent quelques dattiers ; des champs couverts d'oliviers et de plantes potagères ; des côteaux sur lesquels la vigne, le figuier, le mûrier et l'amandier croissent ensemble ; plus loin, des montagnes boisées : à l'ouest, des rochers nus et des collines arides : au nord, la citadelle, le port et la mer : tout concourt à rendre Réthymo la ville la plus agréable de l'île. Elle serait devenue peut-être la plus riche et la plus peuplée, si le port, tout petit qu'il est, avait été entretenu. Sa population actuelle est de cinq à six mille habitans, moitié Grecs, moitié Turcs : les Juifs y sont moins nombreux qu'à Candie.

Réthymo, bâtie sur les ruines de l'ancienne Rithymne, trop faiblement défendue par terre, fut pillée et ravagée par les Turcs dès l'année 1572, pendant que Selim II faisait pousser avec vigueur le siége de Famagouste en Chypre : mais ce ne fut que sous le règne d'Ibrahim, en 1645, que les Vénitiens en furent chassés pour toujours.

Quoique descendus avec nos conducteurs dans un kharavanserai, nous acceptâmes volontiers un logement qu'on nous offrit chez un Juif, barataire français. Dans la soirée son fils nous fit parcourir la ville, nous montra

le port et quelques jardins, et nous raconta le déplorable événement qui avait obligé son père de s'absenter.

Le pacha de Réthymo, qui d'un état abject venait de s'élever aux grands emplois à force d'intrigues et d'argent, pressé de recouvrer ses avances, de payer ses dettes et d'acquérir de nouvelles richesses pour obtenir, avec un grade supérieur, un gouvernement plus important, ne laissait échapper aucune occasion de rançonner les habitans de Réthymo et les malheureux cultivateurs de sa province; et lorsque les occasions et les prétextes lui manquaient, il taxait tout de même à des sommes plus ou moins fortes les particuliers soupçonnés d'être riches. Depuis six mois qu'il était dans la ville, Grecs, Juifs et Musulmans, tous avaient plus ou moins payé. Abrahamaki, barataire et agent de la République, s'était flatté que le pacha n'oserait s'adresser à lui; il se trompait. Abrahamaki passait pour riche : le pacha ne pouvait se résoudre à laisser échapper cette proie. Il lui fit demander dix mille piastres, l'assurant de sa protection s'il les payait à l'instant. Le Juif refuse de donner cette somme. Le pacha insiste et menace. Abrahamaki s'adresse alors au consul de France à la Canée (le citoyen

Henry Mure), et lui fait part de la position dans laquelle il se trouve. Le consul se transporte sur le champ à Réthymo. Le pacha, qui l'apprend, fait saisir le Juif, le fait mettre aux fers dans le sérail, et le menace de le faire périr sous le bâton s'il ne compte à l'instant la somme demandée.

Que pouvait faire le consul dans cette extrémité ? Se présenter au pacha, réclamer sa justice, demander l'exécution des capitulations : le Juif n'en périssait pas moins. Tout le monde convenait que le pacha était capable de cette atrocité. La famille d'Abrahamaki s'assemble : tous les Juifs de Réthymo s'agitent : on délibère : chacun est d'avis de payer. Le détenu lui-même, craignant pour ses jours, écrit à ses amis, les prie de compter la somme que le pacha exige, et fait dire au consul de ne rien entreprendre en sa faveur. L'argent compté, le Juif est relâché ; mais le pacha le menace de le faire périr sous le bâton s'il fait entendre la moindre plainte.

Cet abus d'autorité ne pouvait être toléré sans de grands inconvéniens. Le pacha avait osé attenter à la fortune et à la liberté d'un agent de la République ; il devait être puni. Ne rien dire, c'était une lâcheté, c'était en quelque sorte autoriser cet homme pervers à

commettre chaque jour de nouveaux actes de tyrannie. Bientôt aucun capitaine de navire n'aurait osé ni charger d'huile à Réthymo, ni aborder ces parages devenus trop dangereux. Nous apprîmes quelques jours après, que le consul avait fait dire à l'agent de se dérober aux coups du pacha, et qu'il avait écrit au citoyen Descorches, envoyé extraordinaire près la Porte othomane, pour lui faire part de ce qui venait de se passer.

La plainte du consul fut appuyée par celles que portait en même tems le pacha de Candie, en raison d'autres vexations non moins criantes. La Porte, qui permet tacitement à ses agens de pressurer et de tourmenter les sujets tributaires, ne peut sans danger laisser rançonner trop fortement les Musulmans, encore moins les protégés des puissances européènes. Le pacha de Réthymo, sur la demande du citoyen Descorches et du pacha de Candie, fut déposé, et condamné à restituer les sommes extorquées. Il obéit à la première partie des ordres de la Porte; mais il déclara au chiaoux qui vint les lui intimer, qu'aucune crainte, aucun motif ne pourrait le déterminer à rembourser l'argent qu'il avait exigé.

Nous le vîmes arriver peu de jours après

nous, à la Canée : il fut salué par les canons du fort, et reçut la visite des agas et des principaux habitans de la ville. Il rendit lui-même sa visite au pacha de la Canée, et hâta son départ pour la Morée, où il allait attendre l'effet de ses nouvelles intrigues à Constantinople.

Cependant tous ceux qui avaient à réclamer de l'argent et qui étaient spécialement désignés dans le firman de la Porte, se présentèrent, soit au pacha de Candie, soit à celui de la Canée, afin d'être remboursés avant le départ de leur spoliateur. Il est vraisemblable que ces deux pachas eurent l'air d'agir pour déterminer celui de Réthymo à faire la restitution ordonnée par la Porte, puisqu'il disait hautement que si l'on tentait contre lui la moindre violence, il se mettrait à la tête de ses gens et repousserait la force par la force. C'est en vain qu'on lui représenta l'obéissance qu'il devait aux ordres du sultan : il n'en persista pas moins à déclarer que l'aspect même du supplice ne pourrait l'y déterminer, et qu'aucune autorité ne saurait l'y contraindre. Il partit donc sans que personne osât rien entreprendre contre lui. Il reçut les politesses du pacha de la Canée, et fut salué de nouveau par les canons du fort, comme s'il

n'eût point été un sujet rebelle, et comme s'il eût emporté avec lui les regrets des habitans.

Nous ignorons la suite de cette affaire ; mais il est probable que, moyennant l'argent qu'il a extorqué, argent que ses agens à Constantinople auront adroitement répandu parmi les personnages influans, non-seulement cet homme, doublement coupable, n'aura pas été puni, mais qu'il aura même obtenu une place plus honorable et plus lucrative que la première.

Le lendemain 19 thermidor nous partîmes au lever du soleil, en faisant des vœux pour que les Turcs qui outragent l'humanité, qui oppriment d'une manière révoltante les peuples qu'ils ont vaincus et dépouillés, soient forcés un jour de retourner dans les contrées sauvages et lointaines d'où ils ne seraient jamais sortis peut-être si les Grecs avaient su conserver les vertus de leurs pères.

Nous contemplâmes long-tems, au nord-ouest de la ville, la citadelle bâtie sur une masse de rochers escarpés, avancés dans la mer. Nous marchâmes quelque tems sur un chemin montueux et pénible, et nous arrivâmes sur la plage d'Armiro, après avoir traversé une petite rivière qui coule au bas de la montagne. Au-delà de la plage, nous

vîmes deux belles sources, l'une d'eau salée; l'autre, plus considérable, d'eau douce: plus loin se trouve le fort d'Armiro, bâti par les Vénitiens, pour défendre une gorge, et empêcher que des pirates ou des ennemis, qui feraient une descente à la plage, ne pussent pénétrer par-là dans l'intérieur des terres.

Nous nous élevâmes ensuite peu à peu, et nous nous trouvâmes au pied de la montagne Malaxa (Μαλαξα), en vue du golfe de la Sude. Cette montagne est schisteuse et granitique à sa base, tandis que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors, nous avaient paru calcaires et la plupart crétacées.

En côtoyant la montagne, dont la direction est de l'est à l'ouest, nous passâmes, sans nous en douter, à portée des ruines d'Amphimale, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Nous descendîmes par un chemin pavé, dans une plaine fertile, assez bien cultivée. Nous passâmes à peu de distance du golfe de la Sude, et nous arrivâmes de bonne heure à la Canée, bien moins ennuyés de la longueur de la route, que fatigués de la chaleur excessive que nous avions éprouvée.

Le citoyen Mure, qui nous attendait depuis long-tems, ne voulut pas permettre que nous

fussions loger au couvent des capucins, attendu la conduite indécente que se permettait, à l'égard des Français, un moine italien à qui la maison était confiée. Nous le remercions ici de son attention à ce sujet, des honnêtetés que nous avons reçues chez lui, et des renseignemens précieux qu'il nous a donnés. Nous devons aussi au citoyen Magalon, négociant, des détails intéressans sur les productions de l'île, sur le commerce qui s'y fait, sur la population des campagnes et sur quelques usages qui s'y sont établis.

La Canée, beaucoup moins étendue que Candie, est en proportion plus peuplée. On y compte plus de quatre mille Turcs, deux ou trois mille Grecs, cent cinquante Juifs, quatre maisons françaises et quelques maisons italiennes : ces dernières sont sous la protection de l'empereur d'Allemagne ou de la République de Raguse.

La ville est entourée d'une forte muraille et d'un large fossé : elle n'a qu'une porte du côté de la terre. Le port est défendu par quelques batteries en bon état. On y remarque à gauche, en entrant, une jetée parallèle à la côte, derrière laquelle un assez grand nombre de navires pourrait mouiller si le fond était creusé. Les plus gros sont obligés

de se tenir vers l'entrée du port, exposés aux vagues d'une mer agitée lorsque les vents de nord soufflent avec un peu de violence.

En face de la jetée on voit, comme à Candie, une rangée de chantiers voûtés, que les Vénitiens avaient élevés pour construire et remiser leurs galères.

La Canée résista à peine quelques jours aux Turcs, qui vinrent l'attaquer en 1645. Cornaro, qui commandait les troupes vénitiennes, en sortit avec armes et bagages pour se retirer à Réthymo, où il fut tué peu de tems après en voulant défendre cette ville, bien moins importante et bien moins capable de résister que la Canée.

Les premières montagnes, parallèles à la côte, laissent entr'elles et la mer une plaine de plus d'une lieue de largeur, qui s'étend dans un espace de douze à quinze milles, depuis le fond du golfe de la Sude jusqu'aux environs de Dictymne, montagne qui se prolonge au nord, et va former le promontoire avancé qui portait autrefois le même nom, et que les Italiens désignent aujourd'hui sous celui de *Capo-Spada* ou Cap-Épée. Cette plaine est en général assez fertile et presque toute cultivée. Des jardins d'orangers, des forêts d'oliviers, quelques vignes éparses, des champs destinés

à la culture du blé, de l'orge, du coton, du sésame, du maïs, du melon et de divers légumes, voilà ce qu'elle offre partout.

En suivant les bords de la mer à l'occident de la ville, on traverse un ruisseau bourbeux, puis on voit près la côte un écueil et la petite île déserte de Saint-Théodore, sur laquelle les Vénitiens avaient élevé une batterie pour empêcher une descente sur la plage. Lorsqu'on a dépassé l'île on arrive à Platania, promenade étendue, solitaire et agreste, où croissent naturellement des platanes qui étonnent par leur grosseur et par leur nombre. Chacun d'eux soutient un ou plusieurs ceps de vigne, dont les rameaux embrassent toute l'étendue de l'arbre, et fournissent en abondance, sans soins et sans culture, des raisins à gros grains, d'une excellente qualité. Comme ils mûrissent fort tard dans ces lieux ombragés, on les voit arriver avec plaisir aux marchés de la Canée, lorsque les autres commencent à disparaître. Une petite rivière arrose et parcourt cette agréable forêt, et vient y repandre la vie et la fraîcheur.

Nous étions depuis quelque tems à la Canée : nous avions déjà parcouru les environs de la ville, et cueilli sur les montagnes le dictame

dictame, l'ébénier de Crète et la plupart des plantes intéressantes de l'île : nous avions assisté à des fêtes villageoises, lorsqu'on nous proposa d'aller voir les ruines de *Paleo-castro*, que nous soupçonnions être celles d'*Aptère*, d'après le rapport de quelques voyageurs.

Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes au monastère grec, *Ayia Kiriaki*, situé au sud-ouest de la Canée. Nous y laissâmes nos montures, et nous prîmes un guide pour nous conduire aux ruines que nous desirions parcourir. Nous montâmes par un très-mauvais chemin, sur une roche escarpée, faisant partie de la première chaîne de montagnes que nous avons dit être parallèles à la côte. Nous parvînmes bientôt à un mur épais qui nous conduisit à un plateau sur lequel nous remarquâmes les restes d'un fort presque carré, flanqué de tours. Les murailles de ce fort, ainsi que celles des remparts dont la ville était entourée, ont près d'une toise d'épaisseur. Elles étaient solidement construites, et revêtues de pierres de taille que l'on aperçoit encore en quelques endroits.

Nous sortîmes de cette enceinte par le mur du sud, et nous nous trouvâmes sur un terrain dominé par une chaîne de rochers plus

élevés, plus escarpés que ceux sur lesquels le fort était assis. Cet espace est terminé au couchant par d'autres rochers coupés à pic, qui forment un rempart naturel autour de lui, le séparent des montagnes environnantes et le rendent inaccessible de ce côté.

Ce rocher était lui-même surmonté d'une muraille épaisse, et munie de tours de distance en distance. La ville était située entre la forteresse et le mur par où nous abordâmes, et les rochers à pic dont nous venons de parler. Cet espace suffisait à une ville de moyenne grandeur. Nous n'y trouvâmes ni inscriptions ni bas-reliefs, ni vestiges de temple ou d'édifices somptueux, rien qui pût nous indiquer le nom ancien de cette ville.

Si Kissamos, situé entre le cap Grabuse et le cap Spada, à vingt milles à l'ouest de la Canée, fut autrefois le port d'Aptère, comme il paraît évident, suivant le texte des auteurs anciens, et si la Canée occupe la place de Cydonia, comme on le croit communément, Strabon s'est trompé lorsqu'il a dit qu'Aptère n'était qu'à dix milles de Cydonia. Mais si l'ancienne Cydonie était à quarante stades de son port, comme le croit l'auteur de la *Législation de Crète*, pag. 473, alors

il est probable que nous avons vu les ruines de cette ville, et que celles d'Aptère sont à dix milles à l'ouest, en face de Kissamos, comme le dit Strabon : ce sont celles que Tournefort a parcourues, et dont il parle, tom. I, pag. 81.

A un quart de lieue à l'est de la Canée, on voit un côteau, et plus loin des collines calcaires, la plupart nues, qui s'avancent dans la mer et forment une presqu'île terminée par le cap Mélek. Le monastère de la Trinité se trouve parmi ces collines : il est habité par un grand nombre de religieux, qui se livrent presque tous à la culture de la terre. Nous remarquâmes avec plaisir aux environs du monastère, de superbes vergers d'oliviers, quelques vignes, et des champs destinés à la culture des plantes céréales. Nous vîmes beaucoup d'abeilles et une grande quantité de chèvres et de moutons : il y avait entr'autres dans le jardin, un ricin ou *palma christi* planté depuis plusieurs années, qui indiquait par sa vigueur, qu'on pourrait introduire en Crète la plupart des plantes des climats les plus chauds. Nous passâmes quelques jours avec les religieux, et nous fûmes de là au monastère Saint-Jean, situé vers le cap, sur un plateau élevé. Les religieux

T 2

sont ici moins nombreux, parce que les terres qu'ils ont à cultiver, sont moins bonnes et moins étendues que celles qui dépendent de la Trinité.

Nous descendîmes au cap Mélek par une gorge étroite et par un chemin pratiqué entre des rochers affreux, qui nous fournirent quelques plantes intéressantes. Vers le milieu de la pente, on trouve un bâtiment en partie détruit, dépendant du monastère Saint-Jean, autrefois habité par quelques religieux à qui la garde de cette gorge était confiée.

Le golfe de la Sude (*pl.* 8), vaste port naturel, l'un des plus beaux et des plus sûrs de l'Archipel, se trouve au sud de la presqu'île dont nous venons de parler. Sa bouche est à l'est, et son fond se dirige à l'ouest-nord-ouest : il est non-seulement abrité par les angles et les caps que forment les terres, mais encore par les deux îlots de la Sude, sur l'un desquels est situé le fort que les Vénitiens avaient fait construire, et qu'ils ont conservé long-tems après que l'île ne leur appartenait plus. Ce ne fut que sous le règne d'Achmet III, que les Turcs se rendirent maîtres de ce fort, et qu'ils furent par-là tranquilles possesseurs de toute l'île de Crète.

Le mouillage le plus fréquenté par les na-

vires qui ne veulent que se mettre à l'abri d'un coup de vent, est au sud-sud-ouest du cap Mélek, derrière une petite île connue par les marins sous le nom de *Vieille Sude*. Les gros vaisseaux de guerre mouillent dans tous les points, soit à l'entrée du golfe, soit à côté de l'île dont nous venons de parler. Les uns et les autres ne vont au fond du golfe que lorsqu'ils doivent rester long-tems au mouillage. Les bateaux du pays viennent souvent jeter l'ancre entre les deux îles de la Sude.

A demi-lieue de la mer, au sud de ce golfe, on trouve sur un terrain élevé les ruines d'Amphimale. On suit fort bien tous les murs de la ville, quoique détruits en grande partie : on voit partout dans leur enceinte, des décombres, des amoncellemens de pierres formés par les cultivateurs. Deux vastes citernes s'élèvent au dessus de ces ruines, et laissent à deviner comment on pouvait les remplir. On les reconnaît au ciment rougeâtre dont elles sont revêtues intérieurement, et surtout à la marque que les eaux y ont tracée. Une partie de la ville était en plaine, l'autre suivait la pente du terrain incliné vers la mer. Nous remarquâmes à la partie orientale, les restes d'une des portes de la ville. Nous cherchâmes inu-

tilement des marbres, des inscriptions, des bas-reliefs : tout a disparu ou a servi à la construction d'un monastère grec qui s'est élevé sur ces ruines, et dans lequel nous fûmes heureux de passer la nuit.

Depuis notre arrivée en Crète jusqu'aux approches de l'équinoxe d'automne, le thermomètre de Réaumur, à l'esprit-de-vin, a été constamment pendant le jour, à 25, 26 et rarement à 27 degrés dans une chambre située au nord-est. Nous avions eu tout au plus 25 degrés à Santorin et à Milo, 22 et 23 à Naxie. Il est vrai que la saison était un peu moins avancée lorsque nous parcourions ces îles.

Pendant les trois mois d'été, la chaleur excessive du soleil est constamment tempérée chaque jour, depuis huit à neuf heures du matin jusqu'au soir, par le courant assez rapide d'air qui s'établit du nord au sud dans les îles de l'Archipel et sur les côtes septentrionales de Crète. Ce vent rafraîchissant, nommé *embat*, se dirige et se modifie dans tout le Levant, suivant le gissement des côtes et l'étendue de mer qui se trouve devant elles. Nous ferons remarquer, en passant, qu'il est sud-ouest sur la côte méridionale de Crète, de Chypre, de la Caramanie ; à peu

près nord-ouest à Smyrne, à Alexandrie; ouest à Tyr, à Sidon et sur toute la côte de Syrie. Il vient à Athènes, de l'ouest ou du golfe de Lépante, et c'est lui que les Grecs désignaient sous le nom de Zéphire. Pendant la nuit, le vent prend une direction contraire; il vient de la terre à la mer; il est plus faible que pendant le jour, et ne s'étend pas au-delà de trois à quatre lieues.

Les vents sont variables dans les autres saisons, surtout vers les équinoxes : nous avons éprouvé à la fin de fructidor, par un vent de sud qui dura deux jours, une chaleur de 30 à 32 degrés. L'horison était alors comme chargé de fumée, et la clarté du soleil était rougeâtre et faible, ainsi qu'on le remarque en Égypte lorsque le même vent se fait sentir. Le citoyen Peyron, capitaine de navire, nous a dit qu'étant mouillé à la Sude le 30 mai 1793, la chaleur devint si considérable depuis huit jusqu'à onze heures du soir, pendant la durée d'un coup de vent de sud, qu'on respirait à peine et qu'on était dans un accablement général. Les canons de fer de son navire avaient contracté un si fort degré de chaleur, que l'on n'y pouvait appuyer la main sans être forcé de la retirer aussitôt. Ce fait nous a été certifié par

le citoyen Mure et les autres Français établis à la Canée. Il est à regretter que personne n'ait connu, par le moyen du thermomètre, le véritable degré de chaleur qui eut lieu pendant cette soirée mémorable.

Quoique le froid se fasse vivement sentir en hiver, sur l'Ida et au sommet des monts Blancs, et qu'ils soient couverts de neige dès la fin de brumaire, la température est cependant très-douce dans les plaines et vers les côtes. Il n'y gèle point : les pluies y sont assez fréquentes, mais de peu de durée. Le soleil se montre presqu'immédiatement après la pluie, et le ciel est souvent pur et serein. Il ne pleut jamais en été, ni en Crète, ni dans les îles de la mer Égée. La rosée suffit alors pour entretenir la végétation des plantes qui croissent spontanément dans ces climats. Presque toutes les autres doivent être arrosées si l'on veut les y cultiver avec quelque succès.

On a remarqué à la Canée, que lorsque les vents sont au nord ou à l'est, les eaux de la mer sont très-basses, et qu'elles sont au contraire élevées lorsque le vent souffle de la partie ouest, ou même lorsqu'il est au large dans cette direction, quoiqu'il n'ait pas encore atteint l'île. La différence que

nous avons observée nous-mêmes sur le niveau des eaux pendant le séjour que nous avons fait en Crète, est d'environ deux pieds. Pendant l'été, les eaux sont dans le port à huit ou dix pouces au dessous de la sommité d'une roche située vis-à-vis les fenêtres de la maison consulaire : elles s'élèvent à huit ou dix pouces au dessus de cette même roche dès que le vent passe à l'ouest. Le citoyen Mure nous a même assuré que, dans un vent forcé d'ouest, le niveau des eaux s'élevait toujours à sept ou huit pouces plus haut, au point de couvrir d'autres rochers situés vis-à-vis l'angle de la maison que le citoyen Magallon, négociant, occupe vers l'entrée du port.

Cette différence dans le niveau des eaux n'a rien de commun avec le flux et le reflux que l'on observe dans quelques points de la Méditerranée. Elle vient seulement de la force du vent qui dans le premier cas pousse les eaux des côtes vers la haute mer, et dans le second les amène de la haute mer vers les côtes. Le vend de sud ne produit à la Canée aucune différence bien sensible, tandis qu'il élève d'une manière très-remarquable les eaux dans toutes les îles de l'Archipel et sur toutes les côtes de la mer Égée.

Nous avons ressenti à la Canée, le 7 brumaire, à cinq heures du matin, un tremblement de terre dont les secousses, quoique peu fortes, ont duré quelques secondes : il faisait calme dans cet instant; mais bientôt après le vent d'ouest a soufflé avec violence pendant plusieurs jours. Les habitans nous ont dit que les tremblemens de terre ne sont pas rares chez eux; et si nous consultons l'histoire, nous voyons que cette île en a éprouvé de très-forts à diverses époques. Le plus remarquable est celui qui eut lieu en 1490 : il s'étendit sur toute l'île, de l'est à l'ouest, et y causa de très-grands dommages.



CHAPITRE XII.

Division de l'île. Des agas : de leurs droits sur les terres : de la police qu'ils exercent. Réflexions à ce sujet. Des peuples qui se sont succédés en Crète. Des Abadiotes. Des Sphachiotes. Précis historique sur Lambro Cansiani.

L'ÎLE de Crète est divisée en trois pachaliks ou gouvernemens, dont les chefs-lieux sont Candie, la Canée et Réthymo. Il y a dans la première de ces villes, un pacha à trois queues, *seraskier* ou général en chef de toutes les forces de l'île. Il y a dans les deux autres un pacha à deux queues, indépendant de celui de Candie, quant à la partie administrative et la police, mais soumis à lui pour tout ce qui concerne la partie militaire. Tous les trois, dans leur ville et dans leurs provinces, doivent veiller à la levée de l'impôt et à la sûreté des places qui leur sont confiées. Ils sont tenus aussi de faire rendre la justice par les cadis et de faire exécuter leurs sentences, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Ces pachaliks sont divisés en un certain nombre de districts, et chaque district comprend, dans son étendue, un certain nombre de villages, dont quelques-uns appartiennent aux mosquées impériales, quelques autres à la sultane-mère, et le plus grand nombre, sous le nom de *Malikiané-Agassi*, sont concédés à vie à des agas ou seigneurs, moyennant une somme plus ou moins grande versée dans le trésor impérial avant le firman d'investiture, et une redevance annuelle qui est portée dans les coffres du trésorier de Candie, pour l'entretien des forteresses et la solde des troupes du pays.

Tous les propriétaires, grecs ou musulmans, paient à l'aga, à la mosquée ou à la sultane, un septième du produit de leurs terres. Ils sont aussi obligés de porter leurs olives dans les moulins que les agas ont seuls le droit de faire construire. L'huile paie un septième, et, ce qui devient un objet très-important pour le seigneur, les grignons (1)

(1) Grignons ou marcs. On en retire une assez grande quantité d'huile, ainsi que des eaux qu'on a versées bouillantes sur le marc après l'extraction de l'huile vierge. On reçoit ces eaux dans de grands réservoirs : l'huile qui se détache de la lie ou du bourbier, monte peu à peu à la surface de l'eau.

et les eaux bourbeuses lui restent en dédommagement des ouvriers qu'il place au moulin pour l'extraction de l'huile, et des chevaux qu'il fournit pour le détritage des olives.

La police du village appartient à l'aga : il nomme à cet effet un *soubachi*, Musulman comme lui, tyran subalterne, toujours plus avide, plus intraitable que son maître. Délateur de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend, inquisiteur incommode de la fortune de tous, sans cesse occupé à diviser les habitans, à fomenter les haines parmi eux, le soubachi est l'être le plus malfaisant que la politique turque ait créé pour le malheur des Grecs. L'aga se sert de lui pour punir les moindres fautes, vraies ou supposées, par des amendes arbitraires, par la prison et souvent même par le bâton.

Les Grecs nomment parmi eux un *capitan* ou primat chargé de concilier les esprits, de terminer à l'amiable les différens qui naissent entr'eux. C'est un juge-de-paix, à l'avis duquel les plus sages défèrent toujours, afin d'éviter la griffe redoutable du cadi, au tribunal duquel toutes les affaires litigieuses sont portées en dernier résultat. Le primat veille aussi aux intérêts de tous. C'est à lui que l'aga s'adresse lorsqu'il a des ordres à

donner, des demandes à faire ; lorsqu'il exige des ouvriers pour la culture de ses champs ou pour les travaux d'utilité publique. Les Grecs nomment aussi un *dascalos* ou écrivain qui tient registre du nombre des habitans, des sommes auxquelles ils sont imposés pour leur karatch, et de celles qu'ils doivent payer à l'aga après chaque récolte.

Aucun Grec ne peut se marier sans la permission de l'aga, permission qu'il faut acheter par un présent, tel qu'un mouton, un agneau, quelques poules. Si la belle plaît à l'aga, il la retient quelquefois pour son compte, sans que personne ose s'y opposer. Le bâton est toujours prêt à frapper le Grec récalcitrant ; et malheur à l'audacieux qui porterait plainte au pacha ou à la Porte ! Il paierait de sa fortune et souvent de sa tête une pareille démarche. L'aga se marie dans ce cas au *capin* avec le consentement libre, ou censé tel, de cette femme. Les mœurs othomanes s'opposent à ce qu'il vive autrement avec elle ; et si la femme s'obstinait à ne pas vouloir de sa main, tout-puissant qu'est l'aga, il serait obligé de se désister de ses prétentions. Assez souvent après avoir gardé cette Grecque deux ou trois ans, il la congédie pour une autre, et la marie à quelque Grec habitant du village,

qui n'ose s'y refuser. On assure qu'il est très-rare qu'une Grecque ne soit flattée de partager la couche de son seigneur, jeune ou vieux, quelle que soit la honte que les hommes y attachent et le sort qu'elle doit éprouver tôt ou tard, tant il est vrai qu'ici, comme ailleurs, l'autorité séduit et la vanité entraîne.

On ne permet point aux hommes mariés de quitter l'île, à moins qu'ils ne soient marins ou négocians. On a vu pendre au mât de son bateau un *karavokéri* (1) qui avait osé enfreindre cette loi, et qui avait furtivement porté quelques malheureux dans le golfe d'Éphèse. On permet néanmoins aux garçons d'aller travailler en Morée et ailleurs; mais on exige d'eux auparavant une taxe de 60 paras ou de 2 piastres par tête.

S'il arrive un meurtre dans le village ou son territoire, et que le coupable ne soit pas connu, l'aga doit payer au pacha une somme d'argent qu'il lève sur tous les habitans. Il en retient une partie pour lui; c'est l'usage en Turquie : jamais l'argent ne passe par les mains d'un homme sans qu'il n'en garde une

---

(1) Maître ou capitaine de barque, de bateau, de navire.

portion. Les taxes ici sont toujours arbitraires et plus ou moins fortes, suivant la population et l'aisance des habitans. Si c'est un Musulman qui a été trouvé mort, la somme demandée est exorbitante, parce que la religion a été outragée dans un de ses membres. Un pareil assassinat d'ailleurs est presque toujours suivi de la mort de plusieurs Grecs. Les parens et les amis du défunt croient de leur devoir et de leur honneur d'assassiner à leur tour les premiers habitans qui se présentent à eux; et quoique la loi ne les y autorise pas et doive même les punir, l'opinion populaire les absout presque toujours.

Si le Grec a commis un délit grave, ou s'il en est accusé, ce qui revient à peu près au même, le pacha intervient, demande le coupable pour le faire juger et condamner. Il doit s'adresser pour cela à l'aga, qui le livre sur le champ ou le défend jusqu'après la sentence du cadi. Le Grec se tire souvent d'un mauvais pas, moyennant des arrangemens qu'il prend avec son aga, et des sacrifices qu'il fait envers lui et le pacha. Celui qui n'a rien, paie de sa tête; celui qui possède quelque chose, est sans cesse exposé à le perdre, comme on voit : cela dépend

de

de la volonté de l'aga, et souvent aussi de celle du soubachi.

Avec tous les moyens que la loi du plus fort a mis entre les mains de l'aga, on se doute bien qu'il ne manque pas d'en abuser, et de pressurer tant qu'il peut les malheureux cultivateurs. Il achète, par exemple, à bas prix leurs denrées (le vin excepté), qu'il ne paie ordinairement qu'après la vente qu'il en a faite et le bénéfice considérable qu'il en a retiré.

Tout ce que je viens de dire ne s'applique qu'aux villages grecs soumis à des agas. Ceux qui appartiennent à des mosquées ou à la sultane-mère, sont un peu moins vexés que les autres, parce que les cultivateurs peuvent faire entendre leurs plaintes à la sultane ou aux inspecteurs des mosquées, intéressés à les protéger contre les agens qu'ils emploient pour le recouvrement de leurs droits. Les villages turcs sont, comme ceux des Grecs, soumis à la police de l'aga. Les propriétés paient de même; mais ils sont exempts des corvées, et l'aga serait bientôt déplacé et puni si tous les habitans portaient à la fois leurs plaintes au pacha ou à la Porte, contre quelqu'injustice trop révoltante.

Il est inutile de répéter ici que les Grecs ne peuvent occuper des emplois émanés du gouvernement, ni être admis dans aucun corps de troupe, à moins qu'ils n'aient embrassé la religion de Mahomet.

C'est ainsi qu'est gouvernée aujourd'hui l'île, qui a si long-tems prospéré sous les lois de Minos : c'est ainsi que les habitans d'un pays où la liberté a pour ainsi dire pris naissance, sont courbés sous le joug du plus honteux esclavage, malgré la mer qui les entoure et les montagnes qui les défendent.

Soumis aux lois qu'un roi vertueux leur avait présentées au nom de la Divinité qui l'inspirait sans doute, les Crétois furent sages et heureux; ils le furent lorsque, satisfaits du nécessaire, ils cherchèrent uniquement leurs subsistances dans le sein de la terre qu'ils cultivaient eux-mêmes, et dans le produit des troupeaux qu'ils élevaient sur les montagnes dont l'île est couverte.

Mais lorsqu'ils voulurent se procurer des superfluités, lorsqu'ils modifièrent ou changèrent les lois de leur législateur, lorsque chaque cité voulut former un état indépendant; lorsque les riches, long-tems en lutte avec les pauvres, parvinrent à s'emparer du pouvoir, alors on distingua les citoyens

destinés à défendre la patrie, de ceux qui devaient la nourrir; alors les champs ne furent plus cultivés que de la main des esclaves; l'éducation privée et les institutions publiques tendirent encore toutes, à la vérité, à rendre l'homme robuste et adroit, courageux et intrépide; mais les mœurs se relâchèrent, l'esprit public s'affaiblit, l'autorité des lois fut souvent méconnue. Les Crétois, devenus inquiets et turbulens, ambitieux et avides, firent des guerres injustes, pillèrent leurs voisins et se détruisirent les uns les autres. Bientôt le champ de leur brigandage n'étant plus assez vaste, ils infestèrent les mers de leurs navires, troublèrent la tranquillité des peuples de l'Archipel, inquiétèrent leur commerce : ils allaient le détruire si les Rhodiens n'eussent armé pour la défense de tous, et ne fussent parvenus à brûler, submerger ou dissiper pour quelque tems les flottes de ces pirates.

Ce ne fut plus dès-lors l'amour de la liberté qui soutint encore quelques instans les Crétois dégénérés; ce fut l'amour de l'indépendance, ce fut un reste de leur ancienne valeur, ce fut le courage et la vertu de leurs pères qui les guidaient encore dans les combats. Ils résistèrent long-tems aux Romains,

déjà les maîtres d'une partie du Monde; ils les battirent même quelquefois, mais ils durent céder aux talens et à la fortune de Métellus; ils perdirent leurs flottes, ils se virent forcés d'abandonner leurs lois et de recevoir celles des vainqueurs.

Lorsque, sous les empereurs d'Orient, le christianisme s'introduisit dans cette île, la liberté n'existait plus depuis long-tems : le courage des habitans, affaibli par un joug étranger, s'énerva chaque jour davantage sous une religion douce, consolatrice, qui prêche l'obéissance, l'humilité, le mépris des biens de ce Monde. Aussi les Sarrasins, guidés par l'amour des conquêtes et le desir de propager leur croyance, n'eurent qu'à se présenter en 823 pour s'emparer de l'île et s'y établir, malgré les efforts de Michel II, empereur de Constantinople. Nicéphore Phocas, guerrier aussi intrépide que souverain inhabile, chassa en 961 les Sarrasins de Crète, et réunit de nouveau cette île à l'Empire d'Orient. Elle en fit partie jusqu'à la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204. Le marquis de Monferrat la vendit, en 1211, aux Vénitiens, déjà établis dans quelques îles de l'Archipel, et ceux-ci l'ont conservée jusqu'à ce qu'ils en aient été chassés par les Turcs.

Parmi les peuples qui habitent aujourd'hui l'île de Crète, on remarque les Abadiotes, Musulmans de religion, Arabes d'origine, et restes de ces Sarrasins dont nous venons de parler. Leur physionomie, différente de celle des Turcs, et la langue arabe qu'ils parlent entr'eux, ne laissent aucun doute à ce sujet. Basanés, maigres, de moyenne stature, les Abadiotes sont méfians, méchans, vindicatifs : ils marchent toujours armés, comme les Turcs, et s'entretuent à la moindre offense. Ils occupent une vingtaine de petits villages au sud du mont Ida, et forment une population d'environ quatre mille personnes. Ils reçoivent et donnent asyle chez eux aux Turcs et aux Grecs qui ont commis quelques crimes; mais ils exigent qu'ils restent tranquilles et ne se mêlent point de leurs affaires. Si ces malfaiteurs deviennent incommodes, s'ils donnent quelque sujet de mécontentement, les Abadiotes les tuent eux-mêmes pour s'en débarrasser; mais dans aucun cas ils ne les livrent à la justice, qui les réclame et les poursuit. Contenus par les Turcs et par les Grecs, et surveillés par leurs agas, les Abadiotes n'osent se livrer trop ouvertement au brigandage. Cependant ils font quelquefois des incursions dans les mo-

nastères grecs qui se trouvent à portée de leurs villages, et mettent, quand ils le peuvent, les religieux à contribution.

Ce sont eux qui, en 1772, pillèrent un navire anglais, après en avoir massacré l'équipage. Le capitaine, en mer depuis long-tems, voulut s'approcher des côtes méridionales de l'île, pour chercher un mouillage et renouveler sa provision d'eau. La vue d'un terrain cultivé, verdoyant, l'attira dans une anse voisine des îles *Paximades*, où il supposa avec raison qu'il trouverait de l'eau. Dès qu'on eut jeté l'ancre, presque tout l'équipage s'empressa de descendre à terre pour chercher la fontaine ou le ruisseau que l'aspect du terrain indiquait. Tout-à-coup une troupe d'Abadiotes tombe sur eux, les met en pièces, et se rend à bord au moyen de la chaloupe du navire, avant que le capitaine pût se douter de ce qui venait de se passer à terre.

On regarde les habitans des hautes montagnes situées au midi de la Canée et de Réthymo, comme les véritables descendans de ces fameux Crétois si long-tems les maîtres du pays. Connus aujourd'hui sous le nom de *Sphachiotes*, on les distingue des autres Grecs par leur taille élevée, par leur bonne

mine, par leur amour de la liberté, par leur courage, leur adresse, et surtout par la haine qu'ils ont vouée aux usurpateurs de leur île.

Les montagnes ont été dans tous les tems et chez tous les peuples, le dernier asyle de la liberté, comme elles ont toujours été l'apanage de la force et de la santé. Un sol scabreux, pénible, qui offre peu de subsistances, qui oblige l'homme à un travail long et opiniâtre, qui le soumet à la sobriété et le condamne à toutes sortes de privations, ne tente guère les peuples conquérans, lorsque chaque rocher d'ailleurs est transformé en forteresse, lorsqu'il faut combattre à chaque pas des hommes vigoureux, énergiques, qui défendent avec opiniâtreté le terrain qui les a vu naître et l'indépendance qu'il leur procure.

Les Sphachiotes avaient su conserver sous les Romains, sous les Sarrasins, sous les Vénitiens et sous les Turcs, leurs lois et leurs coutumes. Ils nommaient annuellement leurs magistrats dans les assemblées générales du peuple. Obligés par les Turcs, à transporter en été du haut de leurs montagnes la glace nécessaire à la consommation des habitans de la Canée et de Réthymo (1), ils ne payaient

(1) Les habitans de Candie la retirent du mont Ida.

aucune taxe, aucun impôt; ils n'avaient point d'agas; ils ne voyaient jamais chez eux les agens du gouvernement turc; ils formaient, en un mot, une république en quelque sorte indépendante, lorsqu'en 1769 des émissaires russes vinrent troubler la paix et altérer le bonheur que ces Grecs privilégiés goûtaient sur leurs montagnes.

Soit que Catherine eût réellement conçu le projet d'expulser les Turcs de l'Europe, et de placer son petit-fils sur le trône de Constantin; soit qu'elle eût voulu seulement appeler l'attention de ses ennemis loin des lieux où elle allait porter ses principales forces, il est certain qu'à l'apparition de quelques vaisseaux russes, en février 1770, aux environs de Coron et de Navarrin, tous les Grecs de la Morée, ceux de la Macédoine et de l'Epire, la plupart de ceux de l'Archipel, se levèrent au même instant, coururent aux armes, et montrèrent un courage dont on ne les croyait pas capables. A cette époque, vingt mille fusils distribués à propos, et dix mille Russes commandés par des généraux expérimentés, auraient certainement produit dans toute la Turquie européène une révolution qui eût à jamais délivré les Grecs de ces contrées du joug othoman.

Les Sphachiotes, dans cette circonstance, ne furent pas les derniers à prendre les armes. Quelques centaines des plus braves d'entr'eux vinrent joindre les Mainotes leurs amis, et furent ensemble offrir leurs services au comte Orlow. Un plus grand nombre se disposait à partir lorsqu'on reçut la nouvelle que les Russes, qui n'avaient que trois vaisseaux de ligne et deux frégates, qui se trouvaient sans munitions et sans troupes de débarquement, avaient levé le siége de Coron, et abandonné les Grecs qui s'étaient déjà emparés de Navarrin, de Patras, de Misitra et de quelques autres villes moins importantes.

Les Albanais musulmans, contre lesquels on n'avait pris aucune précaution, ni par mer ni par terre, eux que quelques batteries sur l'isthme de Corinthe, et quelques faibles navires dans les golfes de Lépante et d'Athènes eussent empêché de venir en Morée, se répandirent bientôt dans cette presqu'île, battirent partout les Grecs découragés par la retraite inattendue des Russes, et en firent un massacre horrible. Les dégâts que ces Albanais firent sur cette terre infortunée, ne seront jamais réparés tant que les Turcs seront les maîtres de ces contrées, et que le caprice de quelques chefs pourra disposer

de la fortune et de la vie des habitans.

Le pacha de Candie, instruit de la conduite des Sphachiotes, résolut, la même année 1770, de marcher contr'eux avec toutes les forces de l'île. Il voulait les détruire, et offrir par-là un terrible exemple de sévérité à tous les Grecs qui seraient tentés de les imiter. Les Turcs, toujours prêts à combattre lorsqu'ils se persuadent qu'il y a des Chrétiens à tuer, des villes à piller, des garçons et des filles à violer, des esclaves de tout âge et de tout sexe à vendre, furent bientôt réunis sous leurs drapeaux. Militaires et cultivateurs, marchands et ouvriers, tous voulurent prendre part à cette expédition. Quinze mille hommes armés de toutes pièces parvinrent en peu de jours aux premières montagnes sur lesquelles ils ne trouvèrent aucun habitant. Les femmes et les enfans des Sphachiotes, accompagnés des vieillards et des infirmes, avaient gagné les lieux les plus élevés et les endroits les plus inaccessibles. Ceux à qui l'âge permettait de manier le fusil ou l'épée, au nombre de plus de deux mille, postés avec intelligence à la seconde chaîne de leurs montagnes, disputèrent avec courage chaque rocher, arrêtèrent long-tems à chaque gorge les Turcs peu faits à cette ma-

nière de combattre ; et lorsqu'un passage était forcé ou qu'un rocher était emporté, le Sphachiote, légérement vêtu, peu chargé d'armes, accoutumé à gravir les montagnes, disparaissait en un moment, tandis que le Turc, qui ne sait combattre qu'à cheval, qui est lourdement vêtu, pesamment armé, ne pouvait suivre son ennemi à travers les rochers et les précipices qu'il fallait franchir pour l'atteindre.

Les Turcs mirent pendant tout l'été beaucoup d'obstination à combattre les Sphachiotes ; mais ensuite surpris d'une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, trompés dans leurs espérances, effrayés des approches du froid et fatigués d'une guerre pénible et désagréable, ils demandèrent hautement à retourner chez eux. Les Sphachiotes, de leur côté, se trouvaient réduits à la dernière extrémité : presque tous leurs villages avaient été incendiés : on leur avait enlevé un grand nombre de femmes et d'enfans; ils avaient perdu leurs troupeaux ; leurs provisions étaient épuisées, et la terre qu'ils ne pouvaient cultiver, ne leur fournissait plus rien, de sorte qu'ils accueillirent avec plaisir les premières propositions qui leur furent faites ; ils consentirent à payer le tribut annuel auquel tous

les Grecs sont soumis, et par ce moyen ils purent rentrer dans leurs foyers, et continuer leurs échanges avec les villes maritimes.

Comme les Turcs, dans cette occasion, n'avaient pu emmener avec eux des chevaux et se faire suivre par des bêtes de somme, ils avaient imaginé de charger trois ou quatre mille Grecs de leurs bagages; et dans les différens combats qu'ils eurent à livrer, ils placèrent ces Grecs devant eux pour se faire un rempart de leur corps.

Ce trait de barbarie et de lâcheté, qui nous a été raconté par un grand nombre de Sphachiotes, fut ce qui affecta le plus ces braves montagnards, et ce qui contribua le plus à les réduire dans un état déplorable. Souvent ils n'osaient tirer sur leurs ennemis, dans la crainte d'atteindre ceux qu'ils regardaient comme des frères encore plus infortunés qu'eux.

Quoique les Sphachiotes paient leur karatch avec la plus grande répugnance, et qu'ils soient bien disposés à profiter du premier moment favorable pour tenter de secouer un joug qui leur pèse, ils se sont bien gardés de céder, pendant la dernière guerre des Russes contre les Turcs, aux sollicitations qui leur furent faites de prendre part aux armemens

qui eurent lieu à Trieste, et qui furent commandés par le capitaine *Lambro*. Ils ont mieux jugé, dans cette occasion, les événemens, qu'ils ne l'avaient fait dans l'autre; et certes ils n'ont eu qu'à s'applaudir de cette conduite : ils auraient infailliblement perdu le peu de priviléges qui leur restent.

Lambro Cansiani, né à Thèbes de parens pauvres, se livra dès son enfance au métier de marin. Il connut de bonne heure toutes les côtes de la Grèce et du Péloponèse; il vit presque toutes les îles de l'Archipel; il eut plusieurs fois occasion de mouiller dans tous les ports et dans toutes les baies du Pont-Euxin, et quoiqu'il ne fût que simple matelot, il se distingua tellement par son intelligence, son courage, son audace et surtout par sa haine envers les Turcs, qu'il fut admis, encore jeune, comme officier, au service de la Russie. Il prit part, en cette qualité, au siége de Coron en 1770; il se trouva la même année au combat de Tchesmé. Il se fit plusieurs fois remarquer sur la Mer-Noire pendant la conquête de la Crimée par les Russes; enfin il fut promu par l'impératrice de Russie, au grade de colonel.

La guerre qui eut lieu en 1787, fit concevoir à cet homme, aussi brave qu'entrepre-

nant, l'espoir de jouer un grand rôle dans sa patrie. Il savait que les Grecs se réveillent toujours au mot de liberté : il les connaissait capables des plus grands efforts pour l'obtenir : il se flatta de les affranchir du joug othoman si la cour de Russie voulait se prêter à ses vues.

Mais il paraît que Catherine ne fut pas disposée à seconder des projets qu'elle jugeait peut-être extravagans, et peut-être aussi en fût-elle détournée par la noblesse russe, qui regarde, dit-on, la conquête de la Turquie européène et l'affranchissement des Grecs comme contraire à ses intérêts. Quoi qu'il en soit, Lambro ne pouvant obtenir de l'impératrice ni vaisseaux ni argent, ne se décida pas moins à armer à Trieste, aux frais de ses amis, douze petits navires dont il prit le commandement, et sur lesquels il obtint la permission de faire flotter le pavillon russe.

Quelque faible que fût cet armement, il inquiéta beaucoup les Turcs; il électrisa les Grecs de la Morée et de l'Épire : ceux de l'Archipel se contentèrent d'envoyer secrétement quelques matelots; ceux de Constantinople, de Smyrne, de Salonique parurent n'y prendre aucune part; mais tous fournirent sous main de l'argent.

Déjà cette flotte se trouvait renforcée par des prises importantes ; déjà Lambro se regardait comme le prochain libérateur de la Grèce, lorsque tout-à-coup la guerre changea d'objet, et se termina par une paix inattendue. Il était bien plus important, en 1790 et 1791, d'arrêter les progrès de la révolution française, que de rendre les Grecs indépendans. Les deux cours d'Autriche et de Russie furent en quelque sorte obligées d'ajourner la guerre contre les Turcs au moment où l'on aurait morcelé la France, divisé ses forces, anéanti ses escadres, incendié ou détruit ses arsenaux.

La paix conclue, Lambro reçut ordre de quitter le pavillon russe et même de désarmer. Il obéit un moment; mais bientôt il recommença sa croisière sous le même pavillon, et infesta de nouveau l'Archipel et les côtes de la Morée. La Porte se plaignit à l'ambassadeur de Russie, qui désavoua Lambro, de sorte qu'il ne resta aux Turcs d'autre parti à prendre, que d'armer promptement pour arrêter les progrès d'un homme qu'on savait être fortement soutenu.

Lambro, qui avait alors plusieurs frégates ou corvettes et un grand nombre d'autres petits bâtimens bien armés, et montés par

des hommes déterminés, résista par son courage, ou échappa par son adresse aux vaisseaux que la Porte envoya contre lui. Mais il fut ensuite attaqué par des forces si considérables, commandées par les Algériens et les Turcs réunis, qu'il fut entiérement détruit, et qu'il courut les plus grands dangers de perdre la vie. Il fit dans cette occasion des prodiges de valeur; et quoiqu'il eût à combattre plusieurs vaisseaux de ligne, il disputa la victoire toute la journée : il avait vu prendre, couler ou incendier la presque totalité de sa flotille, qu'il combattait encore. Son vaisseau était criblé et menaçait à chaque instant de l'engloutir. La nuit vint heureusement mettre fin à ce combat trop inégal, et lui fournir les moyens de se sauver sur des chaloupes avec une partie des braves qui l'avaient si bien secondé.

Ce revers n'abattit pas le courage de Lambro : son génie et son activité lui fournirent de nouvelles ressources. Il ne tarda pas d'avoir un armement presqu'aussi fort que le premier, avec lequel il se montra de nouveau dans l'Archipel. Il est certain que cet homme extraordinaire aurait long-tems inquiété la Porte, s'il n'avait pas eu la maladresse de mécontenter presque tous les Grecs,

en

en abusant du crédit et des forces qu'il tenait de leur générosité, en exigeant impérieusement ce qui n'était d'abord de leur part qu'une offrande volontaire, en tolérant les excès auxquels ses équipages se livraient, et si enfin, pour se procurer de l'argent, il ne se fût, en vrai pirate, permis d'attaquer et de prendre indistinctement des navires marchands que son intérêt même lui prescrivait de respecter. Un kerlanguisch et une galère à ses ordres osèrent, en mai ou juin 1792, attaquer et brûler deux navires français mouillés à une lieue de Naples-de-Romanie, quoiqu'il y eût dans les mers du Levant une division de frégates françaises destinées à protéger notre commerce.

Cependant la Porte, instruite du nouvel armement de Lambro et de la part qu'y prenaient les Mainotes, avait renforcé l'escadre du capitan-pacha, et avait fait marcher en même tems ses troupes de Morée pour attaquer les Mainotes du côté de Misitra, tandis que l'escadre agirait dans les golfes de Coron et de Colokytia, que l'on savait être le refuge de Lambro.

Dans le tems que M. de Choiseul informait M. de Saint-Vallier, commandant la division, de ce qui se passait, M. de Venel, capi-

taine de la *Modeste*, était arrivé à Coron pour venger l'outrage fait au pavillon français. Ayant appris que Lambro était mouillé à *Port-aux-Cailles*, il fit voile aussitôt pour forcer dans son repaire cet homme qui n'était plus qu'un pirate dangereux qu'il fallait se hâter de détruire.

M. de Venel se présenta le 17 juin devant le port : il le trouva bien fortifié et dans un bon état de défense. Il y avait dans une petite anse située à côté du port, un cutter embossé, protégé par deux batteries élevées à terre : c'est par-là que M. de Venel résolut de commencer son attaque. Pendant qu'il se disposait au combat, il vit arriver l'escadre aux ordres de Hussein, qui venait aussi dans l'intention d'attaquer la flotille de Lambro.

La frégate française eut dans la journée deux affaires, pendant lesquelles elle endommagea beaucoup les batteries et maltraita singuliérement le cutter. Vers le soir, elle eut une troisième affaire de concert avec une frégate turque, et pour la nuit, dans la vue d'empêcher qu'aucun vaisseau ne se sauvât tant de l'anse que du port, le capitan-pacha envoya une autre frégate et trois kerlanguischs, dont il donna le commandement à M. de Venel. Le 18, les batteries de l'anse

cessèrent leur feu, et le cutter fut enlevé. Dans la même journée, la frégate française, accompagnée de deux frégates turques et de trois kerlanguischs, vinrent attaquer le Port-aux-Cailles. La flotille de Lambro consistait en onze bâtimens de diverse grandeur. On combattit tout le reste de la journée. On remarqua que tout le feu de l'ennemi était uniquement dirigé contre *la Modeste*. Lambro s'était persuadé sans doute que s'il eût pu la mettre hors de combat, il lui eût été facile d'échapper aux forces du pacha.

A l'entrée de la nuit on tint conseil à bord du vaisseau amiral, et il fut résolu, d'après l'avis de M. Peyron, lieutenant de *la Modeste*, que la frégate française croiserait, comme la nuit précédente, avec les deux frégates turques et les trois kerlanguischs, et qu'au jour elle forcerait l'entrée du port, accompagnée de toute l'escadre.

Suivant ce plan, l'attaque recommença le 19 à la pointe du jour. On fut d'abord surpris du silence des batteries et des vaisseaux; mais on reconnut bientôt que tout avait été abandonné pendant la nuit. Lambro et tous les Grecs à ses ordres s'étaient sauvés parmi les Mainotes ou étaient sortis à la faveur des ténèbres sur leurs chaloupes. Le capitan-

pacha, enchanté que son coup d'essai lui eût si bien réussi, jura amitié éternelle aux Français, protection distinguée à ses marins, remercia M. de Venel, distribua quelqu'argent et quelques rafraîchissemens à l'équipage de *la Modeste*, s'empara de la flotille abandonnée, et s'empressa de revenir à Constantinople recevoir les félicitations des grands et les bénédictions du peuple.



CHAPITRE XIII.

Étendue et population de l'île de Crète. Détails sur les produits de chaque province. Plantes dont les habitans font usage. Histoire naturelle.

L'ÎLE de Crète a environ soixante lieues ou trente myriamètres, depuis sa côte la plus occidentale jusqu'au cap *Samonium*, situé à la partie la plus orientale. Sa plus grande largeur, en passant par le mont Ida, est d'environ treize lieues. Il n'y en a que trois du fond du golfe Mirabel jusqu'à Hiéra-Pétra, et six ou sept depuis Réthymo jusqu'à l'embouchure du ruisseau nommé *Mégalo-Potamo* : mais lorsqu'on voyage à cheval, les détours qu'on est obligé de faire à cause des montagnes, rendent partout le chemin une fois plus long, outre qu'il est extrêmement pénible.

La côte nord est beaucoup plus sinueuse que la côte sud : elle a un plus grand nombre de ports et de rades : on y trouve des mouillages excellens, tandis que la côte sud n'offre

que quelques points où l'on peut jeter l'ancre avec sûreté.

Les rivières ne sont pour ainsi dire que des torrens grossis en hiver par les pluies, et au printems par la fonte des neiges : peu d'entr'elles conservent toute l'année une partie de leurs eaux; mais l'on voit une assez grande quantité de sources, dont les habitans se servent pour l'arrosement des terres. Il est vrai que la plupart de ces sources jaillissent si près du rivage de la mer, qu'il est presqu'impossible de les employer à cet usage.

Suivant les registres du percepteur du karatch, la population des Grecs doit être évaluée à cent vingt mille, car on compte environ quarante mille hommes payant cet impôt. Si l'on considère ensuite le grand nombre de janissaires inscrits dans les villes, et si l'on fait attention que quelques villages sont presqu'entiérement peuplés de Turcs ou mi-partis de Turcs et de Grecs, on sera porté à croire qu'il y a à peu près dans l'île autant des uns que des autres, et que le total de la population est de deux cent quarante mille habitans.

S'il faut en croire les négocians qui ont vieilli dans leurs comptoirs, et qui ont porté dans leur commerce un œil observateur, le

nombre des Grecs diminue insensiblement par l'effet de la servitude, par les émigrations, par le découragement du cultivateur, par les avanies continuelles qu'ils éprouvent. La misère en fait périr d'épuisement : elle tue surtout beaucoup d'enfans ; elle s'oppose à l'union des deux sexes. On peut présumer que si la Porte ne change de système à l'égard des non-Musulmans, si elle ne se décide promptement à les protéger contre ses agens, la population des Grecs disparaîtra des lieux occupés par les Turcs, ou ceux-ci seront chassés du continent européen à la première occasion qui se présentera.

Nous avons dit que l'île était divisée en trois gouvernemens subdivisés en districts ou provinces : nous allons jeter un coup-d'œil sur les productions de chacun d'eux en particulier.

On trouve à la partie la plus occidentale, Kissamos au nord et Sélino au sud, qui divisent en deux portions le terrain compris dans cet espace. Kissamos, dont le nom s'est conservé jusqu'à nous sans altération, était autrefois le port d'Aptère ; c'est aujourd'hui une petite ville qui serait assez importante si les pachas n'avaient prohibé l'exportation

des denrées de l'île, excepté du chef-lieu de leur gouvernement.

Cette province est une des mieux cultivées et des plus productives de l'île : elle fournit une assez grande quantité d'huile et de vin ; elle produit du miel, de la cire et de la soie : on y récolte fort peu d'orge et de blé. La plupart de ses montagnes sont boisées : on y trouve épars beaucoup de chênes et d'yeuses, dont les glands permettent aux Grecs d'élever une assez grande quantité de porcs. On y voit aussi beaucoup de caroubiers, dont les fruits sont transportés à la Canée. Au dessus du village de *Nomalo*, situé sur le premier chaînon des monts Blancs, il y a une forêt assez considérable de chênes, d'où l'on retire la majeure partie du bois et du charbon qui se consomment à la Canée.

La vigne, dans cette province, mérite quelqu'attention : elle est taillée si près du cep, qu'il ne reste aucun bourgeon apparent ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne pousse plusieurs sarmens vigoureux, et qu'elle ne donne une assez grande quantité de raisins. Ceux qui cultivent le mieux, ne donnent qu'un labour, et ne portent jamais d'engrais à leurs vignes. Ils aiment mieux les employer aux terres desti-

nées à recevoir des grains ou quelques plantes potagères.

Lorsqu'ils veulent planter une vigne, les habitans de Kissamos se contentent de ficher en terre, à deux pieds de profondeur, un fer pointu, et de mettre leur plant dans le trou en piquant tout autour la terre au moyen du même fer. Cette méthode est sans doute vicieuse; mais elle économise les frais de plantation; et dans un pays où il est dangereux d'être plus riche que son voisin, l'industrie est toujours paralysée. Pourquoi d'ailleurs le Grec chercherait-il, dans les campagnes, à doubler les produits de son champ? Il est content s'il a du pain pour sa famille: deux ou trois tonneaux de vin lui suffisent; s'il en avait cinq ou six, il serait remarqué: le soubachi ne manquerait pas de prétextes pour le dénoncer, et l'aga de moyens pour le dépouiller.

Le vin de Kissamos est clairet, spiritueux, d'une assez bonne qualité: comme il n'est point un objet de commerce, attendu que le transport à la Canée serait trop coûteux, les Grecs et les Musulmans en font une assez grande consommation. Les premiers en convertissent une partie en eau-de-vie pour l'arrière saison, parce qu'elle se conserve mieux et occupe moins de place que le vin.

On vendange aux premiers jours de fructidor. Les raisins, à cette époque, ont acquis la plus grande maturité. On les transporte dans le fouloir construit en maçonnerie au milieu de la vigne : on les y amoncèle, et on les y laisse huit à dix jours exposés au soleil. On les y foule ensuite, et l'on transporte au logis le moût que l'on verse dans des tonneaux. On ajoute ordinairement un quart ou un cinquième d'eau, et la plupart des habitans sont dans l'usage de mettre dans le vin qu'ils destinent aux Turcs, du sel, du plâtre et même de la chaux, pour lui donner un piquant que ces derniers aiment et recherchent.

Il y a sur le golfe de Kissamos une carrière de beau gypse que les Crétois exploitent mal. Les maçons du pays ne connaissent pas d'autre manière de le convertir en plâtre, qu'en le mettant concassé, à l'épaisseur de cinq à six pouces, dans le four du boulanger.

Le fort de Grabuse, situé sur un îlot escarpé, à la partie la plus occidentale et septentrionale de Crète, est compris dans le district de Kissamos. Les Turcs ne pouvant s'emparer de ce fort au commencement du siècle dernier, prirent le parti de corrompre le commandant, et celui-ci fut assez immoral pour tendre la main à l'or qui lui fut offert, et assez

lâche pour livrer une place que la république de Venise lui avait confiée. La réunion de trois petites îles et d'un cap avancé forme un port naturel dans lequel les plus gros vaisseaux mouillent en sûreté. On évalue la population des Turcs de Kissamos, à plus d'un tiers des habitans.

La province qui se trouve au sud de celle de Kissamos, a pris son nom de Sélino, petite ville bâtie sur la côte méridionale de l'île, à la place qu'occupait autrefois *Lissa* ou *Lissus*, lieu peu important dont Ptolomée fait mention. Elle est très-fertile, quoiqu'elle soit presqu'entiérement montagneuse. Elle fournit un peu de soie, de miel, de cire, et une assez grande quantité de fruits, tels que cerises, abricots, pêches, poires, oranges. C'est la seule province où le châtaignier soit cultivé: cet arbre y est abondant, et il réussit très-bien sur les collines et les montagnes schisteuses de cette contrée. On porte les châtaignes à la Canée, à Réthymo, à Candie. On en mange dans ces villes, depuis le milieu de vendemiaire jusqu'à la fin du printems. Il en sort chaque année une assez grande quantité pour la Syrie.

L'huile est cependant la principale denrée de Sélino: elle passe pour être meilleure dans

cette province, que dans tout le reste de l'île. Les négocians de la Canée établissent ordinairement leurs spéculations sur la quantité et sur la qualité des huiles de Sélino.

Le vin, le blé et l'orge sont peu abondans. La population des Turcs est évaluée à un quart ou un cinquième des habitans.

Après ces deux provinces viennent Cidonia au nord, et la Sphachie au sud : celle-ci s'étend à l'est beaucoup plus que la première ; elle est censée faire partie du pachalik de Candie. Nous y reviendrons bientôt lorsque nous aurons dit un mot des provinces situées au nord, comprises dans le pachalik de la Canée et dans celui de Réthymo.

Cidonia ou Kidonia, qui a retenu son nom de l'ancienne ville des Crétois, produit de l'huile, des grains, du coton, du lin, de la soie, du miel, de la cire, quelques fruits et une assez grande quantité de fromages; son territoire est en général très-fertile. Les premières montagnes qui se trouvent au sud, étant plus tempérées et plus fraîches que le territoire de la Canée, produisent beaucoup de fruits : on y recueille peu de vin, beaucoup d'huile, et une médiocre quantité d'orge et de froment.

Le premier cordon des hautes montagnes

de la Sphachie, qui vient après, compris dans la province de Kidonia, est couvert de neige pendant quatre ou cinq mois. Il est en général pierreux et dénué de terre : il n'y a que quelques vallons étroits qui soient susceptibles de culture. On y sème en mai, de l'orge que l'on recueille en septembre. La récolte de ce grain se faisant aux environs de la mer au commencement de mai, il arrive assez souvent que le cultivateur sème sur ces montagnes l'orge nouvellement recueilli dans la plaine. On peut de même, si l'on veut, en octobre, venir le resemer aux environs des côtes. Mais comme on a reconnu que les semences nouvelles ne sont pas si bonnes que celles qui se sont reposées quelques mois, ce n'est qu'à défaut d'autres qu'on y a recours.

C'est aussi sur ces montagnes qu'on amène les troupeaux dès que la neige est fondue ; et quoique le terrain paraisse presque nu, le bétail y trouve une nourriture, sinon abondante, du moins très-savoureuse et très-propre à donner à son lait et à sa chair une qualité à laquelle ne peut atteindre celui qu'on élève dans les lieux les plus fertiles.

La population des Turcs est aussi forte aux environs de la Canée, que celle des Grecs.

A trois lieues de cette ville commence la province d'*Apocorona*, qui s'étend à l'est jusqu'à Armiro, et au sud jusqu'aux montagnes de la Sphachie. Elle ne présente point de culture particulière : elle est montagneuse, et fournit abondamment de l'huile, une petite quantité d'orge et de blé et très-peu de vin : elle est plus peuplée de Grecs que de Turcs.

La province de Réthymo, qui vient ensuite, est une des mieux cultivées et des plus productives de l'île : elle fournit beaucoup d'huile, un peu d'orge et de blé, et une assez grande quantité de vin. Les côteaux et les collines qui bordent la plage d'Armiro, sont presque tous couverts de vignes. On remarque sur les premières montagnes qui se trouvent au sud, une forêt de chênes, d'yeuses, d'érables, de caroubiers, dans laquelle les habitans de Réthymo viennent couper le bois qui leur est nécessaire.

Au sud de Réthymo il y a les deux provinces de *Aïon-Vassali* et d'*Amari*, les seules qui soient comprises dans ce pachalik : elles fournissent du blé, de l'orge, de l'huile et quelques fruits. La première, située au nord-ouest de l'autre, fournit en outre des fromages excellens, que l'on confond, dans le commerce,

avec ceux de la Sphachie. Les Grecs sont plus nombreux que les Turcs dans les provinces de Aïon-Vassali et d'Amari.

Les Sphachiotes habitent, comme nous l'avons dit, les hautes montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, depuis la province de Sélino jusqu'à celle d'Amari : ils sont censés compris dans le pachalik de Candie, quoique la police et l'administration intérieures leur appartiennent. Indépendamment d'un grand nombre de villages qu'ils ont sur ces montagnes, on en remarque quelques-uns vers la côte méridionale, et entr'autres *Sphachia* leur chef-lieu, où il y a un petit port qui contient sept à huit gros bateaux dont les Sphachiotes se servent pour leur commerce, et quelquefois aussi pour les pirateries qu'ils exercent à l'imitation de leurs ancêtres.

Les Maltais, dans leurs courses, fréquentaient autrefois le port de la Sphachie. Ils y étaient bien accueillis des habitans, qui s'empressaient de leur fournir les provisions et tous les secours dont ils avaient besoin.

La Sphachie ne produit presque pas d'huile ; mais on y récolte en revanche un peu de blé et une assez grande quantité d'orge : elle fournit aussi du miel et de la cire. Sa princi-

pale production consiste en petits fromages faits avec le lait de brebis, qu'on exporte pour Constantinople.

Les Sphachiotes sont dans l'usage d'envoyer pendant l'hiver leurs troupeaux vers les bords de la mer, parce que dans cette saison douce et pluvieuse l'herbe y est abondante; mais aux premières chaleurs de l'été ils les font revenir brouter chez eux les paturages savoureux que la température plus douce et la fonte graduelle des neiges entretiennent toujours verts.

Le vin que ces Grecs font sur les premiers chaînons de leurs montagnes, suffiraient aux besoins de l'année entière avec un peu d'économie; mais ils boivent ordinairement avec tant d'intempérance pendant les trois ou quatre mois qui succèdent à celui des vendanges, qu'ils sont obligés de boire l'eau pure le reste de l'année. Peu d'entr'eux sont assez sages, dit-on, pour user avec sobriété d'une liqueur aussi salutaire lorsqu'elle est prise avec modération, qu'elle est nuisible lorsque la dose en est trop forte.

La première province que l'on trouve au nord de l'île lorsqu'on a quitté le territoire de Réthymo, se nomme *Nilo-Potamo* : elle s'étend au sud-est jusqu'au-delà du mont

Ida,

Ida, et comprend les districts de *Arlo-Potamo*, de *Lambis*, d'*Arcadi* et de *Riso-Castro*. Elle produit du blé, de l'orge, de la soie, du lin, du coton et quelques fruits : on y recueille une assez grande quantité d'huile, quoique la plupart des oliviers ne reçoivent ni engrais ni labours, et soient en quelque sorte abandonnés.

Cette province était autrefois comprise dans le pachalik de Réthymo; mais, il y a environ cinquante ans, un pacha de Candie, la considérant comme une excellente mine à exploiter, sollicita vivement auprès de la Porte, et obtint qu'elle serait annexée à son pachalik. Cette mesure a beaucoup contribué à diminuer le nombre des habitans, ainsi que le produit des terres; car indépendamment des avanies qui furent faites à ceux qui se trouvèrent dans l'aisance, l'obligation à laquelle le pacha soumit tous les cultivateurs de porter leurs huiles à Candie, où elles se paient moins qu'à Réthymo, et l'augmentation considérable des frais qui résultent d'une distance plus grande et des chemins plus mauvais, à travers les montagnes qu'il faut passer, tout a jeté les habitans dans une sorte de découragement que la Porte ignore, et que le pacha n'est point dans l'intention

de faire cesser. Satisfait d'augmenter le produit de la douane, celui-ci se met peu en peine si les habitans ont à gémir des mesures que la Porte a prises à leur égard.

On recueille dans le territoire de Candie, fort peu de coton, beaucoup de blé et d'orge, et une grande quantité de raisins secs. On fait plusieurs chargemens de ces derniers, pour la Syrie et pour l'Egypte. Les Musulmans de ces contrées en font la base de leurs sorbets; les Chrétiens sont dans l'usage de les mettre dans une certaine quantité d'eau, et de les laisser fermenter pendant dix, douze ou quinze jours, suivant la température de l'air. Ils les distillent ensuite et en obtiennent une eau-de-vie très-agréable. La préparation de ces raisins consiste à les cueillir lorsqu'ils sont bien mûrs, et à les étendre par terre, exposés pendant plusieurs jours à un soleil ardent. On les égrappe ensuite et on les emballe pour le transport.

Il n'y a presque pas d'oliviers dans le territoire de Candie, quoique le terrain soit très-propre à la culture de cet arbre. Les Turcs y sont aussi nombreux que les Grecs.

L'île de Dia ou de Standie est située à trois lieues au nord quart de nord-est de Candie. Elle a environ quatre milles de long sur deux

de large : son contour est irrégulier : l'on voit à sa partie méridionale, trois ports naturels, où les navires un peu gros, destinés pour Candie, vont mouiller et décharger une partie de leurs marchandises, parce que le port de cette ville n'est pas assez profond pour les recevoir lorsqu'ils sont chargés. A leur départ, ils vont de même attendre à Dia que des bateaux leur apportent de quoi compléter leur chargement.

Un vaisseau de guerre qu'un vent de nord trop violent pousserait sur Crète, et qui ne pourrait gagner le golfe de la Sude ou Spina-Longa, trouverait un asyle à Dia. Le port du milieu, nommé *Port de la Madona*, est le meilleur des trois : on peut y jeter l'ancre depuis six et huit brasses, jusqu'à une assez grande profondeur.

En doublant la pointe orientale, on trouve un quatrième port peu sûr, peu profond, ouvert au vent d'est, mais à l'abri du sud, de l'ouest et du nord-ouest. Un navire marchand, surpris par un coup de vent, pourrait également s'y sauver.

Cette île est élevée, scabreuse, entiérement calcaire : elle n'est ni habitée ni cultivée. La roche est partout à découvert, excepté vers le sommet, où l'on aperçoit un terrain qui

serait propre à la culture de la vigne et de l'olivier. Il paraît qu'il y a eu anciennement à cet endroit quelques habitations, à en juger par les tas de pierres et de briques qui s'y trouvent. On rencontre en divers endroits du marbre blanchâtre qu'on n'a jamais exploité, et quelques filons de plusieurs pieds d'épaisseur d'albâtre rubanné, que l'on juge de la plus grande beauté.

Il y a sur cette île une quantité considérable de lapins : il y a aussi quelques chèvres sauvages qu'il est difficile de voir et de tirer, parce qu'elles se tiennent à des endroits inaccessibles à l'homme. Nous y avons vu en outre plusieurs chats de diverses couleurs, que nous avons présumé avoir appartenu à des bâtimens naufragés.

La province de *Messara*, qui se trouve au sud de celle de Candie, est la plus fertile et la plus agréable de l'île : elle a entr'autres une fort belle plaine de six lieues d'étendue, dans laquelle on récolte abondamment du blé, de l'orge, du lin, du coton et divers fruits. Elle est traversée par une petite rivière nommée aujourd'hui *Malognithi*, et connue autrefois sous le nom de *Léthé*. Elle passe à côté des ruines de *Gortyne*, et va se jeter dans la mer en face des îles Paximades.

Lorsque les Romains eurent conquis l'île et abaissé l'orgueil de Cnosse, Gortyne devint la plus considérable et la plus belle ville de Crète. Elle avait deux ports au sud, dont l'un, nommé *Metallum*, situé vis-à-vis deux îlots, se retrouve dans le mot *Metala* que ce lieu porte encore. L'autre, nommé Lébéné, était à cinq ou six lieues plus à l'est.

A trois lieues au nord de ces ruines, on voit le fameux labyrinthe, que l'on prendrait pour une ancienne carrière de pierres tendres, calcaires, ou pour un lieu d'habitation, capable de contenir une peuplade entière, si les anciens auteurs n'avaient dit qu'il fut construit par Dédale, sur le modèle du labyrinthe d'Égypte, et qu'il servit à y enfermer le Minotaure.

Le blé de Messara est un des meilleurs de la Turquie : il fournit beaucoup de farine et donne un pain excellent. Les cultivateurs le transportent sur le dos de leurs ânes, à Candie, à Réthymo et même à la Canée, et quelque abondante que soit la récolte, ils n'en gardent jamais pour eux. Ainsi que les autres cultivateurs de l'île, ils se nourrissent toute l'année d'un pain d'orge très-grossier. Le pur froment est réservé pour les agas et pour les riches habitans des villes.

Cette province passe avec raison pour le grenier de Crète. Toutes les terres sont en culture, et elles produisent communément quinze et vingt pour un, tandis qu'ailleurs le cultivateur est bien satisfait s'il obtient six ou huit fois la semence qu'il a confiée aux meilleures terres; il est vrai que leur culture est bien négligée, et qu'elles reçoivent bien rarement des engrais. Les Turcs sont ici plus nombreux que les Grecs.

La province de Mirabel, qui se trouve à l'est de celle de Candie, est peuplée, fertile et abondante en huile, en grains et en fruits. Les habitans voyaient venir autrefois à la rade de Mirabel et dans le port de Spina-Longa, plusieurs navires français pour y charger leur huile; ce qui en soutenait le prix et répandait parmi eux une aisance qu'ils n'ont plus depuis qu'on les a forcés de la porter à grands frais à Candie, et de la vendre à bas prix aux Turcs propriétaires des savoneries établies dans cette ville.

Les cultivateurs, découragés par cet ordre peu réfléchi, négligent de jour en jour leurs oliviers, et font en outre une plus grande consommation d'huile et d'olives qu'ils ne fesaient auparavant. Ils salent une grande quantité de ce fruit, dont ils font la base de

leur nourriture. Ils mangent aussi beaucoup d'herbes sauvages en salade ou frites avec de l'huile. Et c'est ainsi que le pacha de Candie, qui espérait augmenter le produit de la douane en empêchant les fraudes qui auraient pu se commettre loin de ses regards, a vu diminuer au contraire insensiblement ce produit, parce qu'on n'exporte plus de cette province, la moitié des huiles qu'on en exportait autrefois.

La rade de Mirabel se présente à l'est, et offre aux navires qui vont y relâcher, un mouillage assez sûr. Deux petites îles placées au devant l'abritent et la défendent. La ville a beaucoup diminué depuis que le commerce a pris une autre direction. On y compte cependant encore quinze cents habitans, la plupart Grecs et cultivateurs.

Spina-Longa, qui se trouve à quelques lieues plus au nord, est un des meilleurs ports de l'île. Il est formé par une presqu'île qui le garantit des vents d'est. Son entrée se présente au nord-nord-est; mais elle est abritée et défendue par un îlot sur lequel les Vénitiens avaient bâti une forteresse semblable à celle de la Sude. Les Turcs ont fait pendant long-tems des tentatives inutiles pour s'en emparer : ce n'est qu'au commencement

du siècle dernier, que les Vénitiens leur ont permis d'en prendre possession.

La province de *Hiéra-Pétra* ou *Géra-Pétra* se trouve au sud de celle de Mirabel : elle produit comme elle, de l'huile, des grains, divers fruits, du miel, de la cire, du lin, etc.; mais elle souffre également de la défense que le pacha a faite de vendre les denrées ailleurs qu'à Candie. Les navires français venaient autrefois charger de l'huile à la rade de Hiéra-Pétra : les habitans sont obligés aujourd'hui, pour vendre cette denrée, de faire par terre un trajet qui exige trois ou quatre jours de marche.

La ville, connue autrefois sous les noms de *Cyrba*, de *Camyrus* et de *Hiéra-Pytna*, n'est aujourd'hui qu'un village, dont la population diminue tous les jours. Sa rade est trop exposée au vent de sud et surtout au *siroco*, pour être fréquentée. Les navires européens qui y venaient autrefois, se hâtaient de faire leur chargement et de partir.

La province de *Settia* occupe toute la partie orientale de l'île : elle est la plus étendue, la moins peuplée et la moins productive, quoiqu'elle soit en grande partie susceptible de culture, et que la plupart de ses terres soient de la plus grande fertilité. Mais l'é-

loignement de la capitale, le manque de ports, l'injustice mal-adroite des agas, tout concourt à rendre les habitans de cette partie de l'île plus indolens que les autres. Contens de recueillir des grains et des fruits pour leur subsistance, de l'huile pour payer leurs impôts et se procurer quelques vêtemens et les ustensiles nécessaires à leur ménage, ils ne cherchent pas à arracher de la terre un surcroît de productions dont ils seraient embarrassés ou dont leurs agas ne manqueraient pas de s'emparer.

La ville est située sur une plage qu'un cap peu avancé et que trois îlots placés à plus d'une lieue de distance garantissent faiblement des vents de nord et de nord-est. Elle était assez bien fortifiée et assez peuplée lorsque les Vénitiens étaient les maîtres de l'île; ils y avaient construit un mole pour abriter les navires qui venaient y charger les productions de la province ou qui apportaient celles que réclamaient les besoins des habitans. On ne voit aujourd'hui à Settia que quelques faibles bateaux, la population a diminué considérablement, et les fortifications ne sont point entretenues.

Le mont Dicté occupe dans cette province une étendue assez considérable dans la direc-

tion de l'est à l'ouest. Quoiqu'il soit un des points les plus élevés de l'île après l'Ida et les monts Blancs, sa cime n'est point couverte de neige : elle est seulement plus fraîche, plus humide que les montagnes des environs de la mer, et serait très-propre à la nourriture d'un grand nombre de troupeaux.

Le caroubier, arbre de moyenne grandeur, qui croît sans culture dans toute l'île, et qui se plaît singuliérement sur les terrains pierreux et dans les fentes des rochers, est ici plus abondant que partout ailleurs : il a un port agréable, un feuillage toujours vert, des fleurs fort petites, sans corolles; des fruits bruns, aplatis en forme de gousses, et un bois très-dur, veiné, d'un beau rouge foncé, très-propre aux ouvrages de menuiserie et de marqueterie ; mais ce qui déprécie ce bois, c'est qu'il est sujet à se carier lorsque l'arbre vieillit : son aubier d'ailleurs est trop considérable, trop tendre et d'une couleur blanchâtre.

On transporte les fruits du caroubier à Constantinople, en Syrie, en Égypte : ils servent de nourriture aux pauvres et aux enfans ; ceux-ci aiment beaucoup à mâcher la pulpe douce et mielleuse qu'ils renferment. Mêlé avec la racine de réglisse, le raisin sec

et divers autres fruits, il sert à faire les sorbets dont les Musulmans font un usage journalier.

Parmi le grand nombre de plantes sauvages ou cultivées dont les habitans de Crète se nourrissent, nous ferons remarquer :

Les feuilles de haricot, cuites et frites avec l'huile d'olive.

Celles de pois-chiches, cuites et crues, en salade.

Les feuilles et les fleurs de courge, cuites.

Les feuilles de vigne, cuites et confites au vinaigre.

Les feuilles de raifort, cuites.

Les feuilles et les sommités de la moutarde et d'un grand nombre de plantes crucifères, cuites et frites.

Les feuilles et les tiges de la blète, cuites.

Les feuilles de plusieurs espèces d'arroches, cuites.

Les feuilles et les tiges de la morelle, *solanum nigrum*, cuites.

Les feuilles de coquelicot, *papaver rhaeas*, cuites.

Les feuilles de mauve, cuites.

Les jeunes pousses de l'asperge sauvage, *asparagus acutifolius*, cuites.

Les tiges du *smilax aspera* et du *smilax excelsa*, cuites.

La chicorée épineuse crue, en salade.

Le pissenlit et un grand nombre de plantes chicoracées, en salade.

Les feuilles de diverses scorsonères, en salade.

La plupart des campanules, des valérianes, des scabieuses, en salade.

Les feuilles de ronce, cuites, et les sommités tendres, crues, en salade.

Les épis de maïs verts, crus.

Les racines de persil, cuites, en salade et en ragoût.

Les tiges et les feuilles de fenouil, crues, en salade et confites au vinaigre.

Les fruits de la *pomme d'amour*, *solanum licopersicum*, cuits, en ragoût ou comme assaisonnement. *Plante cultivée*.

Les feuilles et les boutons du caprier sans épines, confits au vinaigre.

Parmi les plantes cultivées, nous remarquâmes la *mélochie* (1), que nous avons revue encore plus abondante en Égypte. On en mange les feuilles avec plaisir pendant tout l'été, en ragoût ou simplement bouillies, exprimées et assaisonnées avec de l'huile d'olive. On a soin de semer les graines depuis la fin

(1) *Corchorus olitorius*. Lin. — Corète potagère. Lam. *Encyclop.*

de l'hiver jusqu'à la fin du printems, dans les endroits arrosés. La plante est annuelle, rameuse, et s'élève jusqu'à deux pieds.

On cultive aussi, non-seulement en Crète, mais dans tout le Levant, la ketmie ou bamie (1), connue aux Antilles sous le nom de gombeau. Son fruit, long de trois à quatre pouces, est cueilli depuis la fin de prairial jusqu'en fructidor, et mangé en ragoût seul, avec divers assaisonnemens, et plus souvent mêlé avec de la viande : il est fade, visqueux, assez facile à digérer. Les graines sont semées vers la fin de l'hiver dans les endroits arrosés. Cette plante annuelle réussirait très-bien au midi de la France.

Nous pourrions ajouter à cette liste la plupart des plantes potagères cultivées en Europe.

On doit regretter que la pomme de terre ne soit pas connue des habitans de Crète ; elle croîtrait certainement à l'ombre du châtaignier de Sélino, sur les monts Blancs, sur le mont Ida, sur le mont Dicté et sur tous les lieux élevés et frais de l'île. Elle contribuerait à rendre indépendans les Sphachiotes, que le besoin des subsistances appelle souvent dans

---

(1) *Hibiscus esculentus*. Lin. — Ketmie comestible, Lamarck, *Encyclop*.

les villes maritimes de la côte nord : elle économiserait les grains qui manquent en général dans ce pays : elle procurerait à tous les Grecs une nourriture saine, qui ne leur serait pas enviée peut-être par l'avide Musulman. Il faut espérer que les Sphachiotes seront un jour redevables de ce bienfait aux négocians européens qui habitent la Canée, ou aux Grecs que le commerce attire aujourd'hui dans les principales villes de l'Europe.

Lorsqu'on jette un coup-d'œil sur les productions alimentaires que l'île fournit, et qu'on pourrait y multiplier avec la plus grande facilité, on est étonné que les cultivateurs grecs soient réduits à se nourrir toute l'année, de pain d'orge, d'olives salées et de plantes sauvages. Il est rare qu'ils se permettent de faire usage d'alimens plus délicats : ils préfèrent les vendre pour acquitter les impôts ou solder les extorsions trop fréquentes de leurs agas. Les habitans des villes, et surtout les Européens, font assez bonne chère à peu de frais. Le mouton est partout excellent, et vaut à peine 2 sous la livre. Le porc, élevé et nourri dans la plupart des villages grecs, est exquis, surtout lorsqu'il est jeune : sa chair est moins chère que celle du mouton, attendu que les Turcs n'osent

en manger. Les agneaux et les chevreaux paraissent dans les boucheries des trois villes principales, pendant plusieurs mois de l'année. On voit venir en abondance, dès la fin de l'été, la caille, la tourterelle, le ramier, l'oriol, le rollier, la grive et un grand nombre de bec-figues très-délicats. La bécasse vient un peu plus tard et y passe l'hiver. Le merle y reste toute l'année; il est très-gras en hiver et d'un très-bon goût. Les alouettes, les ortolans et beaucoup de petits oiseaux remplacent, en printems et en été, les oiseaux de passage. Le lièvre et la perdrix sont partout fort communs : le francolin et la bartavelle sont plus rares. Nous n'avons vu le lapin très-multiplié que sur les petites îles voisines de Crète. Le mouflon et la chèvre sauvage sont assez abondans sur les montagnes et dans les lieux escarpés. Les villageois les tuent quelquefois à l'affût, et viennent les vendre à Candie, à Réthymo et à la Canée. Ils y apportent aussi quelques volailles qu'ils engraissent dans les champs avec les graines et les insectes qu'elles peuvent attraper. Le coq-d'inde surtout se fait remarquer par sa grosseur, par la délicatesse de sa chair et par le bas prix auquel on l'obtient : on a pour 1 piastre ou à peu près 2 francs, un

coq-d'inde pesant douze à quinze livres, et pour 1 franc celui qui en pèse sept à huit. Le bœuf est rare, et n'est guère employé qu'aux travaux de la campagne.

Il y a peu de contrées dans le Levant, qui offrent une plus grande variété de végétaux intéressans que l'île de Crète. Le botaniste peut espérer d'y faire dans toutes les saisons une récolte plus ou moins abondante. En effet, lorsque la chaleur a desséché la terre et brûlé la plupart des plantes dans les plaines et sur les collines voisines de la mer, alors le Dicté, l'Ida et la Sphachie, qui se trouvent sous une température plus douce et plus humide, sont couverts de fleurs de toute espèce.

Si le botaniste quitte ces lieux élevés aux premières pluies d'automne, il est surpris de trouver sous ses pas une renoncule à fleur jaune, assez suave, digne de figurer dans les jardins des fleuristes; un narcisse à fleur blanche, odorante; plusieurs scilles, deux colchiques, un safran, un hémérocalle, etc. Bientôt il voit la mandragore, dont les charlatans ont préconisé les vertus, mais dont le médecin sage se méfie comme d'une plante vénéneuse. La luzerne arborescente fleurit avant la fin de l'automne. En nivôse, plu-

viôse

viôse et ventôse, tous les côteaux sont couverts de renoncules, d'anémones, d'ixias, de safrans, d'iris et d'un grand nombre de crucifères, auxquels succèdent rapidement les orchis, les labiées, les cistes, quelques ombelles et la plupart des plantes légumineuses. On trouve au milieu de l'été quelques plantes tardives, et un grand nombre d'arbustes et d'arbrisseaux, tels que sarriètes, thyms, stachys, laurier-rose, myrte, etc. et vers la fin de l'été, quelques singenèses, parmi lesquelles on remarque l'atractylis gummifère.

Les autres parties de l'histoire naturelle ne sont pas moins intéressantes que les plantes : les coquilles terrestres, par exemple, y sont très-communes et très-multipliées. Indépendamment des espèces d'Europe, on en trouve un grand nombre qui ne sont point connues des naturalistes. Nous nous contenterons ici d'en présenter quelques-unes.

1°. L'hélice *spiriplane (pl. 17, fig. 7, a, b, c)*. Elle se tient pendant l'été, dans les fentes des rochers, d'où elle ne sort probablement qu'aux premières pluies d'automne. La première fois que nous la vîmes, nous fûmes obligés d'employer des coins pour fendre la roche. Elle est remarquable en ce que le premier tour de la spire est convexe,

arrondi, et que les autres sont applatis. Si la coquille est jeune (C), le premier tour de la spire est tranchant. Nous l'avons trouvée également à Rhodes (1).

2°. On trouve sur quelques arbustes le bulime *fasciolé* (*fig.* 5), dont la bouche est ovale, brune intérieurement, blanche sur ses bords. La coquille est fusiforme, blanche, avec un grand nombre de lignes d'un roux foncé, qui disparaissent insensiblement à mesure qu'elle vieillit. Nous l'avons revue à Rhodes, en Syrie, en Caramanie (2).

Parmi les bulimes que l'on trouve sur les rochers, on doit remarquer :

3°. Le bulime *torticole* (*fig.* 4, *a*, *b*). Il est d'un blanc roussâtre : sa bouche est presque ronde, un peu ovale ; les bords sont évasés, et laissent voir dans l'intérieur, du côté droit, deux petits plis peu apparens. Le col est libre, quadrangulaire. Les derniers

---

(1) *Helix* spiriplana *mediocris, depressa, umbilicata, circulis interruptè guttulatis notata ; anfractu primo convexo, cæteris discoïdeo planissimis ; apertura còllo continuato suborbiculata candida.*

(2) *Bulimus* fasciolatus *parvus, oblongus, albidus, longitudinaliter fusco multilineatus ; apertura intus tota fusca, labio simplici albo.*

tours de la spire sont coupés comme dans le bulime décolé (1).

4°. Le bulime *retus* (*fig.* 2, *a*, *b*) a sa bouche ovale, faiblement bidentée, roussâtre intérieurement. Chaque spire a un grand nombre de lignes très-élevées. L'extrémité est toujours tronquée lorsque la coquille est parvenue à sa grosseur (2).

5°. Le bulime *aminci* (*fig.* 6, *a*, *b*) est alongé, strié, formé de quinze à seize spires. La bouche est ovale, un peu oblongue : elle a intérieurement deux plis du côté de la columelle, plus ou moins marqués. Les dernières spires sont d'un bleu foncé noirâtre (3).

6°. Le bulime *renflé* (*fig.* 3, *a*, *b*) est moins alongé, plus renflé que le précédent;

---

(1) *Bulimus* torticollis *sinister*, *parvulus*, *dilute rubiginosus*, *valdè truncatus*, *subcylindricus*; *collo libero*, *angustato*, *subquadrato*; *apertura subrotunda*.

(2) *Bulimus* retusus *sinister*, *parvulus*, *decollatus*, *fusiformi-cylindraceus*, *totus conspicue plicato-striatus*, *obsolete albeus*; *apertura ovali*, *introrsum obscure biplicata*, *rufidula*.

(3) *Bulimus* teres *sinister*, *parvulus*, *anguste fusiformis*, *obsolete striolatus*, *cum vertice atrato albidus*; *anfractibus planissimis*; *apertura ovato-oblonga*, *obscurè bidentata*.

ses stries sont plus sensibles : celles du dernier tour forment des rides bien marquées. On ne compte que douze ou treize tours à sa spire. La bouche est ovale, légérement bidentée; le fond paraît comme obstrué par quelques plis accessoires (1).

Les lézards n'inspirent pas ordinairement autant de frayeur que les serpens : aucun n'est reconnu venimeux, et cependant on voit établie en plusieurs endroits l'opinion que quelques-uns de ces reptiles sont très-dangereux. La première fois que nous avons vu le scinque oculé (*pl.* 16, *fig.* 1), quelques Grecs qui étaient avec nous, reculèrent d'horreur, comme s'ils avaient aperçu la plus dangereuse vipère. Ce fut bien pis lorsqu'ils nous le virent prendre à la main : ils nous crurent perdus. Nous voulûmes les dissuader sur le prétendu venin de ce reptile, en nous laissant mordre : nous ne réussîmes pas. L'ignorant, comme on sait, ne revient pas facilement de son erreur. Ces Grecs se persuadèrent alors, ou que nous étions sorciers (car ils croient à toutes les sottises de

---

(1) *Bulimus* inflatus *sinister, parvulus, ventricoso-fusiformis, cum vertice atrato lacteus; leviter striolatus; apertura ovali, obscurè bidentata, alba.*

ce genre), ou que nous connaissions un antidote au venin de cet animal.

Ce scinque vit dans le sable en Crète, en Chypre, en Égypte, et non pas dans les maisons, comme le dit Forskal.

Tout son corps est couvert de petites écailles imbriquées, lisses, luisantes : il est d'un gris jaunâtre en dessous, d'un vert grisâtre en dessus, avec des rangées transversales, obliques, de taches hexagones, noires, marquées chacune d'une petite tache quadrangulaire, blanche. La queue, dans quelques individus, est en proportion plus longue que dans l'espèce figurée, et est marquée des mêmes taches que le corps. Les pieds sont courts; les doigts sont minces, longs et terminés par un ongle bien distinct. Ce scinque court avec assez de légéreté (1).

Le lézard le plus commun dans toutes les îles de l'Archipel, en Crète, en Morée, sur la côte orientale de la Natolie, en Égypte et en Syrie, c'est le *stellion*, nommé par les

---

(1) *Scincus* ocellatus *supra griseo-virescens, maculis nigris hexagonis puncto albo notatis.*

Lacerta ocellata *cauda tereti, imbricata, brevi.* *Forskal. Descript. anim.* pag. 13.

Lacerta ocellata. Gmel. Syst. nat. tom. I, pars 3, p. 1077.

Grecs, *cocordilos* (1). Il a le corps mélangé de gris, de jaunâtre et de brun, la tête et le dos couverts d'écailles simples ou tuberculées et pointues. Les écailles des pieds sont plus relevées et plus pointues que celles du dos. La queue est verticillée et couverte d'écailles épineuses. Ce lézard acquiert jusqu'à dix ou douze pouces de longueur. Il vit d'insectes et ne fait aucun mal. On le voit rechercher le soleil en été : il se tient en hiver dans des trous, et il y passe cette saison dans une sorte d'engourdissement.

---

(1) Tournef. *Voyage au Lev.* tom. I, p. 313. *Lacerta stellio.* Lin. *Syst. nat.* p. 361, n°. 10. Le Stellion, Laceped. *Quadr. ovip.* tom. 1, p. 369.

CHAPITRE XIV.

État de l'agriculture et de l'industrie en Crète. Caractère des Turcs : précautions qu'ils prennent contre la peste. Commerce d'exportation et d'importation de cette île.

Loin de la verge des Turcs, et sous l'égide de leurs priviléges, les Grecs des îles de l'Archipel, assurés de pouvoir jouir jusqu'à un certain point du fruit de leurs travaux, cultivent en général leurs champs, ou se livrent à quelque industrie avec assez d'ardeur et d'intelligence. Mais en Crète, exposés sans cesse à se voir enlever leurs récoltes par l'aga, à se voir dépouiller de leurs propriétés par le pacha, à se voir insulter, bâtonner et voler par chaque janissaire, les cultivateurs ne sont jamais portés à arracher de la terre, par un surcroît de travail, un produit qu'ils verraient passer entre les mains de ceux qu'ils ont tant de raison de haïr.

Les champs qu'ils cultivent, plantés par leurs ancêtres lorsqu'un peuple civilisé, in-

dustrieux et commerçant (1) gouvernait l'île et favorisait l'agriculture, se détériorent de jour en jour : l'olivier périt, la vigne disparaît, les terres sont emportées par les pluies sans que ces malheureux Grecs, découragés, songent à réparer les dommages que le tems leur occasione sans cesse. Il n'y a que le besoin pressant de vivre et d'acquitter les impôts qui puisse les porter à recueillir leurs olives, ensemencer leurs terres et donner leurs soins à quelques abeilles.

L'industrie est presque nulle dans les villages grecs soumis aux agas. Ce n'est qu'en tremblant qu'on y fait quelques étoffes grossières et les instrumens peu compliqués du labourage. Les femmes n'y sont presque jamais occupées qu'à raccommoder les vieux haillons qu'elles et leurs maris portent tant qu'ils peuvent. Lorsqu'ils s'habillent de neuf, ce qui leur arrive rarement, ils évitent les couleurs brillantes et les étoffes d'un certain prix. Ils savent que leur habit leur serait enlevé par le soubachi ou par quelqu'autre Turc, et les exposerait même à des outrages.

Il n'en est pas de même à la Sphachie. Le Grec de ces montagnes est en même tems

(1) Les Vénitiens.

pasteur, agriculteur et artisan. Il tire assez bien parti des mauvaises terres qu'il possède; il élève avec assez d'intelligence et de succès un grand nombre de bestiaux; il fabrique avec assez d'adresse les étoffes dont il se vêtit, les ustensiles dont il se sert et les divers instrumens qu'il emploie. Mais le Sphachiote a conservé, comme nous l'avons dit plus haut, l'énergie de l'homme indépendant et l'activité de celui qui jouit sans trouble du fruit de son travail.

Les villages turcs ne présentent pas autant de misère que ceux des Grecs, parce que le cultivateur est bien plus assuré de sa propriété, et qu'il peut sans crainte l'améliorer par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Outre que les taxes qu'il paie sont en général moins fortes, outre qu'il est exempt de l'imposition personnelle, il est rare qu'on se permette une injustice trop révoltante à son égard, attendu que les habitans sont toujours prêts à se soulever et à défendre celui d'entr'eux qui serait opprimé.

Malgré tant d'avantages, ni l'agriculture ni l'industrie ne sont en vigueur chez eux. Enrôlés presque tous parmi les janissaires, ils comptent sur la paye qu'il ont à recevoir; ils comptent aussi sur les avanies qu'ils ne

manquent pas de faire aux Grecs toutes les fois qu'ils en ont l'occasion. On dirait que, semblables aux voraces et paresseux frêlons, les Turcs ne sont venus s'établir sur une terre étrangère que pour y consommer, sans peine et sans souci, les subsistances que d'autres retirent de la terre par leur travail, ou se procurent de dehors par leur industrie.

Le caractère de ces étrangers est si fortement prononcé, qu'on les trouve les mêmes en quelque contrée de l'Empire qu'on se transporte. Les Turcs d'Europe néanmoins passent pour être plus courageux, plus féroces, moins ignorans et moins probes que ceux d'Asie. Ceux de Constantinople et des principales villes maritimes sont en général un peu plus doux, un peu plus instruits que ceux qui habitent l'intérieur des terres. Ceux de l'île de Crète se distinguent par leur méchanceté, leur bonne mine et leur intelligence.

Soit que les Sphachiotes, dont ils ont éprouvé le courage et dont ils connaissent les dispositions hostiles, les rendent méfians; soit que le grand nombre des autres Grecs dont l'île est peuplée, les oblige également à se tenir sur leur garde, les Turcs, ici plus qu'ailleurs, sont toujours portés à faire périr de leurs

mains, ou envoyer au supplice un Grec sous le moindre prétexte. Les faux témoins ne se font pas scrupule de paraître devant les tribunaux lorsqu'il s'agit de se défaire légalement d'un homme dont on convoite la propriété ou dont on redoute le courage.

Personne n'ignore qu'à la capitale on a quelquefois proposé d'en venir à une mesure générale, et de se défaire en un jour de tous les Grecs de l'Empire : mais l'intérêt a toujours retenu le bras prêt à frapper. On aurait infailliblement recours, en Crète, à ce moyen atroce, si l'île était menacée par une puissance européène. Nous sommes persuadés qu'au premier danger les Turcs de cette île ne manqueraient pas de saisir indistinctement tous les Grecs qui seraient en état de porter les armes, et de les immoler tous à leur propre sûreté, à moins que cette puissance n'eût pris auparavant la précaution de faire passer des armes secrétement, et de soustraire par-là ces infortunés au fer assassin de leurs oppresseurs.

Les Turcs sont en général plus beaux que les Européens. Leur taille n'est pas plus élevée ; mais leur tête est plus régulière : les traits en sont ordinairement plus agréables, mieux prononcés. Doivent-ils cet avantage à

leur vie peu active, au climat qu'ils habitent, aux alimens dont ils usent, à l'aisance dans laquelle ils sont presque tous, ou bien faut-il en attribuer la cause à ces esclaves ordinairement assez belles qui leur ont donné le jour? Ce qui porterait à croire que la beauté plus générale des femmes, en Turquie, contribue beaucoup à la beauté des hommes, c'est que les Turcs de Crète, qui sont dans l'usage, depuis qu'ils occupent l'île, d'épouser au *capin* les plus jolies Grecques du pays, sont encore plus beaux que ceux du reste de la Turquie.

Ils sont aussi bien plus intelligens : on croirait, à les voir et à les entendre, qu'ils ont reçu de leur mère quelques étincelles de cet esprit brillant, de cette sagacité vive dont les Grecs sont doués, et qu'ils ont conservé, dans l'esclavage même.

Ces Turcs sont les seuls dans l'Empire, qui aient osé, malgré les préjugés de leur nation, soumettre à une sorte de quarantaine tous les étrangers qui viennent d'un pays infesté de la peste. Ils portent même la précaution jusqu'à interdire leurs ports aux navires qui ont des malades suspects, à moins qu'ils n'apportent des provisions dont l'île ait grand besoin; et dans ce cas ils empêchent par tous

les moyens connus, que la peste s'introduise chez eux. Mais comme ils ne peuvent empêcher l'abord d'un vaisseau de guerre turc ni le soumettre aux réglemens sanitaires de l'île, les précautions qu'ils prennent à l'égard des autres, sont très-souvent insuffisantes. En effet, les galiondgis, de quelque contrée qu'ils viennent et quel que soit leur état de santé, s'empressent de descendre à terre, de débarquer des effets et de communiquer avec les habitans de la ville et de la campagne. C'est ainsi qu'un kerlanguisch de la Porte, arrivé à la Canée en l'an 4, y apporta une peste des plus contagieuses et des plus meurtrières, qui dans moins de deux ans a parcouru toute l'île et enlevé au-delà du quart de la population. Elle n'avait pas encore cessé lorsque nous sommes partis de Constantinople en l'an 6, quoiqu'elle eût, depuis plusieurs mois, beaucoup perdu de sa malignité.

Une autre loi, moins sage sans doute, qui résulte de la trop petite quantité de blé que l'île fournit, soumet les navires chargés de grains et d'autres comestibles, qui viennent relâcher dans un de ses ports, à vendre leur cargaison avant de remettre à la voile. Et si l'île était assez abondamment pourvue pour

que les subsistances y fussent à très-bas prix, le capitaine ne pourrait obtenir la permission de porter sa denrée ailleurs sans faire un présent au pacha, au douanier et au corps des janissaires.

On voit avec plaisir, dans les principales villes, des greniers publics qui datent probablement du tems des Vénitiens. Ils consistent en de grandes fosses en maçonnerie, carrées, enduites d'un ciment capable de garantir de l'humidité le grain qu'on y renferme. L'ouverture est étroite et soigneusement fermée. Le blé se conserve très-bien dans ces fosses, pourvu qu'elles ne soient pas trop humides. Elles sont très-communes en Italie et dans tout l'Orient : leur forme est plus souvent ovale, très-renflée au milieu. On pourrait y avoir recours en France avec le même avantage, et se servir dans l'occasion des cuves en maçonnerie que l'on est dans l'usage de construire dans la plupart des pays à vignoble.

Le blé que l'on recueille en Crète ne suffisant pas à la consommation des habitans, il en vient chaque année une assez grande quantité du Volo, de Salonique, de la Morée, de la Syrie et quelquefois de l'Égypte.

On ne fait du vin que dans quelques can-

tons de l'île : on préfère dans quelques autres, de porter les raisins à la ville ou de les faire sécher pour le commerce. Ceux qui n'ont pas de vin s'en passent, et boivent de l'eau : il est rare qu'on leur en apporte des îles de l'Archipel.

Le mûrier végète fort bien en Crète. Les vers à soie y réussissent à merveille, et cependant cet arbre est assez rare. On apporte chaque année de la Syrie, la soie nécessaire à la fabrication de quelques cordons et de quelques rubans que l'on exporte à Constantinople. On fabrique aussi quelques étoffes en soie et coton, en soie et lin : ces dernières servent à faire des chemises et sont consommées dans le pays.

Quoique le lin soit assez abondant, il ne suffit pas néanmoins aux besoins des habitans : ils en tirent beaucoup de l'Égypte.

Le coton est peu cultivé ; celui que l'on consomme dans cette île, vient de Smyrne et des environs d'Éphèse.

Il vient aussi de ce dernier endroit des cuirs de buffles et des peaux de bœuf et de mouton grossières pour la chaussure des montagnards, laquelle consiste en une sorte de botte qui monte jusqu'au genou.

On cultive le sésame en petite quantité : on en mêle, dans les villes, la graine avec le pain,

pour donner à celui-ci plus de saveur. On n'est point dans l'usage d'en extraire de l'huile, ainsi qu'on le pratique dans quelques îles de l'Archipel, dans quelques cantons de la Syrie et dans une bonne partie de la Perse et de l'Inde.

Les seuls objets d'exportation de l'île de Crète, sont l'huile, le savon, la cire, le miel, le fromage, le raisin sec, l'amande, la noix, la châtaigne, la caroube, la graine de lin et la racine de réglisse.

On évalue à deux cent mille milleroles (1) les huiles que l'île peut fournir avec une bonne récolte. Les Français en retirent à peu près le quart : les Italiens et les Allemands en emportent une petite quantité : les gens du pays en font une grande consomnation pour leur nourriture. Tout le reste est consommé par les savoneries.

Après l'huile, le savon est un des objets les plus importans d'exportation. Il passe à Tunis, à Constantinople et dans toutes les villes du Levant. Il ne vaut pas celui de Marseille pour laver et nétoyer le linge, et cependant les Turcs le préfèrent, parce qu'il est moins cher et qu'il est d'ailleurs presqu'aussi bon

(1) Mesure de Marseille, qui équivaut à soixante-six pintes, mesure de Paris.

que

que le nôtre pour laver leur corps, raser leur tête, et pour les autres usages auxquels ils le destinent.

Il y a vingt-cinq savoneries à Candie, qui emploient la majeure partie des huiles de la province et de celles situées à l'est de l'île. Il y avait autrefois plusieurs maisons françaises dans cette ville, qui fesaient passer à Marseille une partie des huiles que l'on récoltait aux environs. Elles fesaient aussi des chargemens à Spina-Longa, à Mirabel, à Settia et à Géra-Pétra; mais les négocians ont été obligés peu à peu d'abandonner leurs établissemens, parce que les Turcs, qui voulaient s'emparer de toutes les huiles de ces contrées pour leurs savoneries, ont souvent ameuté contr'eux la populace et mis leur vie en danger. On peut s'attendre qu'il en arrivera un jour autant à la Canée. Les maisons françaises ne s'y soutiennent que parce que le douanier actuel est puissant, et qu'il trouve un plus grand bénéfice à l'extraction de l'huile faite par les Européens, qu'à celle du savon faite par les Turcs; car les Européens paient en Crète trois pour cent de la valeur des marchandises, tandis que les Turcs n'y paient que deux et demi. Les Grecs, les Juifs et les Arméniens paient cinq pour cent.

Quoique les huiles soient très-abondantes aux environs de Réthymo, il n'y a jusqu'à présent que huit savoneries dans cette ville, parce que les Français établis à la Canée y font encore plusieurs chargemens d'huile, et parce que la plupart de ces fabriques appartiennent à des Juifs protégés de la France. Si les Turcs parviennent à s'emparer de toutes ces savoneries, ainsi qu'ils le tentent souvent, les négocians français seront obligés de renoncer aux huiles de Réthymo, attendu que les Turcs alors voudront taxer les huiles de cette province, comme ils l'ont fait à Candie, et se réserver pour eux seuls tous les profits.

Il y a vingt savoneries à la Canée, qui emploient les huiles des provinces de Kissamos, de Sélino et de Kidonia ; mais ces huiles sont si abondantes, que les maisons françaises établies dans cette ville font passer à Marseille, pendant l'année de la récolte et la suivante, pour une valeur de un à deux millions de nos francs.

La cire qui ne se consomme point dans l'île, est achetée par les négocians français, qui la font passer à Marseille. Cet objet, qui est ordinairement de 12 à 15,000 francs, monte quelquefois à 30,000 et même davantage.

Le miel est peu important : il passe à Constantinople et en Égypte.

On évalue l'exportation du fromage de la Sphachie et des environs à plus de 50,000 fr. : il passe presque tout à Constantinople.

Le raisin sec est un article considérable d'exportation. On l'envoie en Égypte et en Syrie. Quelques années avant notre arrivée, un navire anglais en fit un chargement qui ne réussit pas sans doute, puisqu'aucun autre navire de cette nation ne s'est présenté depuis lors pour le même objet. Le raisin sec de Crète ayant de gros pepins, étant mal-propre et souvent imprégné de terre, ne peut convenir aux Anglais, qui mettent ce fruit dans leurs poudings. On ne s'en sert guère, dans le Levant, qu'à faire de l'eau-de-vie et des sorbets.

Les autres fruits passent en Égypte et en Syrie, ainsi que la racine de réglisse. La graine de lin est achetée par les Italiens.

Les Français apportent, année commune, de Marseille, pour une valeur de 150 à 160,000 francs, en draps de Carcassone, dorures, galons et étoffes de Lyon, en serges impériales fabriquées à Nîmes, en grenaille, étain, fer, acier, café, sucre, muscade, gérofle, indigo, cochenille, papier, et en divers objets de clincaillerie.

On apporte de Venise et de Trieste, de la verrerie, de la clincaillerie, et surtout des

planches, dont la plus grande partie sert à faire les caisses à savon. Les retours se font en huile, en savon et en cire. Comme ces denrées y ont plus de valeur que celles qu'on apporte, on solde en sequins de Venise.

Les habitans des îles de l'Archipel apportent à Candie et à la Canée, presque tout le bois nécessaire aux savoneries ; ils le prennent, soit en Caramanie, soit en Grèce. Il arrive chaque année dix à douze bateaux, évalués chacun 12 ou 1500 piastres. Ils prennent en retour de l'huile et du savon.

Les Crétois font eux-mêmes quelque commerce : ils tirent de Salonique, du blé, du coton, du tabac et du fer ; de Constantinople, des étoffes de Brousse, des châlit d'Angora, des souliers, des mouchoirs pour la coiffure de leurs femmes, des ustensiles de cuivre. Ils prennent à Smyrne, des cuirs, des marroquins, du coton, des couvertures piquées, des châlons anglais et quelques marchandises de France.

Ils prennent à Gaze, des cendres pour leurs savoneries ; à Alep, des étoffes de soie : ils achètent sur toute la côte de Syrie, du blé et de la soie.

L'Égypte leur fournit du blé, du riz, du lin, des toileries et des cendres. Derne et Ben-

gazi, sur la côte d'Afrique, envoient du beurre connu sous le nom de *mantègue*. Tunis et Tripoli échangent leurs bonnets et leur blé avec du savon et des sequins.

On trouve sur le mont Ida et la Sphachie, une espèce de tragacanthe qui fournit un peu de gomme adragant ; mais cette production n'y est pas assez abondante pour être récoltée et entrer dans le commerce.

Le ladanum est un objet peu important : il en passe une très-petite quantité à Smyrne et à Constantinople.

La laine est courte, grossière et semblable à celle des îles de l'Archipel. Elle se consomme toute dans le pays.

Tout le monde connaît la pierre à aiguiser que le commerce retire de Crète et de Stancho. La première, moins bonne et moins fine que l'autre, se trouve au sud-ouest de Réthymo, dans le territoire des Sphachiotes. On l'apporte ordinairement dans le port de la Canée, d'où elle passe à Marseille et dans quelques villes de l'Italie.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 14, *ligne* 4, La, *lisez :* Le.
Page 26, *ligne* 6, après d'Hellé, *lisez :* est.
Page 70, *ligne* 19, attestent, *lisez :* atteste.
Page 86, *ligne* 6, de n'être, *lisez :* d'être.
Page 97, *ligne* 13, après aimable, *mettez* un point.
Page 142, *ligne* 5, après oriental, *lisez : Pl.* 17, *fig.* 11, *a* ; *fig.* 11, *b.*
Page 152, *ligne* 14, Smyrme, *lisez :* Smyrne.
Page 153, *ligne* 12, *retranchez* en.
Page 183, *ligne* 16, quatre mille, *lisez :* quatre cents.
Page 211, *ligne* 4, nous nous, *lisez :* nous.
Page 237, *ligne* 9, *retranchez* le.
Page 247, *ligne* 22, *après* former, *mettez* un point d'interrogation.
Page 262, *ligne* 24, *après* pieds, *ajoutez* de.
Page 263, *ligne première*, *après* suivante, *ajoutez :* en fructidor.
Page 304, *dernière ligne*, le, *lisez :* la.
Page 368, *lig.* 16, consomnation, *lisez :* consommation.

